

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

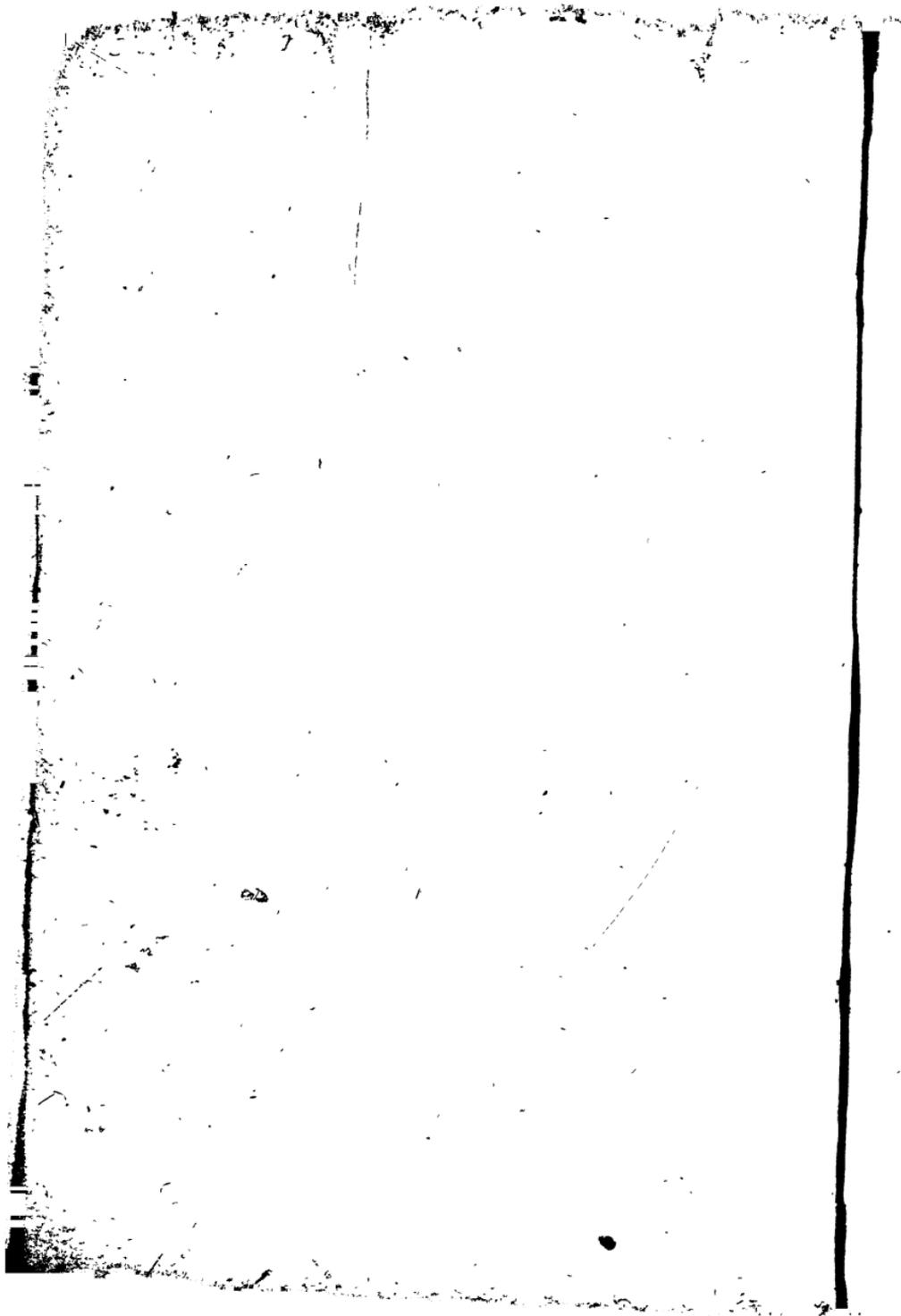
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

Various pagings.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |



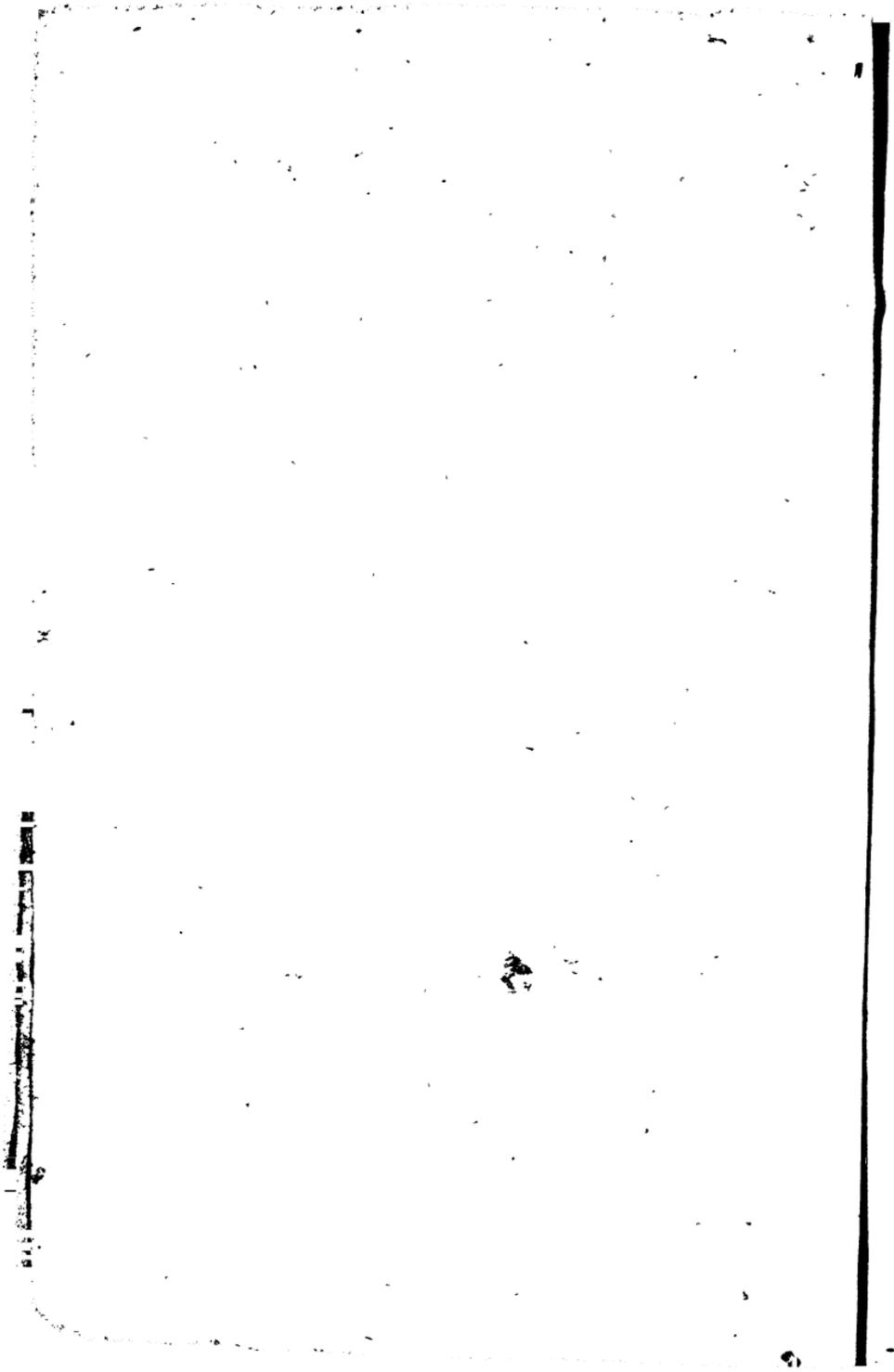




TABLE
DES CHAPITRES

CONTENS EN CE
Liurè.

RELATION de ce qui s'est
passé en la Nouvelle France
sur le grand Fleuve de Saint
Laurent ; en l'année mil six cens qua-
rante-huit. page 1.

CHAP. I. De l'arrinée des vaisseaux.

pag. 4

II. De ce qui s'est passé entre les François
& les Sauvages leurs alliez, & les
Hiroquois. 12

III. De l'arrinée des Hurons, & de la
deffaite de quelques Hiroquois. 34

IV. De quelques bonnes actions & de
quelques bons sentimens des Sauva-
ges Chrestiens. 47.

Table des Chapitres.

| | | |
|-------|--|-----|
| V. | <i>Continuation du mesme sujet.</i> | 61 |
| VI. | <i>De quelques autres bonnes actions des Sauvages.</i> | 79 |
| VII. | <i>De l'hyuernement du Pere Gabriel Druilletes avec les Sauvages.</i> | 94 |
| VIII. | <i>Des peuples nommez les Attiguamegues.</i> | 112 |
| IX. | <i>De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.</i> | 130 |
| X. | <i>Diuerſes choses qui n'ont pû estre rapportées sous les Chapitres precedens.</i> | 144 |

Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS aux Hurons Pays de la Nouvelle France, és années 1647. & 1648. page 3

CHAP. I. *Situation du Pays des Hurons, de leurs allies, & de leurs ennemis.* 5

II. *De l'estat general de la Mission.* 10

Table des Chapitres.

- III. De nostre maison de Sainte Marie.
pag. 14
- IV. De diuerses deffaites de nos Hurons
par leurs ennemis. 17
- V. De la Prouidence de Dieu sur quel-
ques Chrestiens pris ou tuez par les
ennemis. 24
- VI. Des Baptesmes de quelques Hiro-
quois pris en guerre par les Hurons.
page 32
- VII. Des pour-parlers de paix entre les
Hurons & Onnontaeronons. 41
- VIII. D'un Ambassade des Hurons à
Andastoé. 50
- IX. De l'auancement du Christianisme
dans les Missions Hurones. 56
- X. Des Missions Algonquines. 63
- XI. Bons sentimens de quelques Chre-
stiens. 72
- XII. Des principales superstitiōs qu'ayent
les Hurons dans leur infidelité, &
premierement leur sentiment tou-
chant les songes. 92

Table des Chapitres.

- XIII. *Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.* 99
- XIV. *D'une espee de sort dont les Hurons se seruent pour attirer le bon-heur.*
page 108
- XV. *Sentiment qu'ont les Hurons des maladies qu'ils croyent venir par sortilege. De leurs Deuins & Magiciens.* 112
- XVI. *Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.*
page 117
- XVII. *Du meurtre d'un François massacré par les Hurons, & de la iustice qui en a esté faite.* 120

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente, Bourgeois & ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de IESVS, en la Nouvelle France, és années 1647. & 1648. enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.* Et ce, pendant le temps & espace de dix années consecutiues, avec deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris en Decembre 1648.

Par le Roy en son Conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS Estienne Charlet Prouincial
de la Compagnie de I E S V S en la
Prouince de France, auons accordé pour
l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy
Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire
du Roy & de la Reyne Regente, Bour-
geois & ancien Escheuin de cette Ville
de Paris, l'impression des Relations de la
Nouvelle France. Fait à Paris ce 30. De-
cembre 1648.

ESTIENNE CHARLET.

RELATION



RELATION

DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA NOUVELLE
FRANCE SVR LE GRAND
Fleuve de S. Laurent, en l'année
mil six cens quarante-huit.

AV R. P. ESTIENNE CHARLET
Provincial de la Compagnie de IESVS,
en la Prouince de France.



MON R. PÈRE,

Voicy nostre tribut annuel, vn petit plus
gros que celuy de l'année passée ; aussi
l'auons-nous receilly, non seulement
des nations plus voisines, mais encores
des plus éloignées.

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*

Vostre R. verra dans ces deux Relations vn bon nombre de Sauuages baptizez; elle apprendra que la Foy iette ses racines bien auant dans le cœur des Croyans; que ceux qui l'ont embrassée commencent à faire corps, & à resister aux Payens qui l'attaquent, tantost à la sourdine, tantost à découuert; qu'elle a triomphé puissamment dans les plus grands dangers; que les Hiroquois ennemis communs des François, & des Sauuages leurs alliez, ont plus perdu que gagné cette année; que mal-gré leurs embusches, & leurs armes, nous auons fait passer du secours dans les contrées plus hautes; du moins croyons nous que quatre de nos Peres qui frapportoient à la porte, depuis vn an ou deux, sont entrez dans le pays des Hurons avec vne vingtaine de François; que ceux qui nous erioient à l'ayde, & que nous auons secouru autant que nous auons pû, pour ne pas perdre vne si belle occasion que celle qui se presentoit, attendoient vn plus grand nombre d'ouuriers Euangeliques: c'est la seule chose qu'ils desirent & souhaitent, & dont le manquement leur fera perdre les occasions de s'estendre, aussi

en l'année 1648.

3

bien qu'à nous icy bas, de continuer quelques Missions que nous auions commencées.

Voila M. R. P. sommairement ce que vostre R. verra plus en détail dans ces Relations, reste que ie prie tres-humblement vostre R. & tous nos Peres & Freres, de nous auoir pour recommandez à leurs saints Sacrifices & prieres, à ce que nous soyons soigneux de nous maintenir, dans la fidele correspondance de nostre part, aux desseins adorables, de la Diuine Majesté sur ces pauures peuples.

De Vostre Reuerence,

De Quebec ce 15.
d'Octobre 1648.

Seruiteur tres-humble &
tres-obeissant en N. S.
HIEROSME LALEMANT.

A ij

De l'arrivée des vaisseaux.

CHAPITRE I.

IL fait beau voir deux personnes de merite & de vertu dans vn combat de deference, lors principalement qu'une d'icelles met bas les interets qui le porteroient à s'en dispenser, s'il ne fortifioit son courage par quelque pensée plus haute & plus releuée que celles du commun. Si tost que Monsieur le Cheualier de Montmagny, eut connoissance des volontez du Roy, & de la Reyne, & qu'il eust appris par l'arrivée des vaisseaux, que leurs Majestez avoient pourueu Monsieur d'Ailleboust du Gouvernement du pays en toute l'estenduë du Fleuve de S. Laurent, non seulement il receust cét ordre avec honneur, & avec respect, mais de plus; il fit paroistre vne genereuse magnanimité, faisant disposer avec appareil, toutes les choses necessaires, pour la reception du nouveau Gouverneur, qui fut en suite receu par tous les ordres du pays, qui le compli-

en l'année 1648.

menterent, & les Sauvages mesmes voulurent estre de la partie, luy faisant vne petite harangue, par la bouche d'un Religieux de nostre Compagnie, qui les conduisoit. Si l'un emporte nos regrets, & nous laisse vne memoire eternelle de sa prudence, & de sa sagesse; l'autre, dont la vertu desia connuë, en ce nouveau monde, nous donne, ie ne diray pas seulement vne esperance, mais comme vne assurance, que les fruits desia bien avancez meuriront, & que le Royaume de Dieu continuera de s'estendre, & de s'emplifier dans ces contrées. Il n'obmet rien pour rendre le reciproque à son Predecesseur, ne pouuant trouuer assez d'honneur pour reconnoistre le merite, & la vertu de ce braue Cheualier.

Mais pour ne m'écarter de mon discours, le premier vaisseau nous ayant consolé par le retour du Pere Barthelemy Vimont, & par la venuë de trois bonnes Religieuses Hospitalieres, qui resioüirent infiniment leur maison, nous attrista par le nombre des personnes malades, qu'on fit porter en cette maison de charité, & de misericorde. C'est chose rare que les maladies se iettent

6 *Relation de la Nouvelle France,*
dans les vaisseaux qui viennent en ce
pays, si la trauersée est vn peu rude pour
les mers, elle n'a pas coustume d'alterer
la santé des corps. Quelque mauuais air
pris en France, ou les grandes chaleurs
qu'ils ressentirent approchans des Affo-
rès, ou la corruption des viures mal choi-
sis, ou tout cela ensemble leur a causé
ie ne sçay quelle epidimie, qui en a fait
mourir quelques-vns, & en a tourmen-
té vn assez bon nombre. Monsieur de
Repentigny fut enleué en moins de dou-
ze iours, mais avec vne benediction tou-
te particuliere, sa mort, dit le Pere, qui
l'a assisté iusque au dernier soupir, a esté
pretieuse deuant Dieu, tant il estoit soli-
dement resigné à ses volontez. La plus
ieune des trois Religieuses, nommée la
Mere Catherine de S. Augustin, fut ius-
ques aux portes de la mort, ou plustost
iusques aux portes du Paradis; mais son
Epoux la voulât éprouuer plus lōg-temps
dans les souffrances luy rendit la santé, sa
vocation en ce nouueau monde est assez
remarquable, son ardeur luy faisoit sou-
haitter les Croix avec amour, & son pe-
re craignant les hazards s'opposa si forte-
ment à son depart qu'il presenta requeste

au Parlement de Rouën, pour l'empescher de sortir du Couuent de la Misericorde de Bayeux, où elle estoit Religieuse ; cette pauvre petite Colombe estant dans les gemissemens, & ses parens dans la resistance, il arriua que son pere iettant les yeux sur la Relation de l'an passé, fut si fortement touché en lisant les horribles tourmens que le bon Pere Isaac Iogues a souffert, que cela mesme qui sembloit le deuoir plus opiniatremment confirmer dans ses oppositions, luy fit lâcher prise ; Est-il vray, dit-il, qu'on souffre si genereusement pour Dieu, en ces contrées ? Je desire que mes deux filles y aillent, i'en refusois vne, & ie les donne toutes deux, c'est icy où il y eut du cōbat. Ces deux sœurs Religieuses en mesme maison, se vouloient toutes deux sacrifier, & il n'en falloit qu'une, le S. Esprit fit tomber le sort, & la Croix sur la plus ieune, & les larmes, & les regrets sur l'aînée.

Les deux autres Religieuses appellées la Mere Anne de l'Assomption, & la Mere Ieanne de sainte Agnes, sont parties l'une de la Communauté des Meres Hospitalieres de la ville de Dieppe, qui est

8 *Relation de la Nouvelle France,*
la pepiniere des autres maisons , & qui nous a donné les premieres Religieuses de l'Hospital de Quebec, l'autre est venuë de l'Hostel Dieu de Vennes en Bretagne. Dieu a brisé tous les obstacles qui leur empeschoit le passage , & les a renduës saines & sauues dans leur petite maison, qui atendoit ce secours avec impatience.

Les nouvelles qui se debitent à la venuë des vaisseaux ressemblent assez souvent aux iours & aux années de Iacob, s'il y en a de bonnes, il y en a bien souvent de mauuaises, nous en auons appris vne tres-fauorable pour quantité de Sauuages des nations plus hautes. Madame la Princeesse respandant les bontez de son cœur iusques aux derniers confins de ce nouveau monde , s'est declarée Mere & fondatrice de la Mission surnommée des Apostres, en la nation vulgairement appellée du Petun : elle veut contribuer à la conuersion de ces peuples, & pendant que son fils Monseigneur le Prince amplifie le Royaume de France , elle veut estendre les limites de l'Empire de Iesus-Christ.

Je veux finir ce Chapitre par la mort

en l'année 1648. 9

de deux ieunes François qui ont esté bien regrettez en ce pays, tant pour leur vertu que pour la cónoissance qu'ils auoient des lágues; l'vn desquels s'appelloit François Marguerie, & l'autre Jean Amiot, qui trauefians le grand Fleuue deuant les trois Riuieres dans vn canot de Sauuages furent noyez à la veüe des François, sans que iamais on les püst secourir. Ils estoient tous deux vaillans & adroits, & ce qui est plus à priser que tout cela, ils menoiēt vne vie fort innocente au iugement de tout le pays. Vne tempeste s'estant eleuée leur canot d'ecorce qui ne valoit plus rien, s'entr'ouurit & leur fit perdre la vie.

Jean Amiot (c'est celuy qui prit l'an passé vn Hiroquois, lequel chantoit ces paroles dedans les feux, Antaiok (c'est ainsi que les Hiroquois & les Hurons le nommoient) est cause que ie vay au Ciel, j'en suis bien aise, ie luy en sçay bon gré) descendant à Quebec quelque temps deuant sa mort, pour obtenir congé de Monsieur le Gouverneur, de mener vne escoliade de François contre les Hiroquois, il prouoqua tous les ieunes gens à la course, soit avec des raquettes aux

20 *Relation de la Nouvelle France,*

pieds, soit sans raquettes, quelques-vns descendirent en lice contre luy; mais il remporta la victoire, son humeur estoit si agreable, que les vaincus mesmes luy portoient de l'amour & du respect. Il estoit adroit à destourner les mauuais discours, & à reprendre avec grace ceux qui iuroient, ou qui se donnoient des imprecations, & par ce moyen empeschoit bien du mal, & n'offensoit personne: car son innocence, avec l'opinion qu'on auoit de son courage, le mettoit à couuert. Il auoit vne deuotion tres-particuliere & tres-constante à S. Ioseph, qu'il auoit prise en la maison de Sainte Marie aux Hurons, où il a esté eleué. Comme il se iettoit à toute heure dans les dangers, aux alarmes que nous donnoient les Hiroquois, il dit à vn de nos Peres, S'il arriue que ie meure, ie desire que ces bois & les autres materiaux que ie dispose pour me faire bastir vne maison, soient appliquez pour faire dresser vne petite Chappelle à l'honneur de S. Ioseph. Il auoit fait vœu de iamais ne rien refuser de tout ce qui luy seroit demandé au nom de ce grand Saint, il luy dedioit ses courses, ses voyages, ses combats, &

comme on parloit d'un camp volant contre les Hiroquois : S'il m'estoit permis, disoit-il, de nommer cette petite armée, ie l'appellerois l'armée de S. Ioseph. Ce chaste Epoux de la Vierge auoit obtenu à ce ieune guerrier vne pureté Angeli- que, ceux qui l'ont connu plus particulièrement asseurent que iamais il n'est tombé en aucune coulpe mortelle, il s'est trouué dans mille dangers, il a esté si fortement sollicité, qu'il luy a fallu laisser la robe, ou le manteau aussi bien que l'ancien Ioseph, Dieu l'a voulu mettre au rang des vierges. Il estoit sur le point de se marier quand il est mort, ses camarades s'estonnoient de sa retenue : car il faisoit l'amour en Ange, pour ainsi dire.

Plusieurs ont creu que Dieu l'auoit rayé en sa ieunesse, afin que le credit & l'estime dans lequel il entroit par son courage & par son adresse n'alterassent son innocence, & ne fissent bresche à sa vertu.

Le luy ay ouï raconter, qu'estant allé certain iour à la chasse, où il y auoit des Hiroquois en embuscade, il se sentit saisi d'une grande frayeur, ce qui ne luy arri- uoit iamais : car il estoit hardy au dernier

12 *Relation de la Nouvelle France,*

point, prudent neantmoins fondant son courage sur l'appuy qu'il auoit en Dieu. Il s'efforça plusieurs fois d'auancer, mais il ne faisoit que tournoyer dans les bois, en sorte qu'il ne pût iamais passer outre, il s'adresse à son Pere S. Ioseph, & à mesme temps il dit à vn Huron qui l'accompagnoit, retirons-nous d'icy, il n'y fait pas bon : le lendemain quelques Algonquins allans en ce lieu mesme, tomberent dans l'embuscade des Hiroquois. Pour conclusion, ce braue soldat de S. Ioseph a fait vingt-cinq ou trente lieues de chemin après sa mort, pour estre enterré en la residence de S. Ioseph.

*De ce qui s'est passé entre les François
& les Sauvages leurs alliez, &
les Hiroquois.*

CHAPITRE II.

LE dix-huictième de May deux canots d'Hiroquois ayans trauerfé le grand Fleuve à la veüe du fort de Montreal, se vindrent froidement desembar-

quer dedans l'Isle : & sans faire paroistre aucune apprehension , sept ou huit de leur bande tirerent droit au quartier des François. Monsieur de Maison-neufuo Gouverneur de cette Isle , fit avancer quelques soldats pour les reconnoistre, ces Barbares les ayant apperceus , firent alte , & demanderent par signe à parler, on leur enuoye deux Truchemés qui s'arrestèrent fort long-temps avec eux. Nous n'auons point de guerre avec les François , disoient-ils, nous n'en voulons qu'aux Algonquins , ceux-là seuls sont nos ennemis, oublions le passé , & renouions la paix plus fortement que jamais. Nos Interpretes charmez par ces beaux discours , les assurent reciproquement de la sincerité de nos pensées, & de la bonté de nos cœurs, bref ils vindrent iusques à ce point de confiance, que deux Hiroquois passerent dans l'ascouade des François , & l'un des deux interpretes s'alla ioindre aux Hiroquois : car les vns & les autres ne se parloient que de loin. Monsieur de Maison-neufuo craignant quelque surprise, se transporta avec quelques soldats au lieu ou se faisoit ce pour-parler , & ayant fait entendre à

14 *Relation de la Nouvelle France,*
l'Interprete qui estoit avec les Hiroquois,
qu'il raschast d'euader la nuit suiuiante, il
emména avec soy les deux Hiroquois
avec dessein, quand l'Interprete se seroit
sauué, de les enuoyer à Monsieur nostre
Gouuerneur. Ce pour-parler estant rom-
pu, chacun se retira en son quartier, l'In-
terprete passa la nuit avec les Hiroquois,
& les deux Hiroquois avec les François,
ce fut à s'enquerir de diuerses nouvelles.
Les Hiroquois demandent qu'est deue-
nu vn de leurs soldats fait prisonnier des
François l'Automne dernier, l'Interpre-
te ne voulant pas leur declarer comme ce
pauvre miserable auoit esté brullé, rascha
de diuertir ce discours, & d'eluder cette
demande: mais l'Hiroquois insistant, il
repartit, dites nous vous autres, qu'est
devenu le Pere Iogues, & vn François
qui estoit allé confidentement en vostre pays
sous la foy publique: les Hiroquois plus
rusez, qu'ils ne paroissent, changerent
de notte à cette repartie: parlons de cho-
ses bonnes, replique l'vn des deux, vous
verrez bien-tost à vos portes les plus an-
ciens, & les plus considerables de nostre
pays demander la paix aux François, &
pour marque de leur sincerité, ils ame-

neront avec eux quelque Hollandois. Il faut auoüer, qu'il y a de la bonté, & de la simplicité parmy les François: on écouitoit ces discours, avec autant de plaisir que s'il fussent sortis d'une bouche, & d'un cœur innocent.

Le lendemain comme le Truchement ne s'estoit point sauué, soit que les moyens ne s'en fussent pas presentez, ou qu'il eust creu estre obligé de garder sa parole, à des gens qui n'en ont point, & qui font profession de nous surprendre: on fut contraint pour le degager, de rendre les deux ostages, dont nous estions faisis. Les Hiroquois ayans receu leurs gens, du retour desquels leur perfidie les faisoit douter, furent épris d'une ioye si sensible, qu'ils s'approcherent sans armes de nos François, à la reserue d'un seul, qui fut plus desfiaut que les autres: or comme nous estions en plus grand nombre qu'eux, & bien armez, il estoit bien aysé de les prendre tous, si on eust voulu.

On nous a raconté qu'environ ce temps-là, vn François s'estant vn petit écarté de sa maison, vn Hiroquois qui estoit aux embusches, attendit qu'il eust

26 *Relation de la Nouvelle France,*
deschargé son arquebuse sur des courtoises, qu'il poursuivoit, & à mesme temps il vint fondre sur luy, mais le François s'en dégaga brauement. fiez-vous aux belles paroles de ces innocens. Pour conclusion, ils firent present de leur chafse, & Monsieur de Maison-neufue leur fit gouster du pain des François, & pour marque des bonnes volontez qu'ils auoient pour nous, ils déroberent les filets qu'on auoit tendu dans la riuere, en vn lieu assez proche du fort, ce fut leur dernier adieu. Il ne faut pas attendre que les Hiroquois gardent iamais leur foy, s'ils ne sont retenus par quelque interest de crainte ou d'esperance, pource qu'ils n'ont point de Religion, & leur police n'est pas telle qu'un particulier ayant tué vn François pour son plaisir, il en doie apprehender aucun chastiment.

Si nous auions vn bon nombre d'Hiroquois entre nos mains, & qu'en les rendant on nous amenast les principaux enfans du pays, la crainte qu'auroient les grands, qu'on ne fit du mal aux petits, les empescheroient de nous attaquer mal à propos: mais tant qu'ils nous croiront incapables de leur faire aucun mal, ny de leur

leur procurer aucun bien d'importance, nostre bonté ne nous mettra pas à couuert de leurs trahisons, & de leurs cruau-
tez. Continuons s'il vous plaist nostre
route.

Le trentième du mesme mois de May
quelques canots François, s'en allant visi-
ter leurs filets tendus à l'autre bord du grãd
Fleuve, vis à vis du fort des trois Riuieres,
vn Hiroquois caché dans la forest, ayant
apperceu leur chaloupe se iette à l'eau
pour l'aborder: comme il estoit seul on
le receut sans aucune deffiance, pendant
qu'il fait tout son possible pour monst-
rer par gestes, qu'il est amy des François. Vn
Huron deuenu Hiroquois dans sa capti-
uité parut en terre, criant qu'on l'emme-
nast avec son camarade: on l'aborde, on
luy tend la main, on le fait entrer dans la
chaloupe, où il caresse les François qui
luy rendent le reciproque, mais avec vne
bonté bien plus innocente. Sur ces com-
plimens leur canot conduit par trois Hi-
roquois leurs compagnons, se fit voir: on
leur parle, on leur monstre bon visage,
on leur donne du poisson, on les inuite
de venir visiter les François avec leurs
camarades, mais ils se tintrent toujours

18 *Relation de la Nouvelle France,*
sur la déffiance. La chaloupe voyant ce-
la se retire, ⁵⁷² reportant ces deux prison-
niers volontaires à Monsieur de la Pote-
rie Gouverneur des trois Riuieres, qui
les ayant mis en lieu d'assurance, ordon-
ne à ceux qui conduisoient la chaloupe,
de retourner au plustost avec du renfort,
pour tascher d'attirer les trois autres Hi-
roquois. On les trouua au mesme endroit
qu'on les auoit quittez: or comme ils ne
troyoient pas qu'il y eut des Sauvages
avec nous, ils estoient quasi sur le point
de nous suivre, quand vn Huron venant
à parler les espouuenta si bien, qu'ils pri-
rent la fuite. Deux Hurons & vn Algon-
quin qui s'estoient glissez parmy nos
gens, coururent apres: l'Algonquin en
attrape vn, qu'il voulut prendre vif, mais
y trouuant trop de resistance il le tuë, &
luy enleue la cheuelure qu'il rapporte
pour marque de sa victoire, les deux au-
tres se sauuerent dedans les bois.

Or apres plusieurs interrogations faites
à ces deux prisonniers, le Huron a con-
fessé, qu'ayans fait leur chasse proche de
Richelieu, depuis le mois de Feurier in-
ques alors, ils auoient pris resolution de-
uant que de s'en retourner au pays, de

venit casser la teste à quelques Algonquins, s'ils en eussent rencontré. Je croy qu'ils n'auroient non plus épargné les François, s'il en fut tombé quelques-uns entre leurs mains. Pour l'Hiroquois il a protesté qu'estant redevable de sa vie aux François, parce qu'ayant esté pris par vn Capitaine Algonquin Monsieur le Cheualier de Montmagny l'auoit racheté, & fait mettre en liberté, dans le traité de la paix : Il a, dis-je, protesté que depuis ce temps-là, il auoit eu de l'amour & du respect pour Onontio & pour tous les François, & qu'il auoit receu vn coup au bras, dont il monstroit les marques, pour s'estre opposé à celuy qui malheureusement a massacré le Pere Isaac Jogues ; & qu'après la mort du Pere, il s'estoit rendu protecteur du François qui l'accompagnoit, qu'il luy auoit defendu de s'éloigner de luy, voyant bien que sa vie n'estoit pas en assurance : mais ce ieune homme, disoit-il, s'estant écarté pour chercher ie ne sçay quoy qu'il auoit apporté, fut assommé d'vn coup de hache par ceux qui l'espioient. J'ay tousiours eu dessein, adioustoit-il, de vous donner aduis de cette trahison, ie ne l'ay pû faire

20 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'à present que ie me suis ietté entre vos
mains. Quoy qu'il en soit de celuy-cy qui
paroist plus reconnoissant que les autres,
il ne faut pas douter que les Hiroquois
ne fissent gloire de nous massacrer, s'ils
pouuoient, c'est l'vne de leurs ruses de
guerre, quand ils font rencontre de quel-
ques compagnies composées de plusieurs
nations, de crier tout haut qu'ils n'en
veulent qu'à l'vne de ces nations, & par-
tant qu'ils supplient les autres de se tenir
en repos pendant le combat: en vn mot
ils jouient toutes sortes de personages,
pour prendre toutes sortes de personnes.
Leur force est leur iustice: leur interest
est leur fidelité, & leurs fourbes leurs gen-
tillesses. Passons outre.

Le vingtième de Iuin deux canots
d'Hiroquois ayãstraversé le grand Fleu-
ue en plein minuit, mirent pied à terre
vn petit au dessous des trois Riuieres:
quelques-vns des plus hardis s'appro-
chans à la desrobée vindrent sonder dou-
cement, s'ils pourroient entrer dans vn
lieu ou logeoit vn François, lequel s'é-
veillant s'écria fortement qui va là? ces
Hiroquois ayãns peur se retirerent: mais
comme ils n'estoient éloignez du fort

qu'environ la portée d'un fusil, la sentinelle les découvrist, & voyant qu'ils ne respondoient pas à ses cris, elle en donne aduis au Caporal, qui se doutant bien que c'estoient des Hiroquois, fait monter le prisonnier volontaire sur un bastion: celuy-cy parlant en sa langue fut entendu de ses compatriotes, Je suis vivant, leur dit-il, les François me traitent en amy, il n'y a rien à craindre. A ces paroles ils demanderent qu'on leur enuoyast vne chaloupe, ce qui fut promptement executé, ils n'oserent pas neantmoins l'aborder de si pres; mais le chef de cette bande se ietta à l'eau pour se joindre aux François, il fut amiablement receu & amené au fort avec son compatriote, lequel ayant les fers aux pieds, les cacha de peur de l'estonner à l'abord, quand ils furent tous deux dans le corps de garde, & qu'on les eut fait manger, alors ouvrant sa robe, il descouvrist les marques de sa captivité; son camarade voyant ces iartieres de fer se soufrit, mais ce ne fut pas à mon aduis, du bon du cœur: on les laissa discourir à leur aise, ils ne nous dirent pas quelles furent les premisses de leurs discours, mais en voicy

22 *Relation de la Nouvelle France,*
la conclusion. Nostre escoliade, dit le
nouveau venu, est composée de cent
hommes, dont il y en a quatre des an-
ciens, & des plus notables de nostre
pays, si vous voulez donner liberté à
mon camarade, ou si vous le voulez con-
duire dans vne bonne chaloupe vers
nos gens, il est pour en amener quel-
ques-vns avec foy : on suiuit ses pensées.
Ce prisonnier fut accompagné de deux
chaloupes bien armées, & pour mar-
que de nostre confiance, on luy permit
d'entrer dans le camp de ses gens : d'où
apres vn long pour-parler, il reuint ac-
compagné de deux de ses compatriotes,
qui l'ont volontairement suiuy iusques
au fort des François. Nous voila donc
faits de quatre prisonniers volontaires,
comme on les fonda plus à loisir, on re-
connut qu'il y auoit de la fourberie en
leurs paroles : car ils auoierent, que
cette bande n'estoit que de vingt-neuf
hommes, dans lesquels il n'y auoit au-
cun ancien, ny aucun homme d'affaire;
que le bruit de la venuë des anciens pour
rechercher la paix estoit faux, & qu'il ne
se falloit fier aux Hiroquois que de bõne
forte. On iugea neantmoins qu'il seroit à

proposque l'un des quatre retourna en son pays, pour aduertir les principaux Hiroquois de la retention des trois autres, afin qu'ils ne fissent aucun mauuais coup sur les François & sur leurs alliez. Quand il fust question de choisir lequel des quatre seroit mis en liberté, ce fut à qui defereroit cét honneur à son compagnon, ils se procuroient tous cette faueur, & pas vn ne la vouloit accepter, chacun vouloit courre le risque de sa vie avec ses camarades, qu'ils croyoient en danger parmy les François. Pour l'incertitude du succez de cette affaire, enfin ils condamnerent le plus ieune à jouïr de cette liberté: il s'embarque donc avec le premier prisonnier, pour estre conduit par nos François vers ses compatriotes, qui le receurent à bras ouuerts: mais comme il vid son camarade retourner aux François, suiuant les paroles qu'il en auoit donné, il quitte ses gens, & l'accompagne, disant qu'il vouloit esprouuer la mesme fortune de ceux avec lesquels il auoit commencé de risquer. Qu'au reste ceux qui retournoient au pays auoient des langues, & qu'ils pourroient parler aussi bien comme luy. Voila

24 *Relation de la Nouvelle France,*
des gens adroits à surprendre des hommes aussi bien que des bestes : mais ils sont tombez dans leurs propres lacets.

Le troisiéme de Iuillet, le Huron qui s'estoit rendu aux François avec nostre premier prisonnier, comme nous auons remarqué cy-dessus, tesmoigna à quelques-vns de ses compatriotes, qu'il s'en alloit à Montreal pour retirer des castors mis en depest entre les mains des François. On fut bien ayse de cette occasion, afin de pouuoir donner aduis à Monsieur de Maison-neufue des courses de nos ennemis, & de la retention des quatre prisonniers; mais ce perfide n'alla pas loin sans rencontrer vne autre troupe d'Hiroquois qu'il cherchoit, il leur fit entendre que les quatre prisonniers volontaires, estoient fort mal traitez par les François, & que c'estoit fait de leur vie, en suite de ce mensonge si noir, & si perfide. Le lendemain quatriéme du mesme mois de Iuillet, vn Algonquin ayant descouvert la piste de l'ennemy, en donna aduis à Monsieur de la Poterie qui en fit aduertir les habitans par le toxin, & par vne volée de canon signal ordinaire pour se tenir sur ses gardes, cinq Hurons plus

proche du lieu où les ennemis estoient déjà aux prises avec deux de nos François qui gardoient du bestial coururent aux voix & aux clameurs des combatans, ils se ioignent avec eux soustenant l'effort de plus de quatre-vingts hommes. A ce bruit on enuoye par eau deux chaloupes armées, mais deuant qu'elles arriuaissent au lieu du combat, les Hiroquois auoient desia tué vn François & vn Huron, & pris deux prisonniers François & deux Hurons, ils estoient neantmoins si épouuantez, ayant veu tomber sur le carreau deux de leurs gens tuez par vn François, & quelques autres blessez, qu'ils s'enfuyoient quoy qu'ils fussent pour le moins dix cōtre vn. L'vn des deux prisonniers François, estoit nepueu de Monsieur de la Poterie, lequel s'estant vt petit trop esloigné pour la chasse, se trouua pris dans les filets sans sçauoir cōme il y estoit entré: le Huron tué estoit bon Chrestien, il s'estoit confessé le Dimanche precedent, comme aussi le François, les deux Hurons captifs ne sont pas baptisez, pour les François prisonniers on leur rend grand tesmoignage de leur bonne vie, ils sont neantmoins vn petit en faute pour s'estre trop exposé dans la

26 *Relation de la Nouvelle France*

connoissance qu'ils auoient de l'ennemy: Nos quatre prisonniers volōtaires apprenant cette deffaite, iugeoient de leur vie comme ils auroient fait de la nostre en cas pareil. Expediez nous, disoient-ils, nous sommes morts, ne nous faites point languir : quelques-vns d'eux demanderent qu'on les instruisit deuant que de les mettre à mort, mais on leur fit entendre, que nous n'estions pas si precipitez dans nos pensées, & dans nos actions, comme font ordinairement les Sauvages: voicy vne autre alarme.

Le quatorzième du mesme mois, iour de saint Bonauenture, parut vn homme à l'autre bord de la bourgade des trois Riuieres, faisant voltiger en l'air vne couuerte, en sorte qu'il sembloit demander qu'on l'allast secourir. On arme vne chaloupe, mais comme elle retardoit trop à son gré, il bastit vn petit caieul, se met dessus, & tire droit à ceux qu'il le venoiēt reconnoistre, criant en langue François, allons, allons, venez, venez, on creut à ces parolēs, que s'estoit l'vn de nos deux prisonniers François qui s'estoit sauué, mais enfin on reconneust que c'estoit vn ieune Huron nommé Armand, qui pour

auoir esté nostre Seminariſte ſe demeſſe vn petit, de la langue François. Il auoit esté pris l'an paſſé & conduit au pays des Hiroquois, où il a ſouffert d'horribles tourmens. Comme il eſt bien connu des François, chacun le receut & l'embraſſa avec amour, apres auoir ſatisfait briefuement aux demandes plus preſſantes des François: menez moy, leur dit-il, en la maiſon de priere, & me faites venir vn Pere, j'ay grande enuie de me confeſſer, ie vous aſſeure qu'il eſtoit bien préparé: La Foy dans le dâger fait des merueilles; apres la Confeſſion, & apres ſa penitence qu'il voulut faire, deuant que de ſortir de la Chapelle, il s'écria, comme s'il eut réſpiré de nouueau, c'eſt maintenant que ie ſuis libre, ah! qu'il y a long-temps que ie deſirois de me deſcharger du poids de mes offenſes, ah! que ſouuent ie penſois dans ma captiuité à la maiſon de Dieu? Je me recommandois aux prieres des Chreſtiens qui ſont icy, & de ceux qui ſont en France. Et en ſuite changeant de ton, il dit d'vn accent tout gay, & tout ioyeux: puis que nous auons ſatisfait à l'eſprit, penſons au corps. Si vous me voulez donner à diſner, vous m'oblige-

28. *Relation de la Nouvelle France,*
rez, il y a vingt-quatre heures que ie n'ay
mangé, Dieu sçait si on luy en donna de
bon cœur. Or voicy les nouvelles qu'on a
tiré de sa bouche.

1. Qu'il s'estoit sauué d'une bande d'Hi-
roquois composée de cent hommes, &
qu'ils tenoient les deux bords de la riuie-
re, trois lieues au dessous de nostre fort.

2. Qu'ils auoient rencontré à deux iour-
nées de leur pays, depuis environ quinze
iours, les camarades de nos prisonniers
volotaires, que cette escoüade leur auoit
dit, qu'ils alloient donner aduis au pays
du bon traitement que nous faisons à
quatre de leurs soldats, que nous auions
entre nos mains, & que là-dessus ces nou-
uelles troupes auoient changé leur des-
sein de guerre en vn desir d'empescher
qu'on ne fit aucun mal à leurs camara-
des, & qu'à cét effet ils s'estoient cottisez
entr'eux, iusques à la quantité de Porce-
laine qu'il falloit pour remplir quatre co-
liers, qu'on deuoit presenter à ceux qui
auoient les prisonniers entre leurs mains.

3. Que ce dessein s'estoit euanoüy par le
rencontre qu'ils auoient fait depuis huit
iours, de ceux qui emmenoit nos deux
prisonniers François, que cette bande estoit

animée contre nous, par la perfidie d'un Huron renegat, dont ie viens de parler en ce Chapitre, ce desloyal asseuroit qu'il auoit receu cōmission de nos prisonniers d'aller donner aduis à leurs parens, qu'ils les tinssent au nombre des morts, tant ils estoient mal traitez des François. Armand ne se peut tenir de luy donner vn dementy : ie connois bien, dit-il, les François ils sont gens qui tiennent leur parole, & qui abhorrent la cruauté.

4. Il nous a rapporté que nos deux prisonniers, auoient encor leurs habits, quand il les a rencontrez, qu'on leur auoit seulement arraché quelques ongles, qu'il auoit demandé au plus grand, s'il vouloit rescrire aux trois Riuieres, & que luy-mesme luy auoit préparé de l'écorce qui sert de papier, & fait de l'ancre à la mode, que le François rescriuit en effet & luy donna la lettre, mais que leur Capitaine la voulut auoir, de peur que le Huron ne prit de là occasion de se sauuer. Il adiousta que ceux qui conduisoient nos François, parloient de les conseruer si nous conseruions les Hiroquois, Dieu vueille qu'ils se souuiennent de cette parole, si tant est qu'elle soit sortie de leur bouche : car ils pren-

30 *Relation de la Nouvelle France,*
nent tant de plaisir à tourmenter les captifs, qu'il y a des recompenses pour ceux qui exercent plus de cruauté en leur endroit, en sorte que les plus grands bourreaux, sont les plus habiles gens & les mieux recompensez parmy eux.

Enfin ce bon ieune homme nous a appris que son escouade deuoit descendre à Quebec à la fourdine, pour surprendre nos Sauvages Chrestiens, & qu'ils n'ont pas dessein d'espargner les François, s'ils en peuuent attrapper.

Après le rapport de toutes ces nouvelles, les quatre prisonniers Hiroquois, demanderent à Monsieur de la Poterie qu'il fut permis à l'un d'eux, d'aller voir ces nouveaux guerriers pour les desabuser des mauuaises impressions que ce miserable Huron renegat leur auoit donné, & que par ce moyen on empescheroit les actes d'hostilité qu'ils pourroient faire enuers les François, que si celuy qui estoit delegué ne retournoit pas, qu'on tuast les trois autres. Cette proposition ayant esté acceptée on donne vn canot au plus ancien des prisonniers, qui tire droit à ses gens, & après leur auoir parié s'en reuint la nuit crier deuant la porte de la prison, où estant

entré, il dit que les Hiroquois l'ayant aperceue s'estoient mis aux deux costez de la riuiere pour le surprendre, & qu'ils l'auroient peut-estre offensé, s'il ne se fut fait connoistre par sa voix, par son nom & par ses chansons; m'ayant reconneu, disoit-il, l'estónement les a saisis, mais ils ont esté bien plus surpris, quand ie les ay assurez, que mes compagnons n'auoient non plus de mal que moy: alors ils ont tous inuectiué contre le Huron desloyal qui leur auoit donné de fausses idées de la bonté des François, les voyant dans cette bonne disposition ie leur ay dit, que le moyen de nous retirer de vos mains, estoit de bannir tous actes d'hostilité du quartier des François, & de ramener au plustost leurs prisonniers; enfin leur ayant fait entendre que ie m'estois engagé au retour, i'ay pris mon congé, aux m'ayans promis au prealable qu'ils garderoient fidèlement les aduis que ie leur donnois. Au reste ils supplient le Capitaine des François de leur enuoyer des viures & de faire tirer vn coup de canon à mon entrée dans le fort, pour marque que ie suis en lieu d'assurance, & que ie n'ay fait rencontre d'aucuns Algonquins à mon retour.

32 *Relation de la Nouvelle France,*
ils en auoient si grand peur, disoit ce ne-
gociateur, qu'ils m'ont donné vne arque-
buse pour me defendre. Monsieur de la
Poterie fit bien tirer vne volée de canon,
mais il ne iugea pas à propos qu'on leur
enuoyast des viures. Le lendemain deux
canots s'estant destachez de leur gros, se
presenterent deuant le fort, vn petit au
delà de la portée du canon, demandant
des viures, leurs camarades leur donne-
rent mille iniures du haut d'vn bastion,
leurs reprochant qu'ils ne les aymoient
gueres, puis qu'ils n'alloient pas reque-
rir les deux prisonniers François, qui seuls
les pouuoient mettre en liberté, d'assu-
rer que ces prisonniers volontaires,
n'ayent pas eu quelque intelligence avec
leurs gens, & quelque desir de nous faire
tomber dans leurs embusches, c'est ce
que ie ne puis faire, il est bien probable
que leurs allées & leurs venues, & leurs
grands pour-parlers, n'estoient pas tou-
jours innocens, veu mesme qu'on nous es-
crit des Hurons que les Hiroquois pris en
ces quartiers-là, auoient déclaré que leur
dessein estoit de surprendre cette année le
fort des trois Riuieres, & que dans leurs
chansons ils donnoient également des
imprecations

imprecations aux François & aux Algonquins. Quoy qu'il en foit, ils attendoient le mal-heur qu'ils ne preuoyoient pas, le Chapitre suiuant vous en donnera l'intelligence: mais auant que d'y entrer, ie coucheray vne nouvelle qu'on nous vient d'apporter.

Le vingt-huitième du mesme mois de Iuillet, douze ou treize Hiroquois estant en embuscade à Montreal au coing d'un bois voisin d'une prairie, où quelques faucheurs coupoient & amassoient du foin, & d'autres ouuriers abattoient des broisses, on entendit soudain quelques coups d'arquebuses, qui ietteront par terre vn François, & en suite on vid les barbares iettans vn grand cry, cōurre à bride abatuë pour couper chemin aux autres: mais nos gens ne s'estōnant point, mettēt la main aux armes, ils deschargent trois coups sur ceux qui paroissoient, en sorte qu'on en vid tomber vn ou deux, qui furent bien-tost retirez dās le bois par leurs camarades. Cette prōpte resistance estonna si fort ces perfides, qu'ils disparurent en vn moment: cē pauvre François qui fut tué, estoit l'un des plus doux, & des plus hommes de bien de cette habitation.

34 *Relation de la Nouvelle France,*
Or iugez maintenant si ceux dont i'ay fait
mention au commencement de ce Cha-
pitre, estoient bien innocens, promettans
merueille aux Interpretes de Montreal:

*De l'arriuée des Hurons, & de la
deffaitte de quelques Hiroquois.*

CHAPITRE III.

LE dix-septième iour de Iuillet de
cette année 1648. vne centaine d'Hiro-
quois, dont ie viens de parler sur la fin
du Chapitre precedent, n'ayant pas en-
uie de retourner en leur pays sans faire
quelque notable expedition, s'approche-
rent à la portée du canon du fort des trois
Riuières; Quelques Hurons, de ceux
qui restent en nos habitations pour la
crainte de leurs ennemis, qui comme des
lutins infestent les bois & les riuieres,
se ioignirent avec nos François, & avec
vn petit nombre d'Algonquins, s'en alle-
rent à leur rencontre: les Hiroquois nous
voyans auancer s'arresterent, faisans si-
gne qu'ils vouloient communiquer avec
nous à l'amiable, & à mesme temps quel-

ques-uns d'entr'eux s'auancerent entre les deux escouades pour nous parler ; les nostres à mesme nombre les abordent , ils demandent qu'on leur donne , ou qu'on leur vende des viures : on leur respond qu'ils aillent requerir nos prisonniers , & qu'on leur dōnera toute sorte de contentement , ils faisoient semblant d'estre pressés de la faim ; & nous auons sceu depuis que ces mines ne tendoient qu'à nous surprendre : car on a trouué plus de quatre-vingts sacs de bled d'Inde dedans leur fort. Nous voyans donc sur nos gardes , ils se retirerent fort mescontens , comme ils tournoient visage , vn Huron captif de leur bande , ayant reconnu parmi nous vn sien compatriote , s'auança doucement pour lay dire à l'oreille que nous estions perdus , & que dans vn iour ou deux on nous deuoit inuiter à vn pourparler , & qu'on nous enuclopperoit de tous costez , que les Hiroquois dispoisoient leurs armes pour ce sujet , cēt aduis donné on fait bonne garde ; sur le soir le premier de nos prisonniers volontaires , qui auoit souuent liberté d'aller voir ses compatriotes nos ennemis , retourna de leur camp , & nous dit de leur part que

36 *Relation de la Nouvelle France,*

nous ne nous arrestassions point à certains faux bruits que quelques esprits mal faits pourroient semer, cōme ils auoient entreueu leur Hurō parler avec le nostre, ils se doutoient que leur mesche ne fut decōuverte : c'est pourquoy la voulant mieux cacher, ils promirēt qu'ils enuoyeroient le lendemain deux de leurs gens dans nostre fort pour traiter d'affaires, mais qu'ils supplioiēt qu'on les renuoyast, quand on les auroit entendus : ils garderent à demy leur parole, nostre premier prisonnier les estāt allé voir, retourna avec vn seul, qui se disoit parent du sieur Capture, jadis captif au pays de ces barbares.

A mesme temps que ce nouuel entre-metteur se dispoisoit à son retour, parurent quelques canots voguans au Nord de la grande riuere sur les riuies où sont placez les François, & dans le mesme instant on vid sur les bords qui sont au costé du Sud, les Hiroquois s'embarquans à la foule donner la chasse à grands coups de rames à ces deux canots. On sonne le toxin, les François & les Sauuages sont armez en vn moment, on court tāt qu'on peut au secours, mais quand nos gens furent proche du lieu où ils auoient veu ces

canots, ils entendirent tout à coup vne grande descharge de plusieurs arquebuses, sans pouuoir discerner si c'estoit vn veritable combat, ou vne feinte; car cela se passoit dans le bois. Se souuenans de l'aduis qu'on leur auoit donné, ils crurent que c'estoit vne ruse, c'est pourquoy ils se retirerent sur leurs pas. A peine estoient-ils en leur poste, qu'on fit courre vn bruit que deux cens Hurons venoient d'estre deffaits, & que le chamaillis qu'on entendoit, prouenoit de ce combat. A ces nouvelles le sang se glaça dans les veines, chacun baissa la teste sans mot dire, on se croyoit quasi coupable de la mort de tant d'hommes, pour auoir creu qu'une verité fut vne feinte ou vn songe. Pendant que la tristesse deuoroit le cœur des François, & des Sauvages, voila paroistre vn canot de Huron suiuy de deux canots Hiroquois, qui sembloient le poursuiure, chacun crie qu'on s'embarque pour donner secours à ces pauures Hurons, deux canots promptement equippez vont au deuant, quantité de monde se respand sur la greue, le canot Huron voyant venir contre soy ces deux canots, crût d'abord que c'estoit des Hiroquois, il ne laisse pas

38 *Relation de la Nouvelle France,*
d'auancer : enfin s'estans reconnus , ils
s'entre-salüent, tirans de compagnie vers
nos habitations ; on trouua que ces deux
canots d'Hiroquois, estoient deux canots
pris sur l'ennemy, & conduits par des Hu-
rons, & d'as le canot Huron on apperceut
le Pere François Bressany, qui eleuant sa
voix deuant vn grand monde qui accou-
roit pour apprendre des nouvelles, s'écria
fortement: allons remercier Dieu, il nous
vient de donner la victoire , nos Hurons
ont deffaits les Hiroquois qui rodoient à
l'entour de vos portes , plusieurs ennemis
sont demeurez sur le carreau, dix-huit ou
vingt prisonniers sont dans les liens, & les
ieunes gens dōnent la chasse aux fuyards.
La ioye de cette nouvelle épanoüit d'au-
tant plus les cœurs , que la tristesse les
auoit resserrez : on court à la Chapelle,
on chante le *Te Deum*, on embrasse le Pe-
re, qui nous declara comme la chose s'e-
stoit passée.

Les Hurons, disoit-il, ne descendirent
point l'an passé aux François pour la
crainte des ennemis, qui d'vn costé me-
naçoient le pays, & de l'autre obsedoient
tous les chemins : mais la necessité de ha-
ches & d'autres marchandises Françoises,

les contraignant de s'exposer à tous ces dangers, deux cent cinquante hommes conduits par cinq braues Capitaines, ont pris resolution de mourir ou de passer malgré toutes les resistances de l'ennemy. Il y a dans cette troupe des Chrestiens & des Cathecumenes iusques au nombre de plus de 120. iamais ces bons Neophytes n'ont manqué de faire publiquement leurs prieres deux fois le iour tous ensemble en la face de tous les Payens. Les Hurons sont bien quelquefois descendus en plus grand nombre, mais iamais en si bon ordre, apres auoir fait plus de deux cens lieues de chemin sans rien rencontrer, enfin s'approchans du fort des trois Riuieres, ils firent entrer leurs canots dans des iongs pour se mettre en bonne couche, afin de paroistre deuant les François; c'est à dire qu'ils se peignoient la face de diuerses couleurs, ils oignoient leurs cheueux, en vn mot ils vouloient arriuer en bon ordre: quelques canots qui seruoient d'auant-garde s'estans mis au large vers l'eau, furent à mesme temps descouverts des François & des ennemis: ceux-cy qui estoient à l'autre bord de la riuere, s'embarquent d'vne viffesse nom-

40 *Relation de la Nouvelle France,*
pareille pour venir fondre sur ces canots,
& les François courent tant qu'ils peu-
uent sur la grue pour les secourir, mais
estans arriuez, comme i'ay desia dit pen-
dant le combat qui se faisoit dans le bois,
ils se retirerent pensans que ce fust vne
feinte; l'auant-garde des Hurons ayant
apperceu l'ennemy, en donne promptem-
ment aduis aux Capitaines, qui quittent
aussi-tost leurs huiles & leurs peintures
pour prendre les armes: ils courent de
toutes leurs forces vers l'endroit où les
Hiroquois se deuoient desembarquer,
mais estans arriuez trop tard, ils se rassem-
blent & se disposent en demy cercle ou
en demy-lune, pour soustenir le premier
choc de leurs ennemis, & pour les enfer-
mer, en cas qu'on en vint aux mains & aux
espées. Les Hiroquois s'en viennent de
furie sans toutefois faire leurs cris & leurs
huées ordinaires, qui seruent de trom-
pettes & de tambours, pour oster la peur
au soldat, & pour intimider l'ennemy;
estans quasi à brusle-pourpoint, comme
on dit, ils firent vne descharge de leurs
arquebuses, que nos Hurons essayèrent
se couchans par terre, la descharge faite
ils approcherēt la teste baissée, ne croyans

pas trouver tant de resistances : mais les Hurôs se releuans , & faisans leurs grands cris , & saluans en mesme temps les ennemis à grands coups de fusils , ces pauures gens surpris s'enfuyrent de part & d'autre , excepté vne escoüade qui voulut jouier des cousteaux ; mais elle fut bien-tost enuelpée par nos gens , & si les Hurons qui faisoient le fond du demy cercle n'eussent point lasché le pied au premier bruit des arquebuses , pas vn n'en fut reschappé , mais les poltrons leur ouurirent vne porte par où plusieurs cuaderent. Trois François se trouuerent en ce combat, le Pere Bressany qui couroit par tout donnant courage aux Hurons , & prenant garde si quelqu'vn n'auoit point besoin de son assistance , les deux autres combattirent vaillamment ; mais quand on vint à se mesler , ils demurerent tout court , ne sçachans plus sur qui frapper : car ils ne distinguoient pas les Hiroquois d'avec les Hurôs. L'vn de ces deux François voyant vn Hiroquois épouuanté , il l'aborde , luy frappe sur l'espaule : courage mon frere , luy dit-il , combattons vaillamment , il le prenoit pour vne personne de nostre party , mais vn Huron suruenant se iette sur luy , & l'emmena , dequoy le François de-

42 *Relation de la Nouvelle France,*
meura estonné : ce prisonnier par apres
chantoit qu'il auoit esté pris par vn Fran-
çois, s'imaginant que celuy qui luy auoit
frappé sur l'espaule , luy auoit dit, tu es
mon prisonnier. Le combat finy, les plus
alegres suiuent les fugitifs, ils en prénent,
ils en tuent, ils apportent des testes & des
perruques; mais le desir de paroistre, & de
se rafraischir aux trois Riuieres, apres les
les fatigues d'un chemin de plus de deux
cens lieuës , les empescherent de pour-
suiure toute leur victoire : car vn grand
nombre se sauua.

On nous a rescrit de Montreal, que l'un
de ces fuyards ayant couru iusques-là, &
trauersé la riuere, s'estoit allé rendre aux
François: il entra iusques dans la cour de
l'hospital, sans rencontrer autre personne
que Madamoiselle de Boulogne sœur de
Madamoiselle d'Ailleboust, à laquelle il
tendist les bras: ceux qui sçauét que l'hon-
nesteté & la pudeur de cette bonne Da-
moiselle luy donne vne crainte épouuen-
table de ces barbares, disoient par vn res-
pect qu'ils portent à sa douceur & à sa ver-
tu, qu'elle auoit pris vn Hiroquois , &
qu'elle faisoit plus d'expedition par ses
prieres & par son chapelet qu'elle reci-
toit pour lors, que les soldats par leurs

espées & par leurs mousquets.

Après cette deffaitte le Pere Bressany prit le deuant, cōme nous auons dit , pour apporter ces bonnes nouuelles à nos François: les Hurons suiurent quelque temps apres en bon ordre amenans leurs prisonniers, & les faisans chanter & danser à leur façon. Il faisoit beau voir enuiron soixāte canots descendre doucement sur le grand Fleuue, & tous les Hurons grauement assis faire vne cadence avec leurs voix & avec leurs auirons aux chans & aux airs de leurs ennemis; mais c'estoit chose triste & lugubre de ietter les yeux sur ces victimes, qui seront peut-estre la pasture des flammes & des ventres de ces barbares.

Ils donnerent vn prisonnier aux Algonquins, qui l'expedierent bien-tost, disans qu'il falloit quitter leurs anciēnes cruautez. Les Hurons voyant leur douceur tesmoignerent que bien-tost tout le monde se feroit baptizer en leur pays, & qu'ils prendroient pour lors les façons de faire des Chrestiens. Ils brûlerent vn Huron renegat pris entre les Hiroquois, i'apprends que la haine qu'ils conceurent contre luy prouenoit de ce qu'il auoit quitté la Foy parmy les ennemis, & que cela les fit resoudre à le traiter d'vne fa-

44 *Relation de la Nouvelle France,*
çon extrêmement cruelle.

Quand tout ce monde, se fut vn petit rafraischy, & que Monsieur le Cheualier de Montmagny fut arriué aux trois Riuieres, on commença à traiter d'affaires, les principaux s'estás trouuez en vn cõseil porterent quatre paroles representées par cinq presens. Il faut remarquer en passant que la chose qui passe pour parole & pour present dans les assemblées publiques, doit estre vn petit considerable. Le premier de ces presens n'estoit qu'vn salut, & vn honneur qu'ils rendoient à Monsieur nostre Gouverneur, & à tous nos François. Le second, vne priere d'ouuir les magazins pour le commerce. Le troisieme, vne supplication de diminuer le prix des marchandises. Le quatrieme, & le cinquieme, vne action de graces, de ce qu'on prenoit la peine de les aller instruire dans leur pays parmy tant de dangers, au trauers de tant d'ennemis, qui ne menacent que de feu & de flammes. Ils faisoient deux presens pour ce sujet: dautant, disoient-ils, que la chose estoit bien d'vne autre importance, que tout ce qui est sur la terre. Ils nous coniueroient de perseuerer constamment, faisant voir que le pays auoit de grandes affections pour

vne doctrine, qui promettoit vne vie aussi douce en ses delices que longue en sa durée.

Monsieur le Cheualier de Montmagny leur fit aussi des presens reciproques, vn entr'autres pour raffermir les esprits du pays, ébranlez pour le meurtre commis en la personne d'un François. Les Hurons donnerent milles iniures aux meurtriers, si bien que Monsieur de Montmagny voyant qu'ils improuuoient ce forfait pour lequel ils auoient satisfait selon les loix de leur pays, il leur tesmoigna par ce present, que ce mort estoit resuscité dans son esprit; Il fit vn autre present pour les inuiter fortement à tenir la parole qu'ils auoient donnée, d'entendre volontiers les Predicateurs de l'Euangile. C'est chose estrange que les hommes ne se rendent à Dieu pour l'ordinaire que par des fleaux, depuis que les pestes, les guerres & les famines se sont iettez sur ces peuples, on a reconnu les predestinez d'avec les reprouuez: ceux-cy sont morts comme des bestes, les autres ont pressé d'estre faits enfans de Dieu, & vn grand nombre sont montez dans les Cieux.

Enfin toutes les affaires estât terminées, ces bonnes gens remonterent dans leurs

46 *Relation de la Nouvelle France,*
petits nauires d'écorces, emmenans avec
eux outre le Pere Bressany quatre autres
Peres de nostre Compagnie, & vn de nos
Freres; sçauoir est le Pere Gabriel Lale-
mant, le P. Jacques Bonin, le P. Adrian
Greslon, le P. Adrian d'Aran, & nostre
F. Nicolas Noirclair, accompagnez de 25.
ou 30. François. C'est vne grande benedi-
ction de voir le courage & le zele de ces
bons Peres, le sang & la mort de ceux qui
les ont precedez les animent, leur ioye
paroissoit si grâde sur leurs visages, qu'on
eust dit qu'ils s'en alloient tous prendre
possession d'une Couronne, & d'un Em-
pire; & ce qui me semble encore plus
estonnant, c'est que dans ces rencontres
il se trouue de ieunes gens qui portez par
l'exemple de ces bõs Peres veulent entrer
dans les mesmes risques, protestãs que l'a-
mour du salut des ames, & nõ pas l'espoir
d'un lucre passager leur fait entreprendre
vn voyage si long, si rude & si dangereux.

Nous auons appris depuis leur depart
que cette petite armée de Hurons se trou-
uant vers la pointe de l'Isle de Montreal,
s'estoit diuisee; les vns voulans passer par
l'habitation des François qui sont dans
cette Isle, comme ils l'auoient promis à
Monsieur nostre Gouverneur; les autres

voulans prendre l'autre costé pour estre le plus court, le plus facile, & le moins dangereux. Nous craignõs fort que cette separation ne soit cause de leur mal-heur: car les Hiroquois irritez par leur perte, ne se tiendront pas en repos, il leur sera facile de perdre ces pauures gens, s'ils les trouuent débandez: Je prie Nostre Seigneur qu'il soit leur guide dans le destour des chemins, leur appuy dans les fatigues, & leur bras & leur force dâs les combats.

De quelques bonnes actions & de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens.

CHAPITRE IV.

IL y a quelque temps qu'un Sauvage des nations plus hautes ayant esté baptizé en danger de mort, recut de la main de Dieu la vie du corps & la vie de l'ame, quasi tout ensemble: mais s'estant écarté du lieu où il deuoit prendre vne instruction plus particuliere & plus à loisir, il s'oublia bien fort de son deuoir, si bien que nous estant venu voir derechef il parut en assez mauuaise posture, mais la veüe des bons Chrestiens le toucha, & luy donna quelque enuie d'entrer en l'Eglise, dõt

48 *Relation de la Neauelle France,*
luy-mesme se iugeoit fort indigne: vn bon
Chrestien le voyant tout pensif luy dit,
suis moy, & fais ce que tu me veras faire.
Presente à Dieu la mesme priere que ie
luy feray; là-dessus se iettant à genoux sur
l'entrée de la Chapelle, qui estoit toute
remplie de monde, il baisa plusieurs fois la
terre demandant publiquement pardon à
Dieu, & suppliant l'assemblée de ioindre
leurs prieres avec les siennes pour obte-
nir la remission de ses offenses, & de celles
de son camarade, auquel comme il le vid
prosterné par terre, il adressa ces paroles:
parle dans ton cœur, & reconnoist que tu
n'es pas digne de baiser ny marcher sur la
terre de cette maison. Fais toy ce repro-
che à toy mesme, & dis au profond de ton
ame; Je suis vn vermisseau rampant des-
sus la terre qui ne merite pas que les hom-
mes pensent à moy. Oseroy-ie donc me
presenter deuant Dieu? mais puis qu'il est
bon, & que i'ay regret de mes malices, il
aura compassion de moy. Voila vne leçon
bien preignante. Le bon fut dans cè ren-
contre, qu'vn Sauuage estrange amy du
penitent voyant son camarade en cette
posture crût qu'il estoit obligé de s'humil-
lier aussi bien que les autres: cecy n'est
qu'vn

qu'un petit eschantillon de ce qui se passè de temps en temps. Cette ferveur n'estant ny commandée ny contrainte, est louïable à l'occasion des Payens qui attribueroyent au corps de l'Eglise les deffauts des membres ; mais parlons d'autres choses.

Vn Pere de nostre Compagnie arriué depuis vn an en ces contrées, escrit des trois Riuieres à Quebec, en ces termes: Le voudrois pouuoir réfermer icy vn eschâtillon de la cōsolatiō que ie ressens actuellemēt voyant dans nostre habitation vne assemblée des cinq ou six principales natiōs de ce nouveau monde quasi tous Chrestiens chanter chacun en sa langue les loüanges du grand Maistre des Sauuages & de ceux qui ne le sont pas. I'ay leu & releu autresfois les Relations sur ce sujet, & tousiours avec admiratiō & avec satisfaction, mais donnez moy la liberté de vous dire que i'ay commencé à les moins estimer, tant les copies approchent peu de leur original, c'est vn des spectacles qui se conçoient mieux qui ne se descriuent.

Vn autre dit qu'il a pris vn souuerain plaisir dans vn combat, ou dans vne emulation qui s'est fait entre plusieurs Sauuages. Quantité d'estrangers estans venus à

50 *Relation de la Nouvelle France,*
S. Ioseph, faisoient parade de leurs chansons de guerre, on entédoit tous les iours leurs cabanes retentir de leurs voix, qui ne paroissoient respirer que Mars, & que ses armes: les Chrestiens voulans abaïsser l'orgueil de ces fanfarons, se mirent à entonner leurs airs & leurs cantiques spirituels, avec tant de grace & tant de deuotion, qu'ils me charmoient, dit le Pere, & quoy qu'ils les reïterassent assez souuent, ils me paroissoient tous les iours plus beaux. Il ne faut pas attendre beaucoup de suite en ce Chapitre, les bõs sentimens ont plus d'amour que de Retorique.

Vn bon Neophyte s'estât rencontré bien loïn dans les bois avec vn mélange de Chrestiens & de Payens, les inuïtoit tous les iours de venir aux prieres qu'il faisoit publiquemēt en sa cabane, les auertissant des iours de Feste, pour les solenniser d'vne façon plus particuliere que les autres iours, recitāt tous ensemble leurs prieres, chantans des cantiques & disans leurs chapelets en vne cabane destinée pour cela, prestāt l'oreille aux anciens qui voudroient discourir en faueur de la Foy. Ce bon homme voyant que quelques-vns moins feruens ne l'escoutoiēt qu'à demy,

en l'année 1648.

51

leur disoit nettement leurs veritez: quand vous serez à S. Ioseph vous irez aux prieres comme les autres, on vous croira bien feruent & on sera trompé, à qui est-ce que vous croyez ? est-ce à Dieu ou aux Peres qui nous enseignent ? si vous croyez en Dieu, pourquoy ne le priez vous pas aussi bien parmy les arbres que parmy les hommes ? C'est Dieu qui a fait les arbres aussi bien que les hōmes, il est par tout. Si vous croyez seulement aux hommes, vous n'irez pas au Ciel. Ces Peres sont des hommes comme nous, ils ne nous disent pas croyez en nous, mais ils nous disent croyez en Dieu, ils ne sont que des Interpretes, ils sont semblables à des gens qui racontent de veritables nouvelles.

Dans ces entrefaites, vn Payen s'estant glissé la nuit en la cabane de ce bon Neophyte pour rechercher vne fille ou vne femme selon leur ancienne coustume, cēt homme vrayement Chrestien, le reprit avec vne liberté, & avec vn zele Apostolique ; le Payen n'osant luy faire aucun mal, pource qu'il est homme d'autorité, se donna soy-mesme, par vne rage & par vne ie ne scay quelle phrenesie, vn coup de couteau dans la cuisse, nostre Neophy-

52 *Relation de la Nouvelle France,*
te voyant le sang couler en abondance,
luy dit: quoy donc mes paroles sont-elles
changées en vn couteau? Adieu, ie m'en
vay, ie voy bien que si ie vous parlois plus
long-temps mes paroles deuiendroient
vne espée qui vous tueroit; & là-dessus il
plie bagage & s'en va chasser en vn autre
endroit, où sa femme & sa fille tomberent
malades, luy qui portoit tousiours de l'eau
benite avec soy, en donna vn petit à boire
à sa femme, & en forma le signe de la
Croix, sur le front & sur la poitrine de sa
petite fille, leur disant portez vostre cœur
à Dieu, & luy dites, guery moy, si tu me
veux guerir, tu peu tout, si tu dis de moy,
qu'elle guerise, ie gueriray. Si tu ne veux
pas me guerir, suis ta pensée, ie ne crois
pas en toy pour auoir la santé. Il se mis
à genoux aupres d'elle, adioutoit-il, & ie
dy à celuy qui a tout fait, elles sont mala-
des, tu les vois bien, fais tout ce que tu
voudras faire, si tu dis qu'elles guerissent,
tu me feras plaisir. Si tu ne dis mot, ie ne
diray que ces deux paroles, mene les au
Ciel. Il ne sçay pas, faisoit-il, ce que pense
celuy qui a tout fait, mais ie sçay bien que
l'une guerit soudainement, & l'autre se
porta mieux: aussi-tost, & incontinent

après recouura sa pleine santé. Dieu s'entretient volontiers avec les simples.

Ce bon homme voulant retourner ce Printemps en la residence de S. Ioseph, quelques Sorciers, ou plustost quelques Charlatans de Gaspé, luy dirét qu'il periroit dans les glaces, en effet la grande riuere en charioit vn si grád nōbre qu'elle en paroissoit quasi toute couuerte : mais si tu veux, luy dirent ces longleurs, nous escarterons les glaces, inuoquons nostre Demon, par nos chants & par nos tambours. Vous estes bien trompez, leur respondit-il, le Demon a-il fait les glaces, pour en disposer? ie m'en vay prier celuy qui les a fait tout deuant vous, & se mettant à genoux, il profere ces paroles, toy qui est bon, & qui a tout fait, tu determine de ces glaces aussi bien que de tout autre chose; ce n'est point le meschant Manitou qui en determine, c'est toy qui est tout puissant, si tu veux que nous partions demain prend ces pensées que les glaces s'en aillent, & il n'y en aura plus : si tu ne veux pas que nous partions, nous dirons, il est le maistre, ne partons pas. Le lendemain, chose à la verité bien remarquable, soit que les glaces qu'on voyoit ce iour là,

54 *Relation de la Nouvelle France,*
fussent les dernières, ou que Dieu par sa
bonté, les eust destournées à l'autre bord
de ce grand Fleuve : quoy que s'en soit, la
riuiere parut toute libre, & nostre Chre-
stien se mocqua des Sorciers. Hé bien,
disoit-il, vos chans & vos Manitous, sont-
ils maistres des glaces ? parts si tu veux, luy
repliquent-ils, mais si tu parts tu es perdu,
car il en reuiendra d'autres, qui t'abisme-
ront. Celuy qui les a destournées, res-
pond-il, a-il perdu sa puissance ? ne peut-
il pas empescher leur retour ? ils partirent,
& enfin arriuerent à bon port.

Vne ieune fille aagée de 17. ou 18. ans, re-
cherchée de quantité de personnes, pour-
ce qu'elle auoit le corps & l'esprit fort bien
fait, tomba griefuement malade, se voyant
en danger de mort, elle fit cette priere à
Nostre Seigneur. Je suis bien aise d'estre
malade & de mourir deuant que d'auoir
esté mariée, c'est toy que j'aime, ie n'aime
pas les hommes. Determine de moy com-
me tu voudras, ie te remercie de ce que ie
suis malade, & de ce que ie souffre, & de ce
que ie mourray : car tu le veux, & i'en suis
bien contente, la Vierge me presentera à
toy apres ma mort. Quelque langueur
qu'eust cette pauvre enfant, elle se dressoit

plusieurs fois le iour en son ſcant pour offrir à Dieu ſes prieres, & pour recirer ſon chapelet. Souuent on entendoit ſortir ces paroles de ſa bouche, ny la mort ny les maladies, ny les ſouffrances ne m'affligent point, mais ie ſuis triſte de ce que ie ne puis aller en la maiſon de prieres avec les autres, n'auray-ie point cette conſolation deuant mon trépas, d'y entrer pour receuoir celuy que ie verray bien-toſt au Ciel? Elle auoit vn ſi grand ſoin de la pureté de ſon ame, qu'elle demandoit à ſe confeſſer tous les iours. Celuy qui l'a plus particulièrement aſſiſtée, dit que iamais elle n'a commis aucune faute mortelle, que ſon cœur eſtoit véritablement innocent, elle ne prenoit plaifir qu'au diſcours de l'Eternité: quelque peu de temps deuant ſa mort ayant receu tous les Sacremens de l'Egliſe, elle fut tourmentée de deux ou trois conuulſions tres-violentes: puis reuenant à ſoy, elle s'adreſſa au Pere qui la veilleoit & qui prioit aupres d'elle. Adieu mon Pere, luy dit-elle, d'vn iugement & d'vne parole auſſi ferme que iamais. Adieu, vos prieres ſont exaucées, retirez vous quand il vous plaira, voilà Ieſus mon Epoux qui m'emmene dans le Ciel, & là-deſſus elle expira. La chair &

56 *Relation de la Nouvelle France,*
le sang ne luy auoit pas donné ces senti-
mens: car elle estoit fille d'un tres-mauuais
pere, que Dieu auoit exterminé de la terre
par un chastiment public, quelle rage à
ce mauuais homme de voir du milieu des
flammes son enfant au milieu de la gloire
qu'il a perduë pour s'estre tousiours bandé
contre la Foy & contre la verité, dont il
auoit vne grande connoissance.

Les Religieuses de l'Hospital qui ont
tousiours eu quelques malades François,
ont aussi nourry tout l'hyuer vne petite ca-
bane de Sauvages qui nous ont bien don-
né de l'edification: ces bonnes Meres ne
manquoient point avec leur ferueur ac-
coustumée de les faire prier Dieu tous les
iours en leur langue, faisans la charité des
deux mains & pour le corps & pour l'ame:
ie me souuiens, qu'allant visiter ces pau-
ures gens, vne femme disoit de temps en
temps, mais mon Pere qui est au Ciel me
pardõnera-il mes offenses, ie me haïs moy-
mesme, ie voudrois qu'on me deschirât de
ce que ie l'ay fasché. Je suis souuent triste,
disoit vne autre de ce que ie n'ay poine
d'esprit, ie ne scaurois retenir les prieres
qu'on nous fait faire tous les iours: quand
on demãdoit à quelqu'un d'eux s'il y auoit

long-temps qu'il ne s'estoit confessé, s'il auoit passé quinze iours sans le faire, il se plaignoit disant qu'on ne l'escouroit pas assez souuent: il faut aduoüer que si les Hiroquois n'éloignoient point nos Neophytes de nos habitations, & si les estrangers ne se venoient point mesler avec eux, qu'on auroit des ames choisies pour leur candeur & pour leur simplicité. Le Capitaine de Tadoussac estant malade à S. Ioseph, fit paroistre que Dieu triomphe au milieu de la barbarie: le Pere qui a soin des Sauuages l'allant visiter, il luy dit: mon Pere, toute mon esperance est en Iesus: voila ce que ie luy dit fort souuēt, tu sçay tout, tu connois tout, me voila, dispose de moy. Estant porté à l'Hospital, le Pere luy tesmoignant vn grand desir qu'il retourna en santé, il luy dit monstrant vn Crucifix, qu'il auoit fait mettre deuant ses yeux: voila celuy qui determine, il le faut laisser faire: le lendemain il tesmoigna par quelques paroles qu'il eut bien voulu retourner en santé: mais voyāt que ce desir croissoit, il se douta que le Demon le vouloit tromper, il se cōfessa deux fois ce iour-là recherchant ses plus petites fautes avec autant de lumiere qu'en pourroit auoir vn Religieux: puis s'adressant au

58 *Relation de la Nouvelle France,*
Pere luy dit vn iour deuant sa mort, asseu-
rement i'ay veu vn Demon, cela m'a espou-
uanté : mais ie luy ay dit , que ie croyois en
celuy qui a tout fait que pour luy ie le mes-
prisois, il a disparu tout à coup , i'ay aussi
esté troublé par quelques songes : mais ie
me suis souuenu que ceux qui croyoient
en Dieu ne eroyoient plus en leurs songes,
me voila pour le present dans vne grande
paix, ie voy bien que celuy qui a tout fait
veut que i'aille avec luy i'en suis content,
c'est à luy d'en determiner. Tesmoigne aux
Sauuages qui sont allez en guerre que ie
suis fort aise d'aller au Ciel , c'est chose
estrange que des hommes élueuz dans la
barbarie meurent avec vne si grande con-
fiance, qu'on diroit qu'ils voyent de leurs
yeux le bien qu'ils vont posséder : on le fit
prier Dieu pour Madame la Fondatrice
de cét Hospital, ce qu'il fit les mains ioi-
tes & les yeux élueuz au Ciel dans vne po-
sture qui faisoit voir qu'il estoit touché: ces
bonnes gens ne philosophent point tant
que nos Europeans, quand ils ont vne fois
receu la Foy, & qu'ils croyent en suite que
celuy qui obeïra aux volontez de Dieu se-
ra sauué, & que s'il commet quelque of-
fense elle luy sera pardonnée s'il est vraye-

ment contrit & confessé, ils s'attendent que Dieu fera infailliblement de son costé ce qu'il a promis, & en verité ils ont raison. Je feray icy mention, pour conclusion de ce Chapitre, d'une ceremonie des Sauvages qui nous a donné de la consolation: car ils commencent de donner un habit tout Chrestien aux façons de faire indifferentes qu'ils ont tirées de leurs parens infidelles. On a veu souuent dans les Relations precedentes que c'estoit la coustume des Sauvages de resusciter les morts qui estoient parmy eux ou gens de consideration, ou qu'ils aymeroient beaucoup pendant leur vie, cela se fait encor afin que les orphelins ne soient pas delaissez. Car celuy à qui on donne le nom de leur pere, se charge des enfans. Un Capitaine Chrestien de S. Ioseph, voulant resusciter un sien parent fit un festin, où se trouuerent environ 50. conuiez. C'est par parentese dans les festins & par des presens qu'ils font la plupart de leurs affaires. Tout le mode ayant pris sa place qui est la premiere qu'il rencontre, ce Capitaine harangua en ces termes; si ie n'estois Chrestien, & si ie n'auois la creance que nous deuous tous resusciter, j'aurois bien sujet de m'attrister dans la

60 *Relation de la Nouvelle France,*
perte que ie fis l'an passé de mon nepueu,
sa mort affligeroit mon cœur, mais puis
que la viene nous est ostée que pour nous
estre renduë, puis que nous deuons nous
reuoir & nous rencôtrer derechef, ce n'est
pas vne mort, c'est vne absence, & par con-
sequent ie prend cette resurrection que ie
fais de mon nepueu pour marque de la ve-
ritable resurrection que nous attendons.
C'est donc vn tel que i'adopte pour mon
nepueu, & qui me fera souuenir que mon
nepueu n'est pas mort. Là-dessus il fit vn
beau present au nouuel adopté, lequel re-
partit fort à propos. Ce present qui me fait
souuenir de l'article de nostre creance sur
lequel est fondé la Foy de nostre resurre-
ction, me remet aussi en memoire que ie
suis Chrestien : ie le suis en effet, & ie tiens
avec vous & avec tous ceux qui sont ba-
ptisez, qu'il ne faut point s'attrister de la
mort de ceux qui doiuent reuiure vne au-
trefois, & partant resioüysson nous, non
pas du portraict de la resurrection que nous
exprimons par nostre ceremonie, mais de
la veritable resurrection que nous atten-
dons : apres les harangues il fallut chanter
selon leur coustume, l'vn des plus conside-
rables eleuant sa voix chanta vn de leurs

airs, dont voicy les paroles : celuy qui me doit resusciter, c'est celuy qui me console: voila toute sa chanson composée de diuers tons sur lesquels il appliquoit tousiours les mesmes paroles. Dieu vueille qu'ils changent ainsi d'eux-mesmes leurs anciennes coustumes, en des actions plaines de deuotion & de pieté.

Continuation du mesme sujet.

CHAPITRE V.

VN Capitaine Sauvage abordant vn Pere de nostre Compagnie, luy dit: ie te prie mon Pere de venir avec moy en la maison des filles vierges, qui enseignée nos enfans: le Pere luy respondit que ces bonnes filles l'entendroient, & qu'il n'auoit pas besoin d'interprete: ie leur veux, repartit-il, cōmuniquer vne affaire d'importance. Comme ils estoient tous deux au parloir avec la Mere Superieure de ce petit Seminaire, ce bon Neophite tira vne petite croix de cuiure, qui se pouuoit ouurer & fermer, & leur dit, tout ce qui est sur la terre, n'est rien, ce qui regarde le Ciel est de prix & de valeur. Cette petite croix vouldroit bien cōtenir vne parcelle

62 Relation de la Nouvelle France,
des os sacrez qu'on honore sur les Autels,
dont les ames sont en Paradis : iugez tous
deux si ie suis digne d'en porter, c'est vn
grand affaire, il n'en sera que ce que vous
aurez determiné. La Superieure bien edi-
fiée de cette pieté, luy accorda sa deman-
de, dont ce bon Neophite se sentoit au-
tant obligé comme s'il eut fait rencontre
d'vn grand thresor.

Ces bonnes Meres sont extremement
charitables, les difficultez du pays ne les
estonnent point, leur Seminaire ne refuse
aucune Françoisse ny aucune fille Sauua-
ge, l'aumosne se fait chez elles en tout
temps, leur cœur est plus grand que leurs
biens. Les pensionnaires en France ne gre-
uent point les Monasteres où elles sont
instruites, ce n'est pas de mesme en Ca-
nadas, il faut non seulement nourrir &
instruire les petites seminaristes, mais il
les faut habiller, & à leur depart leur faire
de bonnes aumosnes, & souuent encor à
leurs parens, tant ils sont pauvres. Il n'y a
pas long-temps, qu'une petite Huronne
sortant de cette sainte & charitable mai-
son, pour estre reconduite en son pays, ces
bonnes Meres non seulement l'habille-
rent de pied en cap, mais ils firent encor

des presens à ses parons, pour marque du contentement que cét enfant leur auoit donné. Ce n'est pas tout, il fallut fournir de viures pour elle & pour ceux qui la venoient querir : en vn mot, vous diriez qu'elles feroient volontiers tous les frais necessaires pour les mener & pour les conduire iusques en Paradis.

Vne autre Seminariste Algonquine, ayant esté nourrie, éléuée & entretenuë plusieurs années dedans ce Seminaire, ces bonnes Meres luy ont donné ses petits meubles pour son mariage, & leur charité passant au delà des mers, a obtenu son mariage d'une Dame de merite, dont la pieté est peut-estre desia recompensée au centuple dessus la terre, & le fera vn iour dedans les Cieux. C'est vraiment rechercher la gloire de Nostre Seigneur, de pourvoir aux necessitez d'autruy, dans les besoins d'une maison incommodée.

Elles nourrissoient vn Huron, dont la vertu a rauy tous ceux qui le cōnoissoient, quelque froid qu'il fit pendant tout l'hyuer il ne manquoit iamais de passer au trauers des neiges & des glaces, pour venir entendre vne Messe à la paroisse deuant le iour, nonobstant qu'il se trouuast par

64 *Relation de la Nouvelle France,*
apres à celle qui se dit tous les iours dans
l'Eglise de ces bonnes Meres:cét homme
passoit tous les iours vn temps si notable à
genoux, que les François en demeuroient
estonnez, & edifiez, il ne sçauoit que c'e-
stoit de se mettre en colere, ses plus grâds
mescontentemens estoient fondez sur ce
qu'on ne luy parloit pas assez long-temps
à son gré des veritez Eternelles: il est re-
tourné cette année en son pays, nous espe-
rons que sa ferueur profitera à ses com-
patriotes.

Quelques Sauvages s'accusoient vn iour
d'auoir le cœur tout remply de malice, le
Pere qui les escoutoit leur demanda si
cette malice faisoit vn long seiour dedans
leurs ames: non pas respondent-ils, mais
ependât elle ne laisse pas d'y entrer, mais
encor, poursuit le Pere, que faites vous,
quand vn si mauuais hoste vous viens visi-
tet? pour moy, disoit l'vn, quand ie sens
que la colere vient eschauffer mon cœur,
ie dis à mon ame, ceux qui prient & qui
eroyent ne se mettent point en colere, &
aussi-tost ce feu s'amortist, & quelquefois
il s'esteint tout à coup. Ie suis plus mes-
chant, disoit son compagnon; car il me
vient des pensées de haine, des pensées
sales,

fales; qui gastent tout mon cœur; mais que fais-tu dans ce rencontre, dit le Pere, j'ay peur, respondit-il, & ie me mets à prier Dieu, & tout cela s'en va, le saint Esprit est vn grand Maistre, il en fait plus en vn moment, quand il luy plaît, que les Docteurs en cent ans.

Si ie dis que des ieunes hommes sollicitéz par de mauuaises creatures ont fait triompher la grace de la nature, i'vsferay de redites, quoy que la chose soit toute nouvelle.

Vne personne malade au milieu de ces bois, se trouua dans des angoisses & dans des presses qui la iettoient à deux doigts du desespoir. Son pauvre corps abattu voulant sommeiller, son ame apperceut vn Pere, qui s'approchant d'elle, l'instruisit sur le bon-heur des souffrances, & sur la cruauté de cette misetable vie; cette pauvre creature fut si consolée; & si remplie de courage en vn instant; qu'elle deffioit toutes les afflictions de la terre & de l'Enfer.

Vn Capitaine Sauvage voyant qu'vn ieune homme sembloit mépriser les aduis d'vn Pere, sçais-tu bien que ce n'est point la crainte de la mort, ny le desir de la vie; ny

66 *Relation de la Nouvelle France,*

l'esperance d'aucun bien de la terre qui m'a fait embrasser la priere? depuis que i'ay la Foy, ie ne crains plus rien. Apprends donc que i'ay parlé au Capitaine des François, & que ie l'ay supplié de bannir tous ceux qui résistent à la verité, ou qui la quittent. Parle maintenant? que fais-tu? quel est ton dessein? c'est ton cœur & ta bouche qui te rendront coupable ou innocent? qui te retiendront, ou qui te chasseront d'icy?

Le mesme entrant dans vne cabane où il y auoit plusieurs Payens, leur fit ce petit discours; mais encor qui vous empesche d'ouurer les yeux à la verité? vos oreilles ne sont-elles pas percées? ce qu'on dit est-il si monstrueux qu'il n'y puisse entrer? si la priere est bonne que ne l'embrassez-vous? ie vois bien ce qui vous arreste. Vous craignez qu'après vostre Baptesme, vous ne tombiez dans quelque yurognerie, si vous trouuez de la boisson? mais est-il possible que la seule pensée des dommages que ces boissons nous causent, ne vous puisse empescher d'en gouter? tenez ferme, vous surmonterez ce demon des estourdis & des fous.

Vn Nipisirinien se fit Predicateur au-

pres d'un Capitaine de sa nation nouvellement arriué à S. Ioseph: comme il eut apperecu que ce Capitaine prestoit l'oreille aux discours que luy tenoit vn de nos Peres, il luy dit apres que le Pere fut sorty de sa cabane: ces gens sont admirables, ils quittent leur pays, & s'en viennent du bout du monde pour nous apprendre le chemin du Ciel, iamais ils ne demandent rien, mais ils donnent, & par tout où ils sont, ils font la mesme chose, ce que l'un l'enseigne l'autre l'enseigne, pour moy i'ay trouué leur doctrine si iuste & si raisonnable, que ie l'ay embrassée, ie les ayme, & ie les honore comme mes plus proches parens. Ce bon Neophyte iettoit dans cette ame, la premiere couche sur laquelle on a depuis tiré de beaux portraits.

Vn autre Abnaquiois de nation, se trouuant aupres d'un Ethechemin fort malade, voyant que ses camarades auoiēt quelque dessein de le chanter & de le souffler à leur mode, luy dit: mon cher amy, c'est en vain que tu auras recours aux forceries, ou plustost aux badineries de ton pays, le Dieu que les Chrestiens honorent, t'a créé, luy seul te peut

68 *Relation de la Nouvelle France,*
guerir. Ces paroles dites en son temps,
le toucherent si bien que ses gens le vou-
lans medicamenter à leur façon, c'est à
dire par des cris & par des tintamarres,
dont ils se seruent pour chasser le de-
mon qui fait mourir les hommes, iamais
le malade n'y voulut obeir; c'est à celuy
qu'on adore en ce lieu cy, qu'il faut
auoir recours, disoit-il, le demon ne me
sçauroit guerir, ses parens s'adresse-
rent à nos Peres, & leur dirent, nous
vous abandonnons nostre pauvre cama-
rade, vous connoissez celuy qui a tout
fait, dites luy qu'il le guerisse, & l'asseu-
rez que nous croirons en luy. Je ne sçay
pas si ces pauvres abandonnez tiendront
leur parole en leur pays, mais ie sçay
bien que Dieu a guery leur compatriote
contre leur attente.

Vn François allant de Quebec à Saint
Ioseph, apperceut de loin vn Sauvage,
qui le deuançoit, c'estoit vn Chrestien,
qui ne pensoit estre veu que de l'œil, du-
quel on ne se peut cacher, il leuoit les
yeux au Ciel, s'entretenant avec Dieu,
tenant son chapelet en main, & se met-
tant à genoux avec vne deuotion qui pe-
netroit non seulement le cœur du Fran-

çois, mais qui sans doute gaignoit celuy qui ne peut resister à l'amour.

Il n'est pas iusques aux enfans qu'ils ne tesmoignent par fois quelques sentimens de deuotion, vn petit garçon aagé de 8. à 9. ans, a dit plusieurs fois ces paroles à sa mere voyant qu'elle ne pressoit point son baptesme. Ma mere, cela n'est pas bié que vous ne soyez pas baptisée, elle ira au feu ma mere dit mon cœur, & là-dessus ie suis triste, cette femme racontoit cela de son fils, adioustant qu'elle ne pouuoit sçauoir où il auoit appris toutes les prieres qu'il recitoit tous les matins & tous les soirs, sans que personne luy commandast. Le pauvre petit ramassant par fois des fleurs avec son camarade, les venoit presenter à vn de nos Peres pour estre mises dessus l'Autel. Le Pere agreant cette petite deuotion, les faisoit entrer dans l'Eglise où ces petits Anges offroient & leurs prieres & leur present à Nostre Seigneur.

Vne petite Seminariste des Meres Ursulines, pressant fort qu'on la fit communier deuant que d'estre renduë à ses parens, prit en cachete vn petit *Agnus* appartenant à l'vne de ses compagnes, sa maistresse l'ayant surpris la rança; vous estes

70 *Relation de la Nouvelle France,*
indigne de la communion luy dit-elle, allez, confessez vous, vous deuez ieusner pour vn si gros peché: cette pauvre enfant l'ayant fait contre l'attente de sa bonne maistresse, luy vint dire, i'ay fait ce que vous m'auiez ordonné, que faut-il faire encore afin que ie ne sois point priuée de la communion. Ce n'est pas vn petit courage à vn enfant de ieusner, & notammôt à vn enfant Sauvage, qui tient de ses parens, lesquels ont autant de pante au manger que les yurongnes au boire.

Les enfans des Sauvages sont de petits singes, aussi bien que les enfans de l'Europe, ils imitent tout ce qu'ils voyent faire. Il est croyable que depuis que les fondemens de ce nouveau monde sont iettez, ils n'auoient iamais representé aucune procession, mais comme ils en voyent de temps en temps, ils ont commencé d'en faire à leur mode: il y a peu de iours qu'une bande de ces petits innocens fut veüe marcher en ordre, l'vn portoit vne Croix, l'autre portoit vne banniere, d'autres des chandeliers faits à la Sauvage ou à la naturelle, quelques-vns chantoient & d'autres suiuoient deux à deux, comme ils auoient veu faire, tout cela nous apprend

que le Christianisme se fonde, & s'establit parmy ces peuples. Les Hiroquois gastent tout, ils escarrent les oüailles de leur bercail, ils les éloignent de leurs Pasteurs, ils les bânissent de leur petite Eglise, en vn mot ce fleau est bien rude. Dieu soit beny en tout temps & en tous lieux, il se faut soumettre à ses ordres, il permet que son Eglise soit affligée: mais il voudroit bien que ceux qui ont le pouuoir de la secourir leuassent l'estendard pour sa gloire. Changeons de propos.

On demanda à vn ieune Sauvage, qui parloit de la grande perfidie des Hiroquois, & de l'horrible carnage qu'ils ont fait de ceux de sa nation, quel sentiment il auoit de ces mal-heureux. Il prie souuent Dieu pour eux, respondit-il, & ie dis dans mon cœur, ie voudrois qu'ils fussent baptisez, ils auroient de l'esprit, ils iroient au Ciel: voila mon sentiment. Ces pensées ne sont pas communes à tous les Sauvages, ils sont vindicatifs au dernier point enuers leurs ennemis, aussi est-il vray, qu'il n'est pas possible de les aimer hors de Dieu.

Ce Sauvage a bien monstré qu'vn esprit plus puissant que celuy du monde, &

52 *Relation de la Nouuelle Francē;*
de la chair residoit en son cœur. Puisque nous pouuons, d: soit-il, témoigner à Nostre Seigneur l'amour & l'honneur que nous luy portons par nos souffrances, il me semble que c'est vne chose bonne de souffrir, & souuent mon ame en a des desirs. Le Pere qui a soin de sa conscience venant de voir vn malade, luy dit vn iour, ie suis triste voyant cette personne que j'ayme, & que tu ayme aussi, souffrir si rudement, & si long-temps. Et moy, repart ce Sauuage, ie m'en resioüy, ne m'as-tu pas enseigné, adiousta-il, que ceux qui souffrent sont aymez de Dieu? pourquoy donc s'affliger d'estre aymé de celuy qui est tant aymable. Le Pere luy accorda qu'il auoit raison, & confessa au fond de son cœur que le Sauuage auoit agy par grace, & luy par vn mouuement de compassion naturelle.

Vn ieune garçon voyant que ses gens retournoient de la chasse, s'écria voila qui va bien, ie mangeray aujourd'huy de la viande fraische. Sçais-tu bien, luy dit quelqu'vn, que les Chrestiens n'en mangent point aujourd'huy. Tu as raison, respondit-il, non seulement, ie n'en mangeray point, mais ie ne veux pas seule-

ment la regarder. Ayant sceu que les Chrestiens ieusnoient les Quatre Temps & le Careme, il vouloit à toute force les imiter, on luy respondit qu'il n'auoit point encor l'aage qui porte cette obligation. Si ie n'y suis pas obligé, repart-il, aussi ne m'est-il pas defendu? on luy permit ce qui estoit raisonnable conformément à ses forces & à sa façon de vie. S'estant couché certain iour sans souper, il se leua avec vn grand appetit, l'ayant tesmoigné à quelqu'vn de nos Peres, il luy fit donner du pain, il le prit mais il n'y toucha pas, comme on luy en eut demandé la raison, ie n'ay pas encor fait-il entendu la Messe, oüy, mais on la dira bien tard? hé bien ie n'en mouray pas pour cela, respondit-il; estant allé sur le soir visiter quelques Hurons en leur cabane, ils luy presenterent à manger: or comme il ieusnoit, & que d'ailleurs c'est mépriser vn Sauvage de refuser ce qu'il vous donne, il mangea mais si peu qu'il n'outrepassa point ce qu'on peut prendre en vne colation, ses hostes s'en apperceuant luy representèrent qu'vn bon courage ne se deuoit pas rendre si tost, que le manger estoit naturel & important à l'homme, à

74 *Relation de la Nouvelle France,*
cela point de repartie, sinon qu'il ne fal-
loit pas le presser de manger dauantage.

Il n'est demeuré qu'un seul Sauvage cer-
te année à Montreal, & encor estoit-il
aueugle; mais en recompense il auoit de la
vertu pour vingt-cinq: ah! que souuent,
disoit-il, ie benis Dieu de ce qu'il m'a rauy
les yeux, sans cela i'aurois esté toute ma
vie un orgueilleux, & un superbe, i'au-
rois mesprisé la priere, & les Hiroquois
m'auroient mangé.

Comme il auoit pris resolution de ne
point petuner le iour qu'il cōmunieroit,
ce qui est assez difficile à un Sauvage qui
prefere le tabac au boire & au manger, le
Pere qui en auoit soin luy dit un iour qu'il
le pourroit bien tromper & contreuenir
en cachete à ses resolutiōs, il repartit fort
gentiment, tromperois-ie Dieu si ie
trompois un homme? Ce n'est pas à toy
mon Pere à qui i'ay fait cette promesse,
c'est Dieu qui ne peut estre trompé. Et
c'est pour cela, fit-il, que ie ne vay pas vi-
siter les soldats François le iour que i'ay
communié, pource qu'ils m'inuiteroient
à petuner.

Le Pere le menant un iour à l'Hospi-
tal dans un temps qu'il neiguoit, & qu'il

faisoit fort froid, il prit son bonnet d'une main & son chapelet d'une autre, disons, fit-il au Pere nostre chapelet, puis que nous sommes ensemble, cette deuotion attendrit le Pere. Estant vne autre fois aupres du Pere qui recitoit ses Heures Canoniales, il demeura vn assez long-temps sans se mouuoir; le Pere ayant bien exercé sa patience, luy demanda à quoy il auoit appliqué son esprit, pendant tout ce temps-là. Le me resioüissois en mon cœur, de ce que tu benissoit celuy qui a tout fait, mon ame luy disoit, ie suis bien aise que ceux qui te connoissent te loüent & te respectent. Mais quelquesfois ie suis si triste de ce que ie l'ay fasché, & de ce que ie ne scaurois le loüer, comme vous autres que mon cœur en est malade, & mon ame ne scait de quel costé se tourner. Il me semble par fois qu'une personne me parle au fond du cœur, & cependant elle ne profere aucune parole; m'entends-tu bien, disoit-il au Pere? conçois-tu bien ce que ie veux dire, lors que i'entends cette parole dans mon cœur, adioustoit-il, qui n'est pas pourtant vne parole, mon ame est toute triste d'auoir fasché

96 *Relation de la Nouvelle France,*
Dieu, & mes yeux se mettent à pleurer,
sans que i'y prenne garde, d'autresfois ie
suis tout ioyeux, & mes yeux ne laissent
pas de ietter des larmes, cela ne m'arri-
uoit point deuant mon Baptesme.

Le Pere ne luy voulant pas permettre
si fouuent la Communion, il s'en plai-
gnoit amoureusement : tu ne sçais pas
mon Pere combien mon ame est triste, si
tu le sçauois tu luy donnerois ce qu'elle
demande. Vn François luy ayant rompu
le baston dont il se seruoit pour se con-
duire, son cœur fut émeu, & il se retira
en sa cabane sans mot dire, mais il s'en
reuint bien-tost trouuer le Pere. Je n'ay
pas d'esprit, luy fit-il, ie me suis fasché, ie
m'en vay à l'Eglise prier pour celuy qui a
rompu mon baston. Et toy mon Pere prie
pour moy, car ie suis plus coupable que
luy. Mais tu me deuois aduertir, quand
tu as veu que ie me voulois fascher, ie te
pri mon Pere, ne t'en oublie pas vne au-
tre fois. Ce bon garçon s'ennuyant d'estre
tout seul de sa nation à Montreal, a vou-
lu descendre aux trois Riuieres, il est
croyable qu'il payera en bonne monnoye
la petite consolation qu'il espere de sçs
gens.

Il y a peu de iours qu'une femme s'estans sauuée du pays des Hiroquois, nous vint dire qu'un demon la tourmentoit, & qu'on la mit pour quelque temps avec les Ursulines, qu'elle esperoit trouuer sa deliurance parmy ces bonnes ames. Je me confesseray & me communieray, elles prieront pour moy, disoit-elle, & ie seray guerrie : son regard, tant ses yeux estoient effarez, faisoit peur. Les Meres s'en chargerent avec benediction, au bout de quelques iours cette pauvre creature nous vint dire qu'elle estoit toute libre, & que Dieu l'auoit guerrie en la maison des vierges. Je m'en rapporte à ce qui en est.

Nous auons vn malade à S. Ioseph, il sera au Ciel comme nous esperons, quand on lira ce Chapitre en France. Il faut confesser que Dieu fait des misericordes à qui bon luy semble, cét homme d'un naturel brusque & violent, a fait quelques escapades depuis sa naissance en l'Eglise. Il nous a tesmoigné que iamais il n'en a fait qu'aussi-tost il n'ait ressenty les effets de la Iustice de Dieu : voicy, dit-il, le dernier coup que j'ay peché, j'ay scandalisé les Chrestiens, j'ay repris mes superstitions anciennes, plustost pour contenter

78 Relation de la Nouvelle France,
quelques personnes que pour aucune
creance que i'aye en ces badineries, mais
Dieu enfin m'a terrassé, il m'a remply
de douleurs, depuis les pieds iusques au
sommets de la teste; Il luy adresse sou-
uent ces paroles, ô qu'il est raisonnable
que ie souffre! ie ne m'en fasche point.
Toy qui as tout fait determine du temps,
& de la grandeur de mesmaux. Je n'ay
qu'une pensée: i'ay peché, ie veux souf-
frir. Ne fais qu'une souffrance des tien-
nes & des miennes, peijkoutour, peij-
koutour, n'en fais qu'une, n'en fais qu'une,
& tire le payement que ie te dois
pour mes offenses. Comme nous luy
portasmes le Viatique en sa cabane, &
que nous luy donnasmes l'Extreme-
Onction, il s'adressa à ses gens, & leur
dit, ie n'ay plus de forces pour parler,
mais i'ay encor assez de cœur pour pleu-
rer le scandale que ie vous ay donné, ne
retenez aucunes pensées de mes mauuais
exemples. Je ne suis pas triste de mes souf-
frances, mais ie le suis bien fort d'auoir
fasché Dieu, & d'auoir esté meschant par-
my les hommes. Je pardonne à ceux qui
m'ont pressé de reprendre mes anciennes
chansons, dont ie me seruois pour parler

au demon? pardonnez- moy aussi tant de mauuaises paroles, & tant de mauuaises actions que i'ay commises, & dont vous auez connoissance, ie n'en puis plus, la parole me manque, priez Dieu pour moy, mon cœur me dit que i'iray au Ciel, puisque Dieu est bon; Je me souuiendray de vous autres, mais chassez du milieu de vos cabanes les meschans, de peur qu'ils ne vous peruertissent. Je ne doute pas que le Ciel ne se resioüisse de la conuersion de cét homme, & que le sein d'Abraham ne soit ouuert à ce pauvre Lazare, ou ce pauvre Iob couuert de playes & de douleur.

*De quelques autres bonnes actions des
Sauuages.*

CHAPITRE VI.

IE ne fais aucune distinction, entre les Sauuages de saint Ioseph, & les Sauuages des trois Riuieres. Ce n'est pas que les vns & les autres n'ayent de l'affection, pour les lieux, où ils ont choisi leur demeure; mais leurs ennemis les poursuient de si pres, qu'ils se iettent comme des pigeons effarez, dans le premier, & le plus assureé colombier qu'ils

80 Relation de la Nouvelle France;
rencontrent; Quelques familles voyans
ce debris, s'arreterent aux trois Riuieres
avec resolution de viure constamment à
la François. Le plus apparent d'entr'
eux, dit à l'vn de nos Peres au despatt
de ses compatriotes; Je pourrois m'en-
fuir aussi bien que les autres, & viure
comme eux de chasse & de pesche: mais
mon ame m'est plus chere que mon
corps. Je vois bien que ie souffriray, &
que n'ayant rien que du bled, qu'il me
faudra semer & recueillir avec beaucoup
de peine, ie meneray vne vie fort mai-
gre; mais il n'importe, pendant que mon
corps ieusnera, mon ame s'engressera
mangeant le pain de vie, dont ie serois
plus long temps priué, si ie m'escartois
de vos habitations. Ces bonnes gens ont
esté benis en toutes façons, la terre & les
forests, & les eaux, leurs ont fourny des
viures par dessus leurs attentes, & le Ciel
les a comblez de ses richesses. Leur Ca-
pitaine dicta le Printemps deux lettres à
vn Truchement, pour estre enuoyées à
Quebec, à vn Pere de nostre Compagnie,
dans lesquelles ce bon Neophyte prote-
stoit, qu'il n'auoit rien tant à cœur que de
viure selon les loix, & selon les volontez
de son Dieu, Comme

Comme ils demeurent au milieu des François, il arriua qu'un ieune homme les allant visiter pendant leur repas, ils luy presenterent vn morceau de chair de castor, celuy-cy le prit & le mangeast sans donner la benediction, vne femme s'en estant apperceuë, luy dit, si mon petit fils ne prioit pas Dieu deuant que de manger, ie le chastierois, ce François tout honteux, se voulut excuser, mais dans son cœur il se condamnoit soy-mesme.

Vne autrefois vn Pere entrant dans leurs cabanes, trouua vne ieune femme toute explorée, luy en ayant demandé la raison, mon nepueu fit-elle, est mort, voila le suiet de mes larmes. Quoy dōc, repart le Pere, croyois-tu que son corps fut immortel! ce n'est pas de son corps que ie m'attriste, c'est son ame qui cause mes douleurs & mes regrets, comme il est mort sans confession, ie crains qu'il ne soit dans les enfers. Quitte cette apprehension, & prie pour luy, dit le Pere, car comme il auoit receu le Baptesme, & qu'il craignoit d'offenser celuy quia tout fait, il est croyable qu'il n'est pas damné, mais qu'il pourroit bien

82 *Relation de la Nouvelle France*,
estre en Purgatoire. l'ay bien eu repar-
elle, cette pensée, i'ay desia prié pour
luy, j'ay recité trois fois mon chappel-
let, i'ay inuoqué les Saints qui sont au
Ciel, i'ay imploré le secours des petits
ensans morts apres leur baptesme, i'ay
prié ceux de nostre nation qui sont en
Paradis, mais tout cela est peu de cho-
se. Dis-moy, mon Pere, ce que ie puis
faire selon ma condition pour le soula-
gement de cette ame, & ie le feray de
bon cœur.

Vn Huron estant descendu à Kebec,
& s'en allant à la chasse, fut blessé à la
iambe d'vn coup d'arquebuse desbâdé
par mesgarde par vn sien compagnon,
on le porta aussi-tost à l'hospital, où il
fut promptement pensé, mais ce coup
estoit si fascheux, qu'il luy fallut coup-
per la iambe: or comme il vit qu'on luy
accordoit le baptesme, pource qu'il
estoit en danger de mort, il s'escria, que
ce coup est fauorable qui m'ouure les
portes de la vie, les Hiroquois, si ie
n'eusse point esté blessé, m'auroient
peut-estre ietté dans les enfers, & ce
coup me porte en Paradis? les Meres le
consolant sur l'esperance de recouurer

sa santé, vous faites, leur dit-il, vostre possible, mais ie sens bien que ie suis mort, ie ne crains plus ce passage; puis que ie suis baptisé, ie m'en vay au ciel, ou ie prieray pour vous, & pour la personne qui vous a fait venir en ce pais icy. Ces bonnes Filles n'oublient pas leur bonne Mere, il n'y entre aucun malade en leur maison, il n'en part aucun, qui ne soit chargé de prier Dieu pour elle. Ce braue Neophite qui mourut le 18. de Ianuier, ne s'oubliera pas au ciel de la parole qu'il a donnée sur terre.

L'Hospital a esté fort chargé cette année, notamment depuis la venuë des vaisseaux, il faut confesser que ces bonnes Filles, ne sont iamais plus contètes, que lors qu'elles exercent les fonctions de leur Institut par des charitez veritablement heroïques; Sia il fallu éconduire quelques malades à la venuë des Nauires, le lieu ny leurs forces ne pouuant suffir à tout. Mais ne nous éloignons point des Sauvages.

Voicy vne loüange d'aurant plus asseurée qu'elle est sortie de la bouche d'un ennemy. Quelqu'un disant aux

Hiroquois prisonniers, que si nous ne tirions aucune vengeance de leur perfidie, cela ne prouenoit pas d'un deffaut de courage, mais d'un desir que nous auions de leur ouvrir les yeux pour l'eternité. Qu'au reste ceux qui cognoissoient Dieu, ne craignēt point la mort, puis qu'elle leur ouure la porte à vne vie bien plus agreable que celle-cy. Tu as raison, dit l'un des Hiroquois, nous en auons veu l'experience de nos yeux en la personne d'Oudeffon, c'est ainsi qu'ils appelloient le Pere Isaac Ioques, & mesme encore en plusieurs Algonquins que nous auons bruslez, ils se moquoient des tourmens & de la mort. Et depuis vn an, nous auons admiré le courage, & la resolution d'un nommé d'Apmangch, c'estoit vn braue Chrestien appellé Bernard en son baptesme. Ie me trouuay, adiouste l'Hiroquois, au combat, où il fut mis à mort. L'un de mes camarades l'ayant recogneu luy dit, qu'on luy donneroit la vie, s'il se vouloit rendre, comme il estoit d'une nation alliée des Hiroquois Agneronnons, on luy auroit tenu parole. Mais il respondit d'une voix forte & d'une ac-

cent courageux, ie ne puis me rendre à des perfides & à des poltrons qui ne se fient qu'à leur nombre & à leurs surprises. Ie ne veux point de la vie. Si quelqu'un d'entre vous a du cœur, qu'il auaice, & qu'il donne des preuues de son courage contre moy. Vn de nos guerriers, que nous tenions pour vn Demon partaussi. tost pour luy porter vn coup d'espée: mais Bernard l'ayant esquiue, le transperce en vn moment, & comme il tomboit à terre, il luy fend la teste d'une hache d'armes. Nos gens enragez, disoit l'Hiroquois, luy tirerent vn coup de fusil à la cuisse, & le percerent par le costé d'un coup de fleche, se sentant blessé il s'escrie en langue Hiroquoise, treue, de grace, pour vn moment. Donnez moy vn petit de loisir, laissez-moy parler à celuy qui a tout fait, ie m'en vay avec luy au Ciel; pour vous autres qui ne le cognoissez pas, vous serez precipitez dans des flammes au fond des abismes. A ces parolles tout le monde fait alte, luy se met à genoux, il eleue ses mains & ses yeux vers le Ciel, parlant hautement, mais en langue Algonquine que nous n'entendiõs

86 *Relation de la Nouvelle France,*
pas, nous estions tous dans l'estonne-
ment, enfin sa priere acheuée, qui dura
assez long temps, il nous enuifage d'un
regard assésuré, faites ce que vous vou-
drez, nous dit il, ien'ay point de regret
de souffrir vne mort qui me donne la
vie. Ils le transpercerent de quelques
coups d'espées sur la place. Voila de ve-
rité vn saint & genereux courage.

Vn Pere de nostre Compagnie ren-
contrant vne femme Sauvage fort in-
firme, qui venoit à la Messe parmy les
neiges, lui dit qu'elle ne seroit pas obli-
gée mesme vniour de Feste, de sortir de
sa cabane dans vn temps si rude, & avec
vne si grande infirmité! helas, respōdit-
elle, n'est-il pas raisonnable, que tant
que i'auray vn peu de force, pour me
traisner en la maison de priere, ie vien-
ne honorer Dieu: il me reste si peu de
vie, que ie ne la sçauois mieux em-
ployer, qu'à seruir vn si bon Maistre:
oüy mais, luy dit le Pere, tu augmente-
ras tellemēt ta maladie que tu en pour-
rois bien mourir. I'ay eu autrefois, res-
pondit-elle, de grandes craintes de la
mort, mais depuis que i'ay eu cognois-
sance d'une vie bien plus heureuse, que

celle que nous menons sur la terre, & que mon ame a esté lauée des eaux du baptesme, j'ay perdu cette apprehension, car il me semble que si j'auois peur de la mort, j'auois peur d'entrer dans les ioyes de l'autre vie. J'ay cette croyãce & cette attente qu'en obeyssant à Dieu, & en luy demandant pardon de mes offenses, ie le verray au Ciel, Dieu a donné vne grande benedictiõ à cette famille, non seulement cette femme est en santé, mais elle est respectée des François & des Sauvages pour la grande modestie, & pour la charité, on regarde son mary comme l'exemple des croyans, tant il est ferme en la Foy.

Le ne m'estonne point, si ceux qui n'entendent pas les Sauvages, & qui ne scauroient penetrer dans leur cœur, ne leur portent pas de respect: car en verité ils n'ont aucuns attraits agreables à la nature, ils sont libres & independans au dernier point, ils n'ont ny politesse, ny entretien, ny ciuilité parmy les François, les huilles dont ils se graissent, blessent les narines, & la pauureté de leurs habirs & de leurs cabanes choque la veuë. Il n'y a que la pure grace

que Dieu respand sur eux quiles rend aymables; or cette grace n'est ordinairement cogneuë qu'à ceux qui voyent la face de leur interieur, ceux mesmes quiles entendent, ont parfois de la peine à les supporter, tant leurs façons de faire sont esloignées des nostres: mais quand ils prestent l'oreille à leurs Confessions, & à la descharge de leur cœur, ils sentent pour eux des tendresses, & des affections toutes cordiales, voyant l'Esprit de Dieu agir en Pere, en Maître, en Amy & en Espoux dās des ames qui ne respiroient que la barbarie. L'empressement que nous apportent les Vaisseaux, ne me permettent pas de reuoir ce Chapitre, où i'ay parlé de la maladie d'vn second Iob pour sa patience; il me faut coucher icy quelques sentimens dont Dieu l'a beny à sa mort, cēt homme n'estant depuis quelques années aucunement aymé de ses compatriotes se vid delassé de tout le monde, Au milieu de ses afflictions nous estions quasi seuls quile visitions, aussi nous disoit-il que nous estions son vnique consolatiō dessus la terre, apres auoir long temps souffert vn Purgatoi-

re assez rude , après auoir enduré en penitent, il entra dans ie ne sçay quelle angoisse amoureuse , en sorte qu'il ne paroissoit plus auoir de peine que de l'absence de son Dieu. Quand te ver- ray -ie, luy disoit-il fort souuent, Kixgirmir: Je suis en peine de toy , ton absence m'afflige ; ah fut-il ainsi que ie fusse avec toy ? ie ne me fasche point de mes souffrances: mais ie ne puis supporter ton absence. Je l'ayme , & ie ne le voy point ! parle vn peu de moy, ô mon Dieu, & dis ces parolles, qu'il vienne, qu'il me voye, & ie seray content, car ie seray avec toy. Pour moy i'ay la croyãce, que si vn Athée, ou vn libertin auoit cogneu cét homme dans sa santé, en sa maladie & en sa mort, qu'il seroit contraint d'auoüer qu'il n'y a qu'vn Dieu, qui puisse transformer vn cœur si doucement & si fortement, & qui puisse mesler les ioyes du Ciel avec ces amertumes de la terre. Apres tout , il n'y a que le Ciel, & vn homme ou deux sur la terre , qui ait eu cognoissance de ces operations, le reste du môde, ny Grec, ny François, ny Barbare, n'ont rien veu de ce qui se passoit dans le secret de cette ame.

Combien de fois auons nous veu des personnes éplorées, nous aborder avec ces parolles, mon cœur est triste, & ie ne puis dormir en repos, de ce que ma fille se veut marier avec vne personne qui n'est pas encore baptisée. Je sens autant de douleurs voyant mes gens s'esloigner du baptesme, comme si ie m'esloignois de mon païs, & de ma propre vie. Autrefois ie m'imaginois que la mort estoit le plus grand de tous ces maux, & ie la trouuerois maintenant agreable. Je n'ay qu'une tristesse au monde, c'est que ie ne scaurois retenir ces prieres, & que ie ne scay ce qu'il faut dire à Dieu: il me semble que mon cœur luy parle, mais ma bouche ne scauroit prononcer ce qu'il dit: ces fructs ne viennent pas du crû de la nature, ils ne se treuuent & ne se cueillent qu'au iardin de la grace.

Ce nouueau monde est de mesme nature que l'ancien, il a ses biens & ses maux aussi bien que l'Europe. Ceux-cy predominoient en l'Amerique, aussi bien qu'és autres parties de l'Vniuers. Je ne scay ou la guerre, les maladies & les autres fleaux ont pris leur premiere

origine, mais ie sçay bien qu'ils affligēt ces Sauvages aussi bien que les François. Depuis que la Foy s'est venuë loger parmy ces peuples, tout ce qui fait mourir les hommes s'est trouué dans ces contrées? quoy qu'ils n'ayent pas eu le dessous cette année dans leurs guerres, ils n'ont pas pourtant iouï de la paix. Les maladies ont partagé leurs iours avec la santé, mais Dieu dans ces vicissitudes s'est tousiours monstré leur Pere, la petite verolle qui fit vn carnage estrange il y a neuf ans, a fait du bien à quelques ames en affligeant leurs corps, autrefois on n'entendoit que des tambours, des cris, des hurlemens, on ne voyoit que des festins & des surries dans ces cabanes, où estoïēt les malades, on ne sçait quasi plus, es endroits ou resident les Chrestiens, que sont deuenus ces chansons & ces tintamarres, nos malades ont eu recours à Dieu, mais avec tant de confiance, que cette contagion mortelle aux personnes âgées pour l'ordinaire, n'en a emporté pas vn, elles attribuent ce bõheur à celuy qui a la vie & la mort entre ses mains.

Il ne faut pas finir ce Chapitre sans faire mention d'une petite fille, qui a demeuré deux ans au seminaire des Meres Ursulines, le pere de cét enfant ayant appris que sa fille faisoit des merveilles pour son âge, se mit en chemin pour la venir voir, ayant fait plus de cent lieuës de chemin, il fut rencontré & mis à mort par les Hiroquois, c'est enfant en ayant ouï le vent, paya le tribut que la nature exige en ces occasions, mais comme on luy eust dit, que son pere s'estoit fait baptiser depuis qu'elle ne l'auoit veu, & qu'il estoit au Ciel, cette nouvelle se changea si fort en vn moment, qu'elle n'eust plus que des ioyes pour son salut. Les parens réchappés du combat l'ont emmenée, & depuis son départ quelques femmes sauvages venans voir les Meres Ursulines, leur ont dit que cét enfant les auoit instruites, & leur auoit appris a reciter leur Chapelet, Dieu sçait si ces bonnes filles goustoient avec delices les fruits de cette ieune plante cultiué de leurs mains.

Parlant hier à vne femme qui a languy fort long - temps à S. Ioseph dans

vnne maladie quelle croyoit mortelle, ie luy demanday si ses douleurs, & sa pau-
ureté ne luy auoient pas bien causé de
la tristesse. & si la crainte de la mort
n'auoit pas bien souuent troublé son
ame, elle ne me respondit rien sur la
pauureté, parce que nous l'auions vn
petit secours, mais elle me dit ces pa-
rolles, d'vn accent qui faisoit voir, que
sa bouche s'accordoit avec son cœur.
Je t'asseure, mon Pere, que ie n'ay eu
aucune tristesse en mon ame, dans tou-
te ma maladie, il me semble que i'estois
bien aise de souffrir pour la mort, tant
s'en faut que i'en eusse aucune aprehē-
sion, qu'au contraire elle me paroissoit
agreable. Je disois en mon cœur, Je
suis aupres de la maison de prieres, ie
suis aupres des Peres qui ont soin de
mon ame, & si ie meurs dans les bois ie
seray priuée de leurs secours, cette
penée me dōnoit des desirs de la mort,
mais nostre Seigneur ne l'a pas voulu;
elle disoit cela dans l'Eglise, où elle se
venoit confesser & communier, pour
se presenter à celuy qu'elle aime en ve-
rité, afin qu'il disposast de tout ce quel-
le est selon sa tres-saincte volonté.

94 *Relation de la Nouvelle France,*
Cete petite Eglise bastie en la residē-
ce de saint Ioseph , donne bien de la
consolation à ces bons Neophites , &
avec raison , car ils ont leur Seigneur
aupres d'eux , & la structure en est assez
gentille , quoy que les vitres , pour ainsi
dire ne soient que de toille , & qu'elle
n'ait encore ny Sacristie ny clocher ,
elle ne laisse pas de contenter la veuë ,
& de donner de la deuotion à tous ceux
qui la voyent , Dieu benisse les person-
nes qui ont contribué à sa fabrique , &
qui ont part à ses petits ornemens , nos
bons Chrestiens ne les oublieront pas
deuant Dieu.

*De l'Inuernement du Pere Gabriel Druil-
letes avec les Sauvages.*

CHAPITRE VII.

VOICY le troisieme Hyuer que
le Pere Gabriel Druilletes a passé
avec les Sauvages , dans des trauaux ca-
pables à la verité , de terrasser le corps
d'un Geant , maîtres propres & très-
auantageux pour esleuer vn esprit qui

a de l'amour pour la Croix. Les Hiroquois Agneronons qui n'aiment guere les François, qui haïssent les Hurons, & qui sont enragez contre les Algonquins, contraignent ces derniers, de s'écarter bien loin de nos habitations pour faire leurs grandes chasses : mais cômela plus-part, de ceux qui demeurent aupres de nous, sont Chrestiens; ils demandent ordinairement à leur depart, que quelqu'un des Peres qui entendent leur langue, les accôpaigne, pour n'estre priuez, dans leurs longues fatigues, des principaux exercices de la Religion Chrestienne, qu'ils ont nouvellement embrassée. Le Pere Gabriel leur ayant esté accordé, huit chaloupes & plusieurs canots, tous remplis de Sauvages, nous l'enleuerent le 22. de Septembre de l'an passé 1647. pour le conduire à quatre-vingt, ou à cêt lieuës de Kebec, dans le pais des Ombres, pour ainsi parler, c'est à dire dans des montagnes affreuses, & parmy des forests ou le Soleil ne regarde iamais la terre qu'à la dérobée.

Cette petite Armée s'estant répandue, qui deçà qui delà sur le grand fleu-

96 *Relation de la Nouvelle France*,
ue, se r'allia bien tost apres vers Ta-
douffac, proche d'une petite riuere
nommée des Sauvages Ksabahiganan.
Le Pere voyant son troupeau reüny
luy distribuë le pain de la parole, & de
la doctrine de nostre Seigneur, en for-
te que la ferueur s'estant iettée parmy
ses ouailles, quelques-vnes qui pour
s'estre trop écartées du Bercaïl, auoiët
perdu la faueur & le goust des choses
saintes, rentrerent en appetit, voyant
l'auidité de ceux qu'on ne pouuoit as-
souuir, tant ils prenoient de plaisir és
discours de la vie eternelle.

Vne femme Payenne qui s'estoit sau-
uée depuis peu du pais & de la captiui-
té des Hiroquois, s'alla ietter à ses
pieds, le suppliant de la baptiser deuãt
que de s'engager plus auant dans vn si
fascheux voyage. Le Pere qui scauoit
bien qu'elle auoit esté instruite, & que
son orgueil l'auoit empesché d'em-
brasser vne creance, qui fait profession
de l'humilité, luy demanda d'où pro-
uenoit ce changement si soudain; l'af-
fliction, répondit-elle, m'a donné de
l'esprit. Si tost que ie me vis entre les
mains de nos ennemis, ie pensay en
mon

mon cœur, il me chastie, Celuy qui a tout fait, pource que i'ay bouché mes oreilles à sa parole; & au plus fort de mes tourmens, ie luy disois: Aye pitié de moi, ie n'ay point d'esprit de l'auoir fasché, fais que ie reuoye la terre des Croyans, afin que ie sois baptisée. Nostre Seigneur ayant exaucé sapriere, le Pere luy donna tout sur l'heure l'accomplissement de son desir.

Le 8. d'Octobre ils se mirent tous en priere, demandans à Dieu vn temps favorable, pour trauffer la grande riuiere, qui est large de huit à dix lieues en cet endroit; cette grace leur fut accordée, ils se separent vne autrefois pour se trouuer dâs quelque temps au rendez-vous qu'ils s'estoient donnez. Le Pere fit rencontre en ce rendez-vous, de quelques Sauvages qui estoient partis dès le commencement de Septembre, il leur administra les Sacramens de la Penitence, & de l'Eucharistie avec vne ioye, & vne satisfaction reciproque de part & d'autre. Les meres apportoiert leurs petits enfans, les vns pour les baptiser, les autres qui l'estoient desia, pour les veoir dans leurs

98 *Relation de la Nouvelle France,*
maladies : or quoy que quelques vns
parussent moribons, entr'autres vn hy-
dropique, duquel on n'attendoit que
la mort: Si est-ce que le Pere leur ayant
donné de l'eau benite, & recité sur eux
quelques prieres de l'Eglise, nostre Sei-
gneur les guerit tous avec l'estonne-
ment de ces bons Neophytes.

Ayans fait peu de sejour en cét en-
droit, ils tirent tous vers vne riuiere
appellée en Sauvage Ka paripataouan-
gak, c'est à dire, terre percée, parce
que l'embouchure par où elle se iette
dans le grand fleuve, ne paroist qu'une
petite ouuerture de terre, & cependat
cette riuiere est fort large & fort belle
au delà de ce détroit. Ce fut és enuirôs
de cette Riuiere, que cette petite ar-
mée se ietta dans les terres, qui d'un
costé qui d'autre pour aller declarer la
guerre aux Castors, aux Elans & aux
Ours, habitans de ces grandes forests.
L'Escouade qui emmena le Pere,
compôlée de cinquante bouches, sans
conter les plus petits enfans, laissa deux
Chaloupes sur les riués de cette Ri-
uiere, que nous croions estre celle que
nos François appellent la Riuiere de

Mantane, & suiuan les bords du grand fleue, ils marcherent quatre iournées par vn chemin, plus fortement paué, que celuy de Paris à Orleans, mais non pas si plat, & si vny, c'estoient des roches posées par les mains de la Nature, qui se plaist à la varieté, les vnes étoient tranchantes, les autres emoussées, il y en auoit de rondes & de quarrées, de hautes & de basses; en vn mot c'étoit vn chemin de fer, & apres tout, il falloit porter sur son dos, les maisons où on vouloit loger, & les viures qu'on vouloit manger, pour les lits on les trouue par tout, celuy qui a fait la terre, les roches, & les bois, a basti les matelas & les trauersains, dont on se sert en la fuitte des Sauuages.

Enfin le 7. de Nouembre, cette petite troupe fait alte, pour prendre vn peu de repos, deuant que d'entrer dans ces grandes forests, où leurs trauaux deuoient redoubler, ceux qui portoient la batterie de cuisine, composée de quelques chaudières, s'arrestent, les viuandiers, qui n'auoient plus qu'un peu de pois, & vn peu de bled d'Inde au fond de leurs sacs le produisent, les

100 *Relation de la Nouvelle France,*
femmes font la cuisine sans beurre, sans
viande, sans gresse, sans huile, sans sel
& sans vinaigre, l'appetit supplée à
tous les ragouts, il passe devant toutes
les sauces & devant tous les saupiquets
des meilleures tables de la France. On
dina sans pain & sans vin: pour le souper;
il y auoit desia long-temps qu'on n'en
parloit plus. Au milieu de ce festin vn
Capitaine s'écrit, prenez courage, c'est
pour la dernière fois que nous nous ser-
uons de nos chaudieres, il n'y a point
icy de porcs-Epics, les Castors y sont
rars, la neige n'est pas assés haute pour
prendre l'Elan, il se faut refoudre à la
faim, ayés l'ame forte & dure, résistés
au travail; Apres cette harangue tous
les Chrétiens préuoians les peines &
les fatigues où ils s'alloient engager,
non seulement ils les accepterent de
bon cœur, mais en outre ils les offrirēt à
nostre Seigneur, afin qu'il lui plût ar-
rester la fureur des Hiroquois qui les bā-
nissent d'auprès de sa maison, c'est à di-
re, d'auprès de l'Eglise qu'on leur a ba-
ptisé, ils reitererent cette même priere
au iour de la naissance, & au iour de la
mort de nostre Sauueur.

Environ ce temps-là deux Hurons & vn Algonquin craignans d'estre égor-gés par la famine, se débänderent, ti-rans vers kebec; mais ils n'arriuerent pas tous trois à bon port, l'Algonquin mourut en chemin; les deux autres nous aiãs abordés le 26. de Nouembre, nous dirēt que la faim & la maladie fai-soient mourir ces pauures gens; On leur demanda si le Pere n'auoit point récrit, ils répondirēt qu'ils ne l'auoient point veu à leut depart, en effet, ils auoient pris l'occasion de son absence, pour luy dérober vn peu de pruneaux, & vn peu de refain, dont il soulageoit les malades.

Tous ceux qui viennēt en la Nouuel-le France cognoissent assés les Monts de nostre Dame, pource que les Pilo-tes & les Mattelots estans arriués à l'en-droit du grand fleue, qui répond à ces hautes montagnes, baptisent ordinai-rement par recreation les nouueaux passagers, s'ils ne détournent par quel-que present l'inondation de ce bapté-me, qu'on fait couler en abôdance des-sus leurs testes. C'est parmy ces grands precipices, où le Pere, & toute la ban-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
de, marchoient, grimpoient, rouloient
cherchans au païs de la mort les moiens
de soutenir leur vie.

Tout le monde étant dans l'effroy,
le pauvre Pere a recours à Dieu, il fait
prier les Chrétiens, il les exhorte à se
confier en la bonté de celuy, qui se don-
nant en nourriture à ses enfans, ne leur
refusera pas la vie, & la conseruation de
leurs corps; en effet ils trouuerent tous
les iours non pas de quoy viure, mais
de quoy ne pas mourir, qui apportoit
vne gelinotte, qui vn lieure, qui vn
porc-Epic: bref, il n'y eut aucun iour
que Dieu ne leur donnât quelque peti-
te chose; or comme l'hyuer s'auançoit
fort ils se trouuerent bien en peine, ne
sçachant pas cōme ils pourroient mar-
cher sur les neiges, n'ayans point de
peaux dōt ils fōt les raquettes, qui leur
seruēt à cet vsage. Il arriua par bō-heur
que Noël Negabamat aiāt ouïy la sain-
te messe le iour de Saint François Xa-
uier, voulut faire vn essay de son agilité
& de ses forcēs anciennes il prend son
cartier pour la chasse aussi bien que les
ieunes gens, Dieu luy fit rencontrer vn
grand Orignac, il le poursuit, il l'attrap-

pe, il le tuë, & apres auoir remercié nostre Seigneur de cette grace, il donne la chair aux plus necessiteux, & la peau aux femmes pour faire des raquettes, ce qui réjouit merueilleusement tous les chasseurs.

La feste de l'Enfant nouveau né s'approchant ils bâtirent vne petite Eglise, où ils se confesserent tous, & se communierent à la messe de minuit, avec vne ioye & vne cōsolation de leur ame, qui fut bien tost suiuië d'vne allegresse de leurs sens: car il tomba tant de neige, qu'ils en eurent suffisamment pour tuër leurs grandes bestes, mais comme ils en trouuoient peu, ils furent contraints de se separer en deux bandes, Georges Etouet Capitaine de Tadoussac, donna le quartier plus abondant en chasse à Noel Negabamat, par vne charité vraiment Chrétienne, & par vne coûtume qui n'a rien de barbare au milieu de la Barbarie, c'est que les Capitaines d'vn païs, donnent touïours l'auantage aux Capitaines des autres nations, qui viennent chasser en leur distric.

Ce Capitaine prie le Pere de l'ac-

107 *Relation de la Nouvelle France,*
compagner dās ses souffrances, ie ſçay
bien, mon Pere, luy diſoit-il, que tu pa-
tiras avec moy : car il n’y a quaſi point
d’animaux au lieu où nous allons, tous
les bons endroits ſont remplis de chaſ-
ſeurs, il ne reſte en ce quartier-cy, que
cette vallée, où peut eſtre nous trouue-
rons la mort, mais perſonne ne la craint
en ta compagnie, le Pere n’auoit garde
de reculer en cette occaſion, il le ſuit,
& ſans preuoir le futur, il le diſpoſe par
ſes entretiens à vne ſainte mort, qu’il a
trouuée au milieu de l’Eſté, dans l’Hô-
pital de kebec, où il ſe fit apporter
deux ou trois iours deuant ſon trépas.

Mais pour ne m’écarter de mon che-
min, comme les Chaffeurs de ce Capi-
taine trouuoient de quoy viure paſſa-
blement, quatre cabanes d’vn autre
quartier ſe vindrent ietter entre leurs
bras, crians à la faim, pource qu’il n’y
auoit ny Elans ny Caſtors, diſoient-ils,
dans leur diſtric, Georges Etouet leur
fit vn feſtin de tabac, c’eſt à dire, qu’il
leur preſenta de quoy petuner, n’ayant
pas de viures ſuffiſamment pour tant
de monde. Il n’eſt pas croiable com-
bien les Sauvages ſont charitables en

ces rencontres, on ne tança point ces bonnes gens, de ce qu'ils courroient sur les marches d'autrui, on leur fait part de tout ce qu'il y a dans les cabanes, ce bon Capitaine leur dit, courage, mes freres, courrons mesmes risques, souffrons & mourrons tous de compagnie, nostre consolation est que nous auons nostre Pere avec nous. Sa charité l'oblige à souffrir, & l'engage à la mort aussi bien que nous.

Le Pere les anima, leur racontant plusieurs miracles que le Fils de Dieu auoit fait, comme la multiplication des pains, vous estes baptisés en son Nom, leur disoit-il, vous estes ses enfans, il est Tout puissant, confiez-vous en luy, il nous tirera tous de ce danger. Ces bons Neophytes animés par les paroles de leur Pere, prennent courage, ils traouillent tous les iours depuis le matin iusques au soir, chassans de tous costés, Dieu les assista par dessus leur attente, ils eurent touiours de quoy entretenir leurs forces, avec l'étonnement de ceux qui chassoient es endroits plus abondans; Quelques Païens se confians en leur Manitou, furent quatre iours

106 *Relation de la Nouvelle France,*
sans manger, & à peine trouuerent-ils
dequoy traîner leur pauvre & misera-
ble vie, ils confesserent tous au Prin-
tēps que la bande du Pere auoit moins
souffert que les autres, quoy qu'elle
eut eu son depart és endroits les plus
sterils de toutes ces contrées.

Enfin apres auoir bien rodé par ces
monts affreux, ils descendirent vers la
source de la Riuiere de Mantane, dont
i'ay fait mention au commencement de
ce Chapitre; ils cheminerent sur ce
fleue glacé iusques au 3. de Mars, qu'ils
arriuerent à son emboucheure, où ils
auoient laissé leurs Chalouppes, ils s'at-
tendirent les vns les autres iusques au
14. d'Auril, iour auquel ils s'embarque-
rent pour tirer droit à Tadoussac, où ils
mouillèrent l'ancre le dernier du mes-
me mois, & en partirent le 7. May, com-
me leur Eglise située en lance de Saint
Ioseph est dediée au glorieux Archéue
Saint Michel, ils auoient demandé à
nostre Seigneur de s'y pouoir trouuer
le iour de sa feste, la chose sembloit
quasi impossible: car il falloit faire en
vn iour & demy quarante lieuës, ce
qui ne se fait pas quelquefois en vn

mois, mais le vent les fauorisa tellement, qu'ils eurent l'accomplissement de leurs souhaits. Lors qu'ils aborderent deuât Kebec, le Pere qui les auoit accompagnés, prenant vn Crucifix en main, éleua sa voix & leur fit rendre graces à Dieu à la veuë de nos François, qui voiãs ce pauvre Pere les pieds nuds, & le corps entouré d'vne couuerture à la façon des Sauvages, & entendans les prieres de ces bons Neophytes, furent touchés si sensiblement, que quelques-vns en pleuroiët à chaudes larmes. Dieu soit beny pour vn iamaïs, si les peines à la poursuite de ces pauvres peuples sont grâdes, les consolations ne sont pas petites, qui a iamais donné quoy que ce soit avec amour, qui n'ait receu le centuple, de celuy qui nous fait trop d'honneur d'agrèer nos petits trauaux?

Ce bon Pere s'étant vn petit rafraichy nous consola par ses discours, les Sauvages avec lesquels i'ay hyuerné, disoit-il, ne sont plus enfans en la Foy. P'ay trouué en eux vne fermeté & vne confiance entiere dans les dangers. Ils sont bien plus deuots enuers le saint

208 *Relation de la Nouvelle France,*
Sacrifice de la Messe que les années
precedentes, ils se sont montrés plus
doux & plus courtois en mon endroit
qu'ils n'auoient iamais fait, aussi faut-il
confesser que Dieu leur a seruy de Pe-
re, d'une façon toute particuliere &
toute aimable.

Vn Sauvage accablé d'un abçés qui
le mettoit à deux doigts de la mort, eut
recours à Dieu par cette priere bien
courte, mais bien cordiale. Toy qui as
tant souffert pour nous, tu peux tout, ie
ne te dy pas gueris moy, c'est à toy d'en
determiner, si tu le fais, ie t'en remer-
ciray en la communion; si tu ne le fais
pas, ie ne laisseray pour cela de croire
en toy. Et toy Marie, Mere de Iesus, si tu
dis à ton Fils, gueris-le; j'iray plâter vne
Croix en son honneur, au sommet de
ces hautes montagnes. Il fut guery
dans l'octaue de son immaculée Con-
ception.

Sa petite fille étant fort malade, sa
femme promit à sainte Terese, dont el-
le portoit le nom, de cōmunier le iour
de la feste, qui estoit bien proche, à
mesme temps que la mere communioit
la fille guerit soudainement.

La fille de Noël Negabamat, nommée Marie Magdelaine, fut atteinte d'un mal qui ressembloit à vne possession plûst qu'à vne maladie, ses agitations donnoient de l'épouuante aux Sauvages; le père & la mère l'offrirent à nostre Seigneur. Tu m'auois donné quantité d'enfans, disoit ce bon Neophyte, tu me les as ostés, si tu veux prendre celle-cy, elle est à toy, on dit qu'elle est morte, mais tu la peux resusciter; fais tout ce que tu voudras. Le pere voiant cet enfant âgée d'environ huit ans, dans de grandes souffrances, exhorte les parens d'entēdre neuf fois la Sainte Messe, & de communier vne fois dans cette neufuaine pour le soulagement de leur fille, il plûst à Dieu que la pauvre enfant fut soulagée de ses grandes douleurs, & quelque temps apres leur retour auprès de leur maison de priere, elle guerit de toutes ses maladies, qui sembloient estre enracinées iusques dans la moëlle de ses os.

Vne femme fut deux iours en trauail d'enfant, chose extraordinaire aux femmes Sauvages, qui accouchent assez souuent toutes seules, comme il est

110 *Relation de la Nouvelle France,*
encore arriué cette année, car vne ca-
tecumene arriuant la premiere à S. Io-
seph, se deliura de son fruit, & l'accom-
moda & l'emmailota toute seule, le
portant elle mesme en sa cabane, cel-
le cy dont ie fais mention, souffroit
d'vne façon si estrange, que tout le
môde la tenant pour morte, elle fit son
festin d'adieu, mais le Pere ayant ap-
pellé les Sauvages, pour offrir à Dieu
le sacrifice de son fils, à ce qu'il eust pi-
tié de cette pauvre creature, le iour
n'estoit pas passé que l'Enfât estoit né,
& la mere sans douleur & sans maladie.

Le Pere auoit porté vn peu d'onguēt
contre les brûlures, les bonnes gens
s'en seruoient contre les engeleures, &
guerissoient si promptement qu'ils en
estoyent estonnés. Les femmes âgées
se voyans en vn pais si affreux, ne
croioient pas iamais pouuoir grimper
au sommet des montagnes par où il fal-
loit passer, mais se recommandans à
leurs bons Anges, elles asseuroient que
leurs ames en ressentoient de la ioye, &
leurs corps du soulagement notable.

Il arriua vne chose agreable au som-
met de l'vn de ces grands monts, vne

en l'année 1648.

77

femme toute racourcie de vieillesse ; s'estant trainée iusques là, les Chasseurs se voulant recréer l'appellerent au festin, & luy dirent, nostre Mere, nous nous estonnons comme tu as peu surmonter tant de difficultés, Nipiméshik Nit' Angelin, respondit elle, c'est mon bon Ange qui m'a fait marcher, & qui m'a conseruée dans les fröids, dans les fatigues & dans la famine, cela est vray, dirent-ils, & c'est pour cela qu'il faut que tu change de nom avec cette grande montagne, vous estes tous deux de mesme âge, d'oresnauant tu t'appelleras Ouabatk, c'est le nom de cette montagne, & tous ceux qui entendröt parler de toy, s'estonneront comme en ton âge tu aye pü venir de Kebec iusques aux monts de nostre Dame.

Je serois trop long si ie voulois remarquer toutes les autres particularités qui se sont rencontrées en ce voyage, ie concluds ce Chapitre avec ces deux mots, qu'il falloit veritablemēt que Iesus Christ souffrit pour sauuer les ames, car s'il les eüt rachetées par des delices, qui est-ce qui iamais les seroit venu chercher iusques dans le fin

112 *Relation de la Nouvelle France,*
fond de la barbarie, au païs des neiges
& des glaces, de la faim & de la mort
meisme.

Des peuples nommez les Attigamegues.

CHAPITRE VIII.

IL semble que l'innocence bannie de la plus-part des Empires & des Royaumes de l'Vniuers, s'est retirée dans les grands bois où habitent ces peuples, leur nature a ie ne sçay quoy des bontez du Paradis Terrestre deuant que le peché y entrât: leurs exercices n'ont rien du faste, ny de l'ambition, ny de l'auarice, ny des plaisirs, qui corrompent nos villes. Depuis que le Baptesme les a faits disciples du Saint Esprit, ce Docteur se plaît avec eux, il les enseigne hors du bruit des barreaux, & des Louures; il les fait plus sçauans sans liures, que n'ont iamais esté tous les Aristotes avec leurs grands volumes.

Ils sont descendus cette année en
trois

trois bandes, la dernière estoit de quarante Canots. Ils rencontrèrent aux trois Riuieres environ quatre cens Sauvages, qui leur firent vne salüe gentille de quantité d'arquebusades. Ces bons Neophites leur ayant respondu par vne riposte bien adroite, entrerent tous dans la Chapelle; ce fut leur première visite, & là par vn gros cart d'heure, ils rendirent graces à Dieu de ce qu'il les auoit amenés iusques dans sa maison. Ils auoient cependant abandonné leurs canots & tout leur petit bagage au bord du grand fleuve, se comportans comme ils font dans leurs grandes forests, où iamais aucun larron n'a esté ny reconnu ny pris, ny pendu. Ils se trouuerent environnés d'vn grand nombre de Hurons, & neantmoins quoy que ces peuples ne laissent ordinairement que ce qu'ils ne peuuent emporter, ces bons Neophites ne reconnurent pas qu'on leur eut pour lors rien derobé.

Aians salüé nostre Seigneur ils vindrent voir le Pere qui a coutume de les instruire depuis vn long-temps, chacun luy apportoit son petit present, qui va

114 *Relation de la Nouvelle France*,
petit plat de bois, qui vne petite écuelle
d'écorce, qui vn morceau de chair
boucané, vn mercier ne seroit ny ri-
che ny chargé de toutes leurs petites
denrées, desquelles on accommode
d'autres Sauvages, pource que rien de
tout cela n'est à l'usage des François.

Il arriua vne chose agreable dans ces
petites offrandes. Vne femme voiant
que quelques François portoient des
galands à leurs chapeaux s'adresse
au Pere avec ces paroles : Mon Pere
voila bien des François qui n'ont pas
tant d'esprit que toy, qui sont chargés
de braueries par la teste, ie ne scaurois
souffrir que tu n'en porte pas aussi bien
que les autres, en voicy à nostre mode,
que ma fille te presente : & là dessus el-
le prend le chapeau du Pere sans autre
ceremonie, pour y mettre vne bande
de leurs ourages de porc épic teint en
fort belle écarlatte. Le Pere souriant
voulut retirer son chapeau, mais elle
tint ferme : de bonne fortune ce passe-
ment fait à la Sauvage se trouua trop
court pour entourrer son chapeau, elle
vouloit à toute force le faire alonger,
le Pere l'ayant remerciée, luy fit voir

que ce n'estoit pas vn mespris de son present, mais vne bien-sceance pour luy, de ne s'en pas seruir.

Ces offrandes faites le Pere pour les regaler, & pour les bien veigner leur donna du bled d'Inde pour faire vn petit festin à leur façon; celuy qui le receut dit aux autres, remercions Dieu de ce qu'il a produit ce bled, & de ce qu'il a donné la volonté au Pere de nous en faire part; & sur le champ, ils firent vne petite oraison qu'ils prononcèrent tout haut, d'une voix & d'un accent tout plain de modestie & de deuotion.

Pendant que quelques-vns prepa- roient le festin, les autres bastissoient leurs maisons ou leurs cabanes, & dans trois ou quatre heures, ils furent tous logez, & le banquet tout fait dressé & accompli.

Cela fait, chacun vint rendre compte de sa conscience, ie ne scay si dans les Monasteres les plus reformez, il se trouue beaucoup de personnes plus sinceres, & plus candides que ces bonnes gens, qui n'ont de commerce qu'avec Dieu & avec les animaux de leurs grands bois; l'innocence qui se lit sur

116 *Relation de la Nouvelle France,*
leur visage, & qu'on remarque en leurs
actions, donne de la ioye & de la con-
fusion à ceux qui en ont connoissance.

Le Pere en les communiquant fit
trois remarques, qui donnent vn bel
argument de leur deuotion, & de la vi-
gueur de leur foy. Pas vn deux, dans le
cours de huit & ou neuf mois, n'auoit
perdu son chapelet, quoy qu'ils eussent
couru en diuers endroits comme des
pescheurs, & de chasseurs qui sont en
action perpetuelle, & que d'ailleurs,
pour n'estre attachés à aucune chose
d'icy bas, ils oublient d'ordinaire quel-
que piece de leur bagage en tous les
endroits où ils cabanent. Je dis bien
dauantage, les meres demandoient des
chappelets pour leurs petits enfans,
leur pendant au col comme vne Reli-
que, leur faisant baiser, & le recitant de
fois à autres pour ces petits innocens,
afin qu'ils ne fussent pas priués de la be-
nediction de cette priere.

Secondement ils n'ont iamais oublié
les iours de festes, qu'on leur a mar-
qués dans leur petit calendrier, faisant
le matin, à midy, & au soir vne petite
assemblée, pour offrir à Dieu leurs de-

notions, leurs prieres, & pour entonner leurs Cantiques d'un mesme accord & d'un mesme cœur.

En troisieme lieu, en tous les endroits, & en toutes les compagnies où ils se sont rencontrés, ils ont publiquement professé la creance qu'ils ont en Iesus-Christ, en telle façon que les Hurons qui ont esté en traite, c'est à dire en marchandise dans leur país, sont retournés si edifiés & si étonnés, que nos Peres qui sont en leurs Bourgades, nous en ont rendu des tesmoignages pleins de consolation. Ce n'est pas tout, ils preschent la foy si fortement dans les nations errantes qui habitent au Nord, que ces peuples attirés à l'odeur des verités Chétiennes, les suivent, & nous viennent voir pour boire comme en la source, ce qu'ils ont goûté dans les ruisseaux. Cette année nous en auons baptisé quelques vns comme Saint Philippe baptisa l'Eunuque de la Reine de Candace apres vne seule communication, tant ils estoient solidement instruits, & sainement disposés, par ces nouueaux predicateurs de l'Euangile; & ce qui semble assés estonnant, les

118 *Relation de la Nouvelle France,*
femmes ne cedent point aux hommes
en cét office: comme elles sont natu-
rellement affectueuses, & plus pressan-
tes, elles ont moins de respects humains
dans ces nouveautés si saintes, & si uti-
les à ces peuples, qui croupissoient de-
puis tant de siecles dans les ombres de
la mort.

Quelques-vns de leurs disciples ont
si plainement satisfait à nos Peres, &
ont demandé de si bonne grace, & avec
tant d'instance le baptesme, qu'ils l'ont
emporté avec vne ioye de leur cœur,
qui se peut bien sentir, mais non pas ex-
primer, & avec vne telle édification de
quelques-vns de nos François, qu'ils en
estoyent ravis; vn de nos Peres qui n'a-
uoit point encore veu ce spectacle, s'é-
cria ie n'eusse iamais creü en France cé
que ie voy de mes yeux en Canada.
Quand tous les travaux de nos Peres
n'auroient produit que ce fruit d'vne
année, ie les trouuerois recompensés
au centuple.

Vn François ayant logé vne famille
de ces bons Sauvages en sa maison, dit
quelques temps apres à vn de nos Pe-
res, qu'il ne voudroit pas pour la moitié

de son bien n'auoir donné le couuert à ces hostes. Quand on me racomproit qu'ils prioient Dieu les matins & les soirs, qu'ils donnoient la benediction deuant leurs repas, qu'ils faisoient d'autres exercices de deuotion, i'écoutois cela comme des comptes fais à plaisir: mais les aiant tenus quelques iours en ma maisõ, mes yeux ont veu ce que mes oreilles ne pouuoient croire; ie confesse que i'ay esté edifié, confus, & étonné, ils emploioient plus de la quatriesme partie d'vne heure en leurs prieres du soir, avec vne paix & vne modestie rauissante, les meres faisoient le signe de la Croix sur leurs petits enfans, en les leuans, & en les couchans: brefie dis avec étonnement, que l'Esprit de Dieu les instruit dans les bois, au delà de tout ce que i'aurois peu penser: mais considerons en détail, quelques vnes de leurs actions.

Vn Chrétien aagé de trente ans, se voiant priué de sa femme, chargé de trois enfans, se remaria dans les bois à vne Chrétienne, sans en donner aduis aux anciens qui n'estoient pas éloignés de son cartier, le Dimanche ensuiuant,

120 *Relation de la Nouvelle France,*
il se transporte en la cabane qui seruoit
de chappelle, s'estant mis à genoux de-
uant vn Crucifix qui paroissoit au mi-
lieu de cette Eglise décorce, le plus
considerable des Chrestiens prit la pa-
role au nom de toute l'assemblée, & luy
dit qu'il auoit fait vne faute notable de
se marier sans en donner aduis à l'Egli-
se, qu'il auoit fort scandalisé tous les
creans, & par consequent qu'il estoit
indigne de se trouuer en leur compa-
gnie; qu'il pouuoit prier Dieu en son
particulier; mais que sa faute ne seroit
point expiée, que par vne bonne con-
fession qu'il feroit, lors qu'ils iroient
aux trois Riuieres. Ce pauvre hōme se
retira sans mot dire, & quelques mois
apres estant descendu vers les Frāçois,
il se vint presenter pour receuoir telle
penitence qu'il plairoit au Pere de luy
imposer, il vouloit se fustiger soy-mes-
me deuant tous ceux de sa nation, mais
on luy permit seulement de leur de-
mander pardon. Ses Compatriotes le
voiant dans cette humiliation, luy di-
rent, c'est maintenant que tu as satis-
fait à Dieu, & à son Eglise, & que tu
pouras prier avec nous. Plaise à nostre

Seigneur que ce feu ne s'éteigne iamais, & que celuy qui doit brusler le monde, le trouue encore en sa vigueur.

L'Esté precedent on auoit baptisé vne ieune femme, qui estant de retour en son pais, tomba dans vne grande maladie, voiant qu'elle perdoit ses forces, elle fut saisie d'une grande angoisse, croiant qu'elle s'en alloit mourir sans confession, iamais, disoit-elle, ie ne me suis encore confessée, si Dieu m'eut pris incontinent apres mon baptesme, ie serois consolée: mais ie ne me puis resoudre à la mort sans m'estre purifiée dans le Sacrement de penitence. Dieu ne me fera t'il point cette grace, de voir encore vne fois sa maison, & de m'y confesser: vne sienne amie luy dit qu'elle se confessast à nostre Seigneur. Je l'ay desia fait, repondit-elle, mais ie ne seray point cõtente, que ie ne quitte mes offèces aupres de ceux que Dieu a establis en son Eglise pour nous absoudre de sa part. Elle & son mary redoublèrent leurs voix, & leurs prieres, pour obtenir cette grace. Nostre Seigneur est veritablement tout puissant, mais l'humilité, la confiance & l'amour peu-

122 *Relation de la Nouvelle France,*
uēt tout sur la bōté, cette femme s'est si
biē traisnée qu'en fin elle est venuë aux
trois Riuieres, & lors qu'elle entra
dans nostre chapelle, vous euffiez dit
qu'elle commençoit de respirer, c'est
maintenāt, s'écria-elle, que ie suis con-
tête, ô toy qui es tout bon, ie te remer-
cie de m'auoir conseruée iusques à ce
moment, ie ne te demande plus la vie,
laisse moy confesser, & puis fais ce que
tu voudras; le Pere qui luy presta l'o-
reille, assure qu'à peine trouua-il en cer-
te ame aucun suiet de luy donner l'ab-
solutio, non qu'elle ne se cognut, &
qu'elle ne s'exliquast fort nettement,
mais pour l'innocence de sa vie. Trai-
tant par apres avec elle en discours fa-
milier la voiant si pure & si candide
il prit plaisir de luy faire quelques que-
stions, ne crains-tu point la mort luy dit-
il? Je la craignois deuant ma confession,
mais maintenant ie l'aime. Si les Hiro-
quois te prenoient en remontant en
ton païs que dirois-tu? ie parlerois à
Dieu dans mes tourmens, & luy dirois,
ce que ie souffre passera bien-tost, &
ma gloire sera eternelle, fortifie-moy,
toy qui tes fait mon parent, & qui as

voulu mourir pour moy. Ne te faches-tu point d'estre malade? le moyē de me facher, puis que Dieu le veut ainsi? ie l'ay dy souuēt, me voilà, fais tout ce que tu voudras, ie n'ay point d'esprit, c'est toy qui sçais bien ce qu'il faut faire. Ne crois-tu point que la creance & la priere que tu as embrassée, t'ayent fait malade? cette tentation est assez ordinaire aux Sauvages, car vous diriez que de receuoir la Foy, & estre persecutée, c'est vne mesme chose. Helas! répondit-elle, ie n'ay garde de penser que la priere m'ait causé cette affliction, & cette maladie, puis qu'elle est mon soulagement & ma force; ie sens tous les iours que mon cœur est dans la ioye quand il prie, ou qu'il pense à Dieu. Je crains bien fort que plusieurs de ces contrées du Nord ne se viennent assieoir à la table d'Abraham, d'Isaac & de Iacob & que les enfans du Royaume n'en soient bannis.

Vn petit enfant estant tombé malade pendant l'hiuert, vn des Iongleurs ou Sorciers du pais se presenta pour le guerir avec ses cris, & avec ses hurlemens. Le pere de l'enfant baissa la teste

324 *Relation de la Nouvelle France,*
sans mot dire, la mere voiant que
ce Charlatan demandoit ie ne sçay
quelle recompense pour medicamen-
ter son enfant à sa mode, luy dit, s'il
estoit en ta puissance de l'enchanter
contre ma volonté, ie te donnerois ce
que tu demande afin que tu ne le fisse
pas: & quand ie sçaurois que ton art luy
pourroit rendre la santé, j'aimerois
mieux le voir expirer deuant mes yeux,
que de le voir en santé par tes remedes.
Tous les Chrestiens louerent haute-
ment sa foy & sa cōstance, & elle pour-
suiuant sa pointe leur dit, or fus aions
recours à Dieu, mettons nous tous à
genoux à l'entour de l'enfant, offrons
nos prieres & nos desirs à Dieu, reci-
tons tous nostre chapelet, & laissons
faire le maistre de la vie, s'il le guerit
nous l'en remercierons, s'il ne le fait pas
au moins aurons nous cette consola-
tion, que son ame n'aura point esté sa-
lie par les inuocations du demon: &
qu'elle sera pour vn iamaïs agreable à
Dieu dedans le Ciel. Il pleut à nostre
Seigneur d'accorder à la foy des parens
la vie & la santé de leur enfant, cette
femme fait plus de fruit parmy ces pau-

ures peuples, que ne feroient dix grâds Docteurs.

Elle amena au Pere sept ou huit femmes avec leurs enfans & les presenta tous au Baptesme, le Pere les interroge, & les trouue vrayement instruites, mais il n'accorda neantmoins cette faueur qu'aux enfans, & à trois de ces Catechumenes qu'il auoit instruites assés legerement & depuis quatre années, il fut bien estonné quand il les entendit rendre cõpte de ce qu'il leur auoit enseigné, & des moyens dont elles s'estoient seruiés pour conseruer en leur cœur l'amour & le desir de la priere, & l'affection au sainct Baptesme. Voulant éprouuer la plus feruente, & qui paroïssoit la mieux née, il luy dit que le Sacrement qu'elle demandoit, ne s'accordoit qu'à de grands courages. Je ne suis, répondit-elle, qu'vne femme, mais s'il falloit passer au trauers des Hiroquois pour obtenir le Baptesme, il me semble que i'y passerois libremēt, vous voies que ie m'en retourne dans les bois, & que peut estre ie mourray cēt hiuer, attenderez-vous à me baptiser apres ma mort? quel regret auriez-vous

126 *Relation de la Nouvelle France,*
de m'auoir refusé ce Sacrement si on
vous rapportoit que ie suis passée de
cette vie sans l'auoir receu ?

Mais encore luy dit le Pere, quelle
gratification attends-tu de nous au-
tres, quand tu seras avec nous dans vne
mesme Eglise ? Tu sçais bien, repart-el-
le, que ny moy ny mon mary ne vous
auons encore iamais rien demandé, si-
non d'estre faits enfans de Dieu, c'est
l'vnique de nos importunités. En verité
mon Pere, si on vendoit le Baptesme, ie
l'achepterois quoy qu'il me deust coû-
ter, & ie suis assurée que mon mary est
dans les mesmes sentimens : c'est assés,
dit le Pere, vous serés toutes deux ba-
ptisées. Dieu sçait si la ioye s'empara
du cœur de cette bonne sunamite :
poursuiuons nostre route. Vn Capitai-
ne de cette nation souhaittoit le Ba-
ptesme depuis deux ans, le Pere luy de-
manda ce qu'il faisoit pour s'y disposer,
i'éloigne de mon cœur, & de ma bou-
che tout ce qui me semble estre mau-
uais, & si quelque chose me paroît estre
agreable à Dieu, c'est cela que j'aime.
Ie sçay toutes les prieres que tu as en-
seignées, ie les recites fort souuent, &

il ne se passe aucun iour de feste que ie ne dise trois fois mon chapelet, ouy, mais as-tu vne forte creance des choses qui te sont enseignées? il faut mon Pere, que tu sçache, qu'auparauant que i'eusse ouy parler de la doctrine que vous enseignés, i'auois quelques fois passé huit ans sans venir voir les François, la crainte des Agnerronons m'enfermoit les passages, mais aiant appris de mes gens qui vous venoient voir, l'importance de ces veritez, i'ay passé à trauers de tous les dangers, ie vous suis venu prester l'oreille, & du momēt que i'appris de ta bouche, qu'il y auoit vne autre vie de ioie ou de douleur, & qu'il falloit que nostre ame fut lauée dans les eaux du Baptême, i'ay souhaité ces eaux si ardemment, que ie ne te laisseray iamais en repos que tu ne me les aye accordées; mes Compatriotes me voyant sortir de mon país m'ont dit le dernier adieu, croians que ie m'allois ietter entre les mains des Hiroquois, mais i'ay respondu que les demons estoient pires que les Hiroquois, & qu'il valoit mieux estre prisonnier de ceux-cy que d'être esclau de malheureux Ma-

128 *Relation de la Nouvelle France,*
nitou, cela n'est-il pas veritable? disoit-il au Pere.

Tres-veritable: mais apres tout, que pense-tu des Misteres de nostre creature? En voicy ma pens e: La terre n'est pas de prix ny de valeur, le Ciel n'est pas beau, le Soleil n'est point luisant ny admirable; ce que tu nous enseigne de la vie qui ne meurt jamais, est precieux, il est beau, il est admirable, voilà ce que ie pense: c'est leur façon de s'énoncer.

Mais encore, poursuit le Pere, qu'est-ce qui te porte à croire ces verités? peut estre que tu t'en rapporte à mes paroles? Pourquoi dis-tu cela? n'es-tu pas vn homme comme les autres? ne nous as-tu pas dit, que tu n'estois qu'un interprete? que ta bouche empruntoit la parole de celuy qui a tout fait? c'est à celuy-là que ie croy & non pas aux hommes; c'est pour son amour que ie descendray de temps en temps malgré tous les perils des eaux, des hommes & des demons. Ces épreuves n'estoient que trop suffisantes pour luy donner le Baptesme avec consolation de tous costés. Or il arriua que les Hurons qui estoient

estoyent aux trois Riuieres luy déroberent l'vn de ses Canots, ce qui luy deuoit estre fort sensible, car il ne pouuoit reporter son bagage en son pais, il en fit ses plaintes au Pere, qui aussi tost s'en voulut mettre en peine, mon Pere ne faisons point de bruit, luy dit ce bon Neophite, ie t'ay voulu donner aduis de ma perte, afin que tu dise en public, que le larcin est meschant, & qu'il ne se doit iamais trouuer és endroits où reigne la priere. Le Pere luy portant compassion luy repliqua qu'il pourroit recognoistre son Canot à l'embarquement des Hurons qui deuoient partir dans peu de iours. Quand ie descouurois le larron, ie n'aurois pas le cœur de luy faire vn affront si public; & si ie luy faisois, il en faudroit venir aux mains: car ie voudrois emporter de force, ce qu'il ne quitteroit iamais de bon gré; le tumulte est vne chose mauuaise, n'en parlons plus mon Pere, en effet iamais sa bouche ne s'en est plainte depuis ce temps-là.

Je fermeray ce chapitre par vne simplicité merueilleusement naïfue. Apres que les peres & meres se sont cōseuies,

130 *Relation de la Nouvelle France,*
ils font confesser les enfans qui sont ca-
pables de ce Sacremēt, mais pour ceux
qui n'ont pas encore le discernement,
leurs meres les apportent aux Confes-
seurs, & disent deuant eux leurs petites
malices, qu'elles font aduoüer à leurs
enfans, leur faisant demander vne pe-
nitence qu'elles accomplissent elles-
mesmes pour leurs petits. Ce procedé
si innocent est à mon auis agreable aux
hommes & aux Anges & à Dieu mes-
me.

*De la Mission de Sainte Croix
à Tadoussac.*

CHAPITRE IX.

IAy desia dit plusieurs fois que la Foy
estoit pour l'ordinaire suiue des affli-
ctions en toutes les contrées de ce nou-
veau monde où elle auoit entrée. L'an
passé plusieurs Sauvages des nations du
Nord, estans descendus à Tadoussac,
remonterent en leurs pais avec des de-
sirs, & avec des affections bien fortes,
d'embrasser nostre creance. A peine en
auoient-ils connoissance, que la mala-

die les faist , & les pourfuiuit iusques dans le fond de leurs grands bois: où elle en égorgea vn bon nombre: ce fleau a donné de la terreur aux autres si bien que plusieurs n'ot osé approcher ny du lieu, ny des personnes, d'où ils pouuoient tirer la vie, croiã qu'ils estoient coupables de leur mort. Le Pere qui a soin de cette missiõ, & qui la va cultiuer aux entrées du Printemps, fut faisi d'étonnement, & de douleur, apprenant la mort si soudaine de quelques Neophites, & de plusieurs Cathecumenes, & l'épouuante de ceux qui n'aians pas connoissance des grands biens de l'éternité, craignoient les petits maux qu'on souffre dans les temps. Il n'a pas laissé de recueillir du fruit d'vne terre assez exposée aux injures des saisons, ie veux dire au mélange des nations qui n'apportēt ordinairement que de la confusion dans les affaires de nostre Seigneur, mais venons au détail.

Après qu'il eut plainement satisfait à ceux qui frequentent ordinairement cette petite Eglise, il presta l'oreille aux Sauvages étrãgers, qui ne laissoient pas d'aborder en ce port malgré les

132 *Relation de la Nouuelle France,*
épouuantes que la nature & le demon
leur auoient donnez, ils racomptoiēt
comme au depart de leur païs, on les
regardoit comme des gens qui ve-
noient chercher la maladie, mais nous
esperons, disoient-ils, remporter vne
bonne santé, nous sommes venus tout
expres pour nous confesser, & pour re-
cevoir celuy qui nous a fait ses enfans
au Baptesme: c'est l'vnique commerce
& le seul trafic qui nous amene. Le Pere
les ayans consolez & loué hautement
leur foy & leur courage, leur accorda
avec plaisir les biens qu'ils recher-
choient avec ardeur, & qu'ils receurent
avec mille benedictions & mille actions
de graces.

Non seulement les Chrestiens, mais
encore quelques Catechumenes ont
surmonté les affres que leurs donnoiēt
les Payens. Nos Compatriotes & mes-
mes nos parens, disoient ils, époutantez
par les maladies qui les accueilloient
l'an passé au sortir de Tadoussac, nous
vouloient arrester, disans que c'estoit
fait de nostre vie si nous approchions
de la maison de Prieres: mais l'esperan-
ce d'estre baptisez nous a fait quitter

nostre patrie & surmonter la crainte de nos parens pour receuoir cette faueur, c'est à ce coup qu'elle nous sera accordée, puis que c'est l'vnique sujet de nostre venuë. Nous sçauons mon Pere, ce que tu nous as tant recommandé, nous auons fait nos prieres tous les iours sans y manquer, nous auons resolu d'obeïr constamment à Dieu. Tu nous as dit, ie vous baptiseray si vous cheminez droit, demande à ceux qui nous ont veu marcher tout l'hyuer, si pas vn s'est écarté de la voye que tu luy astracée? tu dis que c'est vne chose mauuaise de mentir, sus donc mon Pere, tiens ta parole, accorde nous ce que tu nous as promis. Le Pere les ayant encore examinez & éprouuez quelque temps, les baptiza & en suite les renuoya plains de ioye en leur païs.

Entre ceux qu'il baptisa des païs plus éloignez, il s'en trouua vn douüé d'vne excellente volonté, mais d'vne memoire si courte qu'il ne pouuoit retenir les articles de nostre creance, ce pauvre homme ne sçauoit à qui s'en prendre, si ie sçauois, disoit-il, comme il faut parler à Dieu, ie luy demanderois de l'es-

134 *Relation de la Nouvelle France,*
prit, vous autres qui sçavez les prieres
qu'il faut faire , que ne les dites vous
pour moy , afin que ie sois baptisé avec
vous? Je veux aimer Dieu & ie ne sçau-
rois: car ie ne sçauois retenir ce qu'il
luy faut dire, mon cœur luy veut parler,
mais ma bouche demeure muette, pour
ce qu'elle ne sçait comme il faut dire.
Je crains l'Enfer & encore plus les pe-
chez qui nous y menent , & peut estre
quen'ayant point d'esprit ie ne les pou-
ray éviter. Le Pere le consola & luy fist
entendre que le langage du cœur va-
loit bien celuy de la bouche.

Vn autre venât d'estre laué de seaux
sacrés du Baptisme , & montant en
Canot pour s'en retourner en son païs,
s'écria au Pere qui le conduisoit de la
veüe, mon Pere redouble tes prieres,
tu m'as donné de la crainte avec le Ba-
ptisme, i'ay peur que le demon ne me
rauiffe les grands biens que ie rempor-
te avec moy, ce malheureux m'attaque-
ra bien plus fortement quand il me ver-
ra seul, ie ne le crains pas auprès de toy,
il a peur de la maison de Prieres, mais
lors que ie seray dans le fond des forests
parmy des gens attachez à leurs super-

stitutions, qui se mocqueront de moy quand ie feray mes prieres, c'est lors que le demon se ioignant avec leurs gaufferies, me donnera bien de la peine, c'est lors que i'auray bon besoin de tes prieres, ie tascheray de tenir ferme, mais ayde moy mon Pere, tant que tu pouras auprès de Dieu.

Il s'est rencontré parmy ces étrangers vn fameux Sorcier ou vn Charlatan qui auoit tellement épouuanté ses Compatriotes, que pas vn de ceux qui estoient descendus avec luy n'osoit approcher de la Chappelle. Le Pere en ayant eu le vent l'engagea à y venir luy mesme & luy demanda en bonne compagnie les raisons qui l'empeschoient de se rendre aux veritez Chrétiennes, il se ietta sur ses songes, i'ay veu, dit-il, plusieurs fois cét hyuer le Manitou qui determine des oyseaux, des poissons & des animaux, il m'a promis que i'en prendrois si ie luy voulois obeir, & de fait tant que ie l'ay consulté dans nos tabernacles & que i'ay chanté & battu mon tabour, mes attrappes aux Ours, aux Castors, & aux autres n'ont point manqué. Il m'a dit que les Sauvages

136 *Relation de la Nouvelle France*,
mouraient de faim & de maladie, pour-
ce qu'ils s'amusoient à certaines paro-
les où à certaines prieres qu'on leur en-
seignoit. Qu'au reste il auoit veu le lieu
où alloient les ames baptisées & non
baptisées, que ce n'estoit point le Ciel
ny les abysses, mais vn lieu vers le So-
leil couchant où elles se rassemblent.

On voit en France qu'il est bien aisé
de refuter ces badineries, mais quand
des esprits sont preoccupez de puissant
de siecles, & qu'ils naissent avec ces
songes & qu'ils succent avec la mam-
melle, ils ne les quittent pas si aisement:
les principes qui nous sont comme éui-
dens, & sur lesquels nous fondons nos
raisonnemens, leur paroissent au com-
mencement fort tenebreux, mais enfin
comme ils ont du rapport avec la rai-
son, leurs esprits qui en son doüez les
reçoient petit à petit & les goustent,
se mocquans par apres de leurs niaise-
ries, pour conclusion le Pere l'ayant
mené battant par vn discours moins ri-
che pour la langue Sauuage, mais plus
succulant que le sien, le fist taire, & se
seruant de menaces de la part de celuy
qui commande au Manitou, il l'epou-

uanta, non pas tant qu'il eust apprehension des feux de l'autre vie qu'il ne voyoit pas, que pour la crainte que le Pere communiquant avec Dieu ne le fist bien tost mourir, comme ils font ou desirent faire de ceux qui leur resistent, par le commerce qu'ils ont ou croient auoir avec le demon. Enfin ce pauvre homme vint trouuer le Pere en particulier & luy demande permission d'entrer en la Chappelle pour y estre instruit avec les autres, ce qui luy fut accordé à condition qu'il condamneroit publiquement deuant les Sauvages, toutes les impostures qu'il auoit iamais auancées, il accepta la condition, mais le Diable est tousiours Diable, & ses suposts sont tousiours fourbes: il parla en effet, mais si obscurément, & si ambiguëment, que les auditeurs ne seachans ce qu'il vouloit dire, se retirèrent les vns apres les autres en sorte qu'il ne resta que le Pere avec luy, lequel apres de bons & forts puis, ne l'éloigna pas de la Foy, mais il ne l'approcha pas si tost du Baptesme, luy demandant deux années d'épreuue.

Il en est des hommes, comme des

138 *Relation de la Nouvelle France,*
poissons pris dans les filets de l'Euan-
gile, on en conserue quelqu'un & on
rebut les autres: Vne mere vint en ce
temps-là raconter la mort de sa fille,
qui en verité est toute pleine de conso-
lation. Cette enfant desia aagée se
voyant malade à la mort disoit à sa pau-
vre mere, que ie mourois contente si
i'auois vn Pere auprès de moy pour me
cōfesser: ie n'ay que cét vniue regret,
mais ma mere écoutez mes pechez, &
quand vous verés le Pere vous luy di-
rez tout ce que i'ay fait, & ma confes-
sion se fera par vostre bouche, là des-
sus cette ieune ame dit tout ce qu'elle
auoit sur son cœur fort innocent, & sa
mere le racontrant par apres fondoit
en larmes deuant le Pere. Je consolais,
adioutoit-elle, mon pauvre enfant, ma
fille ne craignez point, celuy qui a tout
fait est bon, croyez fortement en luy,
il vous fera misericorde; allez mon en-
fant allez le voir, vous marchez deuant,
ie vay apres vous, ie vous trouueray au
Ciel, au pais des croyans. Quoy que ces
personnes soient éloignées de nos E-
glises, elles sont bien proches de leur
Dieu, qui supplée avec largesse aux

deffauts de ces ministres, quand cét éloignement se trouuè dans les ordres de sa prouidence?

Le Pere voyant que la crainte rete-
noit vne partie de ses ouïailles en leur
païs, se resolut de les aller chercher, il
s'embarqua avec des Sauuages dans vn
Canot d'écorce, pour entrer en de
grandes forests par des chemins quasi
inaccessibles, sur vn fleuue merueilleu-
sement rapide, estant à michemin il
rencontre vne escoüade qui luy dist
que les autres auoient decampé depuis
quelque temps, & qu'il ne les pourroit
pas attrapper, il s'arreste donc avec
ceux-cy prenant le couuert dans leurs
cabanes. Apres auoir rendu vn grand
tesmoignage de leur ioye dans cette
heureuse rencontre, ils le prierent sur
le soir de leur faire les prieres, mais il
leur repartit qu'ils fissent à leur ordi-
naire, & qu'il seroit bien aise de les en-
tendre, s'estans tous mis à genoux l'vn
d'eux prononça les prieres fort distin-
ctement, & tous les autres le suiui-
oient posement, & avec vne deuotion non
attenduë de ces pauures barbares, les
prieres acheuées ils reciterent en com-

140 *Relation de la Nouvelle France,*
mun trois dixaines de leur chappellet,
chantans vn cantique spirituel à la fin
de chaque dixaine, ils en firent autant
le matin du iour suiuant, & voila, dirent
ils, comme nous auons passé tout l'hy-
uer, sinon que les Dimanches & les
jours de festes nous prolongeons de
beaucoup nos prieres.

Le Pere grandement consolé s'en re-
tourne avec eux à Tadoussac pour leur
administrer les Sacremens de la Con-
fession & de l'Eucharistie, & pour les
instruire quelque temps, & puis les re-
uoyer en leur pais; Dãs la cõmunicatiõ
qu'ils eurent avec le Pere, ils louèrent
grandement le zele & la charité d'vne
femme Chrétienne, comme la maladie
les poursuiuoit par tout, cette bonne
femme alloit de çabane en cabane, ex-
hortant tout le monde à tenir ferme en
la foy, & à jetter toutes leurs esperan-
ces en Dieu, mes sœurs, disoit-elle, aux
femmes malades, ne vous affligez pas
de vous voir dans cette langueur, ce
mal n'est rien en comparaison des feux
de l'Enfer que vous souffririez si vous
n'estiez pas Chrétiens, souuenez-vous
de ce que nostre Pere nous a si souuent

dit à Tadoussac, que les souffrances estoient bonnes, & qu'elles seroient hautement recompensées au Ciel, & qu'il falloit payer le mal que nous auõs fait par nos pechez.

- Si quelque enfant venoit à mourir elle fortifioit ses parens, & par son exemple ayant perdu les siens avec vne grande resignation, & par ses discours, d'autant plus animez qu'ils auoient fait impression sur son esprit. Vostre enfant n'est pas mort, disoit-elle, il a changé de país, il est sorti de la terre des mourans, pour entrer au país des viuans: s'il n'eût pas esté baptisé vous auriez subiet de deplorer sa misere, mais vous luy faites tort de vous affliger de son bon-heur, Dieu peut-estre preuoyoit qu'il eust esté meschant, s'il eust fait vn plus long sejour sur la terre, & qu'il seroit allé au país des demons: il l'a pris & la logé en sa maison pource qu'il vous aime & qu'il cherit vostre enfant, pourquoy vous en fâchez-vous? ma consolation dans le trepas de mes enfans qui viennent d'expirer aussi bien que les vostres est renfermée dans ces paroles que me dit mō cœur, tu verras tes enfans au Ciel ré-

142 *Relation de la Nouvelle France,*
ioüis toy, ils sont en assurance. L'esprit
de Dieu est éloquent dans la bouche
des pauvres aussi bien que dans la bou-
che des riches, mais changeons de pro-
pos.

Le Pere estant de retour à Tadoussac,
trouua que la boisson auoit causé du de-
sordre parmy les gens, il crie, il tance,
il prie, il conjure, il fait voir l'enormité
d'un peché qui seroit autant enraciné
dans les bois des Sauvages qu'il a iamais
esté dans le fond de l'Allemagne, s'ils
auoient de ces malheureuses potions
ou boissons qui renuersent la teste des
hommes, les coupables couverts de
honte se declarent eux-mesmes, ils s'ac-
cusent, ils se condamnent, ils portent
sentence contre eux-mesmes, ils l'exe-
cutent, ils grimpent sur des rochers in-
accessibles, & là estās exposez à la veüe
de tous ceux qui estoient en bas, & des
François mesme qui auoient mouillé
l'ancre deuant cette montagne, ils se
font donner de grands coups d'escour-
gées sur les épauls qui plus qui moins
selon la griefueté de leur crime, qui
consistoit en vn excez de vin ou d'eau
de vie dont les vns s'estoient plus les

autres moins estourdis la teste: C'est en ce point qu'ils mettent l'yurongnerie, car ceux-là mesmes qui ne perdent pas la raison passent pour yurongnes chez eux, si la boisson leur fait mal à la teste.

Il eût esté bien souhaitable que deux Apostats eussent preüenu par vn semblable chastiment le careau de foudre que Dieu a lancé sur leurs testes.

Les Neophites de Tadoussac ont eu vne consolation particuliere cette année voyans plusieurs Sauvages dans leur Eglise chanter les louanges de Dieu en diuerses langues. Le Pere Martin Lionne qui entend fort bien la langue de Miskou, où il a demeuré quelques années, s'estant trouué en cette mission avec le Pere Dequen, a instruit ceux qui ont fait quelque sejour en ce port, & baptisé les enfans qu'il iugeoit estre en quelque danger de leur vie.

Diuerſes choſes qui n'ont peu eſtre rapportées ſous les Chapitres precedens.

CHAPITRE X.

VN Sauuage ayant tué vn Loutre, le mit encor tout chaud à l'entour du col d'vn François, & auſſi-toſt le François tomba en ſyncope, comme ſ'il eut eſté mort, le Sauuage prenant ce Loutre par les pieds de derriere, en donne quelques coups ſur le ventre du François, qui reuint à ſoy quaſi en vn moment: ie laiſſe aux Medecins à iuger de la cauſe, mais il eſt certain que ce que ie viens de dire a eſté fait.

Ce Chapitre ſera compoſé de bigareures. Il ya deſia aſſez long-temps que deux Sauuages voulans paſſer la grande Riuiere ſur la fin de l'hyuer, & n'aiât point de batteau de bois ny d'écorce, ils en firent vn de glace en ayant trouué vne aſſez grande ſur les bords, ils la font flotter, & ſ'eſtans mis deſſus, ils eſtendent vne grâde couuerture, dont ils faiſirent les deux extremittez, d'en
bas

bas avec leurs pieds, éleuant le reste en l'air avec leurs espées, afin de receuoir vn vent fauorable qui les fit passer ce grand fleuve à la voile, sur vn pont où sur vn batteau de glace. Ce jeu est vn jeu de hazard, si quelqu'vn y gaigne, d'autres y perdent.

Voicy vne simplicité bien agreable à nostre Seigneur, deux Sauuages se trouuans en danger, dont l'vn estoit Chrestien & l'autre Catechumene, celuy-cy craignant plus pour son ame que pour son corps, dit à son camarade, que feray-ie si ie meurs, moy qui ne suis pas Chrestien? ne pourrois-tu pas bien me baptiser? si tu ne le fais, ie suis perdu pour vn iamais? ie ne sçay pas bien, repart son camarade, comme il faut faire, car i'estois bien malade quand on me baptisa, ie me souuiens neantmoins qu'on fit le signe de la Croix sur ma teste, & qu'on me dit que mes pechés estoient effacés, & que ie n'irois point au feu, si ie ne me salissois derechef, hé bien, dit le Catechumene, fais-moy la mesme chose, car ie t'assure que ie croy tout ce qu'on nous a enseigné, i'en suis content, répond le Chrestien, &

là-dessus il fait mettre son profelite à genoux, puis s'adressant à Dieu il luy dit, toy qui as tout fait, empesche cét homme d'aller en Enfer, cela ne seroit pas bien qu'il y allast, efface tous ses pechez, & le destourne du mauuais chemin: il fit en suite le signe de la Croix sur luy, & voila vn Baptesme à la Sauuage. Dieu peut donner à ces bonnes gens vn acte d'vn vray amour, en consideration de leur foy & de leur simplicité, ce qui n'empesche pas qu'on ne leur confere par apres le veritable Sacrement. On dira qu'il seroit bien à propos, que quelques-vns d'entre eux, fussent bien instruits sur la forme du Baptesme: cela est ainsi, en effet, & nous n'y manquons pas: mais on n'ose pas confier ces grands Mysteres à toutes sortes de personnes, plusieurs s'en seruiroient sans discretion.

Voicy vne réponse prudente pour vn Sauuage, ceux de Tadoussac s'estans liés avec ceux de Kebec, vindrent saluer Monsieur nostre Gouverneur, pour decouurir quelles estoient ses pensées, touchant les prisonniers Hiroquois, qui estoient venus ietter entre nos mains,

ils apprehendoient que nous ne fissions la paix independamment d'eux : ils alleguoient mille raisons, pour montrer la perfidie de ces peuples, & pour nous engager à continuer la guerre. Monsieur le Gouverneur leur fit dire, qu'il s'estonnoit, comme ils vouloient entrer dans la cōnoissance de ses pensées, eux qui sembloient cacher leurs desseins, on voit, à diousta il, arriuer tous les iours nombre de Sauvages étrangers, qui de vous autres les a mandés sans m'en rien communiquer ? qui les doit commander ? vn Capitaine répondit fort adretement ; ceux que vous voyez sont des enfans sans peres, & sans parens, sans chefs, & sans conduite, leurs Capiraines qui leur seruoient de Peres estans morts l'an passé, ces pauures orphelins se sont venus retirer vers leurs Alliez. Allons (ce sont ils dit les vns aux autres) allons voir nos Amis, on nous apprend qu'ils ont la guerre, allons gouter de la chair de leurs ennemis : au reste ils sont sous vostre cōduite ; ils avanceront ou reculeront selon vos ordres. Cette repartie fort prompte, fut prise pour vne deffaitte pleine d'esprit : car on

148 *Relation de la Nouvelle France,*
ſçauoit bien que ces étrangers auoient
eſté mandez.

Voicy vn autre petit trait facecieux,
vn François deſireux d'apprendre quel-
que choſe de la langue Algonquine,
preſſoit fort vn Sauuage de l'inſtruire:
celuy-cy le faiſoit avec beaucoup d'af-
fection, mais comme ils ne s'enten-
doient pas bien l'vn l'autre, & que le
François rompoit la teſte au Sauuage,
luy diſant ſouuent Ka kiniftxtxtſix,
ie ne t'entends pas, le Sauuage le vou-
lant deliurer de cette importunité, luy
dit d'vne voix forte, tu n'as garde de
m'entendre, tu as des oreilles François-
ſes, & i'ay vne lāgue Sauuage, le moyen
que tu m'entende? coupe tes oreilles,
& prends celles de quelque Sauuage, &
alors tu m'entendras fort bien.

Ie ne veux pas oublier vne gentille
defaite, accōpagnée d'vne rodemon-
rade, faite par vn poltron, dans le com-
bat entre les Hurons & les Hiroquois,
vn Huron deſia âgé, épouuanté à la
veüë des feux, & au bruit des armes,
s'enfuit ſi auant dans les bois, qu'il fut
vn long-temps ſans paroître: les victo-
rieux ne l'ayans point trouué entre les

morts, & le voyant de retour, luy donnerent en riant quelque soubriquet, luy voulant éluder leur gaufferie, leur dit, mes neveux, vous n'avez pas sujet de vous rire, & de vous gauffer de moy, si bien de vostre lâcheté: si vous auiez autant de courage à poursuiure l'ennemy, comme en a eu vostre oncle, vous auriez plus de prisonniers que vous n'avez pas. l'ay couru si loin, & si fort, qu'enfin ceux que ie poursuiuois m'ayans lassé, ie me suis perdu, & fouruoyé dans les bois, c'est pourquoy i'ay tant tardé apres les autres. Les Sauvages se payerent de cette raison, non pas qu'ils ne vissent bien, que c'estoit vne fausse monnoye: mais ils ne sçauent quasi que c'est, de couvrir de honte, & de confusion le visage d'un pauvre homme, iamais ils ne se poursuiuent l'espée dans les reins, pour se confondre de parole, & pour se mettre à non plus.

Ie placeray en ce lieu vne action, qui doit estre mise entre les amitez memorables de l'antiquité. Vn ieune Hiroquois âgé de 19. à vingtans, s'estant sauué dans la défaite de ces gens dont nous

150 *Relation de la Nouvelle France,*
auons parlé cy-deuant , mais en sorte
qu'il estoit entierement hors de tout
danger, voyant que son frere aîné, au-
quel il auoit donné parole qu'il ne l'a-
bandonneroit iamais , ne paroïssoit
point , il s'en retourne froidement sur
ses pas, & se doutant bien que son frere
estoit pris, il le vient chercher entre les
mains de ses ennemis: Il aborde les trois
Riuieres, il passe deuant plusieurs Fran-
çois qui ne luy disent aucun mot, ne le
distinguant pas des Hurons : il mōte sur
vn petit tertre, sur lequel le fort est ba-
sty, & se va froidement asseoir au pied
d'vne croix, plantée à la porte du fort.
Vn Huron l'ayant apperceu ne fit pas
comme les François, il le reconnut, &
s'en saisit aussi-tost, le dépouillant & le
garrottant , & le faisant monter avec
son frere sur vn échaffaut ou estoient
tous les captifs. Ce pauvre garçon in-
terrogé pourquoy il se venoit ietter dās
les feux, dans les marmittes, & dans les
estomachs des Hurons ses ennemis, ré-
pondit qu'il vouloit courir la mesme
fortune que son frere, & qu'il auoit plus
d'amour pour luy, que de crainte des
tourmens, qu'il n'auoit peu souffrir en

son païs, le reproche de l'auoir laschement abandonné. Cette amirié n'est pas commune.

Il faut remarquer, icy en passant la pieté des Hurons Chrestiens. Quand ils aborderēt les trois Riuieres, & qu'ils vinrent à passer deuant cette croix posée à l'entrée du fort, ils commanderent à leurs prisonniers de flechir aucc eux le genouil deuant cēt arbre sacré, voulāt qu'ils recōnussent par cēt abaissemēt, la grandeur de celuy qui les a racheptez sur ce bois, & qu'ils luy fissent amande honorable, pour auoir abbatu celle qui estoit plantée proche de Richelieu.

Ce que les Poètes ont feint du rapt de Ganimes, est fondé sur la hardiesse des Aigles, il n'y a pas long-temps, que l'vn de ces grandsoiseaux, vint fondre sur vn ieune garçon âgé de neuf ans, il posa vne de ses pates sur son espaule, & de l'autre il le prit avec ses serres par l'oreille opposée, ce pauvre enfant se mit à crier, & son petit frere âgé de trois ans, tenant vn baston en main, taschoit de frapper l'Aigle : mais il ne branla point. Cela peut estre l'empescha de porter son bec sur les yeux & sur le vi-

152 *Relation de la Nouvelle France,*
sage de cét enfant, & donna loisir à son
pere de venir au secours, cét oiseau en-
tendant vn bruit de voix humaines, pa-
rut, vn petit estonné, mais il ne quitta
pas sa prise : il falut que le pere, qui
estoit accouru, luy cassast la cuisse, &
comme de bonne fortune il tenoit en
main vne faucille, à mesme temps que
cét Aigle se sentant blessé se voulut
élever, à mesme temps on luy coupa la
teste. Les Sauvages disent qu'assez sou-
uent des Aigles se sont iettés sur des
hommes, qu'ils enleuent quelquefois
des Castors, & des Eturgeons plus pe-
sans que des moutons: cela ne me sem-
ble pas beaucoup probable; quelques-
uns disent que ce sont des Griffons, &
qu'on en a veu en ces contrées, ie m'en
rapporte.

Je ne sçay si i'ay autrefois remarqué,
qu'un François ayant tiré vn coup d'ar-
quebuse sur vne gruë, & luy ayant cassé
vne aile, cét oiseau courut droit à luy
avec ses grandes iambes, portant son
bec cōme vne demie lance, vers sa face,
mais avec vne telle impetuosité, qu'il
cōuint au chasseur de quitter le champ
de bataille à son ennemy, qu'il vainquit

enfin par finesse: car s'estant caché dans le bois, & rechargé son arquebuse, il l'empescha non seulement de voler, mais encore de courir.

Dieu a donné de la colere à tous les animaux pour repousser ce qui leur est contraire: il n'est pas iusques aux tortuës qui ne tirent vengeance de leurs ennemis: il y en a icy de plusieurs sortes, les vnes ont vne grosse & forte escaille, les autres l'ont plus mince & plus delicate: celles-cy, qui n'ont pas tant d'armes deffensives, sont plus hardies. Un François en ayant pris vne assez grande, qu'il pensoit auoir assommée, l'attacha avec vne corde par la queue la iettant derriere son dos, cét animal qui a la vie assez dure, reuenant de l'endormissement que les coups qu'on auoit deschargez sur sa teste, luy auoit causé, empoigne avec sa petite gueule son ennemy par le dos, mais si viuement, qu'il luy fit crier les hauts cris; il lâche la corde pour faire tomber la tortuë, point de nouvelle, elle demeure penduë par sa gueule serrant de plus en plus, sans jamais demordre: enfin il luy fallut couper la teste pour apaiser sa colere.

Terminons ce Chapitre par vne action, d'autant plus remarquable, qu'elle est toute nouvelle en ces contrées, les vaisseaux apportent tant de boissons, & si bruslantes, pour vendre à la dérobee aux Sauvages, que le desordre estoit entierement lamentable. Monsieur d'Aillebouts nostre nouveau Gouverneur, y voulant apporter remede, fit venir les Capitaines des Sauvages, & leur demanda leurs pensées sur ce subiet, c'est vn acte de prudence, de gouverner les peuples, par ceux-là mesmes qui sont de leur nation: ces bons Neophites répondirent, qu'il y auoit long-temps qu'ils souhaittoient, que l'yurongnerie qui passe la mer dans nos vaisseaux, n'abordast point leurs cabanes: mais qu'ils ne pouuoient obtenir de leurs gens, qu'ils declarassent ceux qui leur vendoiēt ces boissons à la sourdine. Il faut dont, repart Monsieur le Gouverneur, qu'ils subissent les loix, qu'on portera contre leurs excés: s'y estant accordé, on fit battre le tambour au sortir de la grande Messe, en la Residence de Saint Ioseph: tous les Sauvages prestent l'oreille, les François qui

estoit là s'assembloit, vn Truchement tenant en main l'ordonnance la leur aux François, puis la presenta à vn Capitaine Sauvage, luy interpretant ce qu'elle vouloit dire, afin qu'il la publiast à ses gens, elle portoit vne deffence de la part de Monsieur le Gouverneur, & de la part des Capitaines des Sauvages, de vendre ou d'achepter de ces boissons, & notamment d'en prendre avec excès, sur peine des punitions portées dans l'ordonnance; & vn commandement à tous ceux qui auroient quitté ou qui ne voudroient point embrasser la Foy, de sortir de cette Residence, où Monsieur nostre Gouverneur & les Capitaines des Sauvages ne vouloient souffrir aucun Apostat, les Sauvages depuis le commencement du monde, iusques à la venuë des François en leur pais, n'ont iamais sceu que c'estoit de deffendre si solemnellement quelque chose à leurs gens, sous aucune peine pour petite qu'elle soit; ce sont peuples libres, qui se croient tous aussi grands seigneurs les vns que les autres, & qui ne dependent de leurs chefs, qu'autant qu'il leur plaist. Ce-

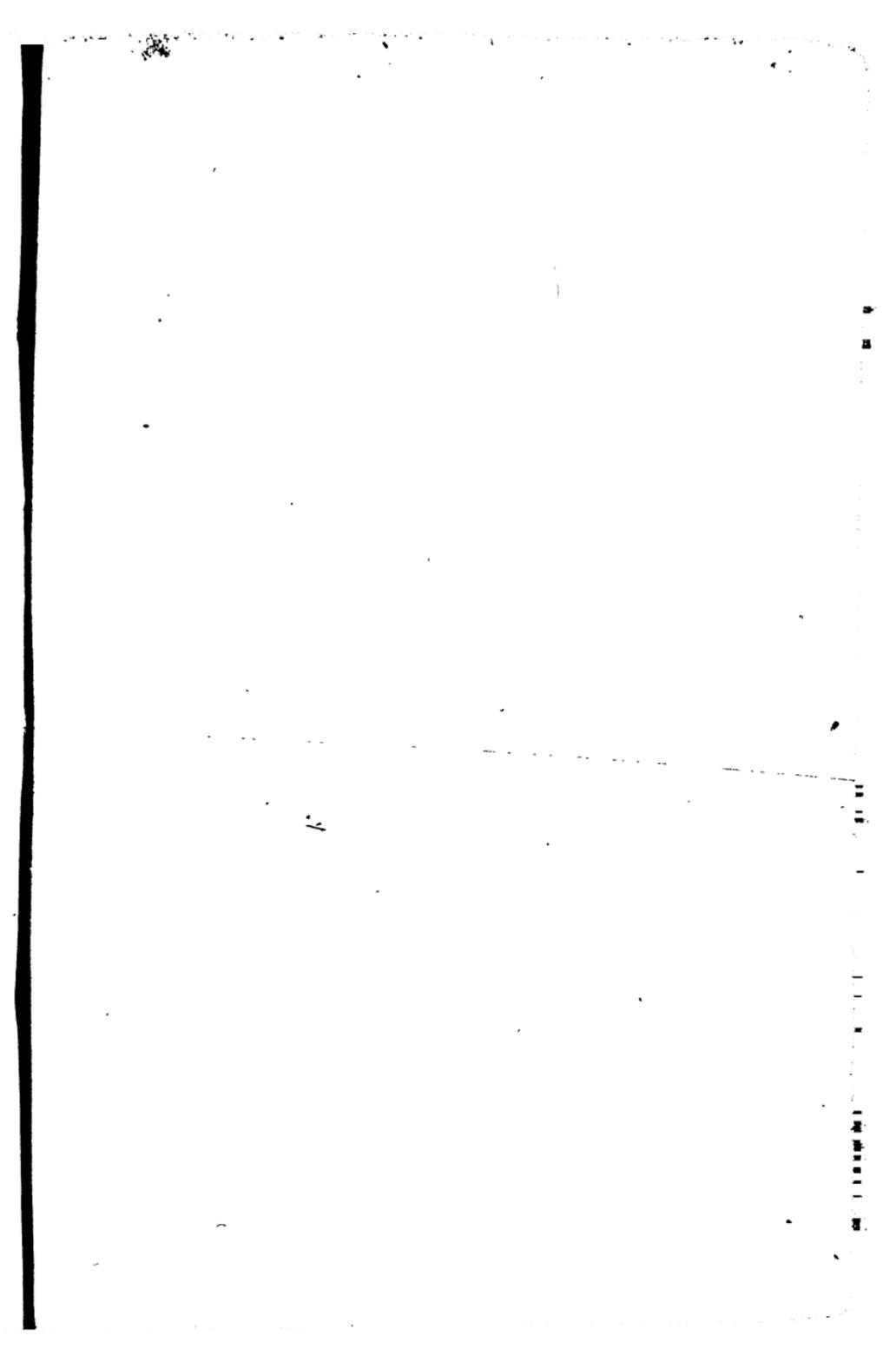
156 *Relation de la Nouvelle France,*
pendant le Capitaine harangua forte-
ment, & pour autant qu'il connoissoit
bien, que les Sauvages ne reconnoi-
stroient pas bien les deffences faites
par vn François, il repeta plusieurs fois
ces paroles: ce n'est pas seulement le
Capitaine des François qui vous parle,
ce sont tels & tels Capitaines, dont il
prononça les noms, c'est moy avec eux
qui vous assure que si quelqu'un tombe
dans les fautes deffenduës, nous l'aban-
donnerons aux loix, & aux façons de
faire des François. Voila le plus bel
acte public de iurisdiction, qu'on ait
exercé parmy les Sauvages, depuis que
ie suis en ce nouveau Monde. Il est bon
de les reduire petit à petit sous les or-
dres de ceux que Dieu a choisis pour
commander; car encor que la liberté
soit la premiere de toutes les douceurs
de la vie humaine, neantmoins comme
elle peut degenerer en la liberté, ou
plustost en la dissolution d'Asnes Sau-
vages, il la faut regler, & la soumettre
aux loix emanées de la loy eternelle.

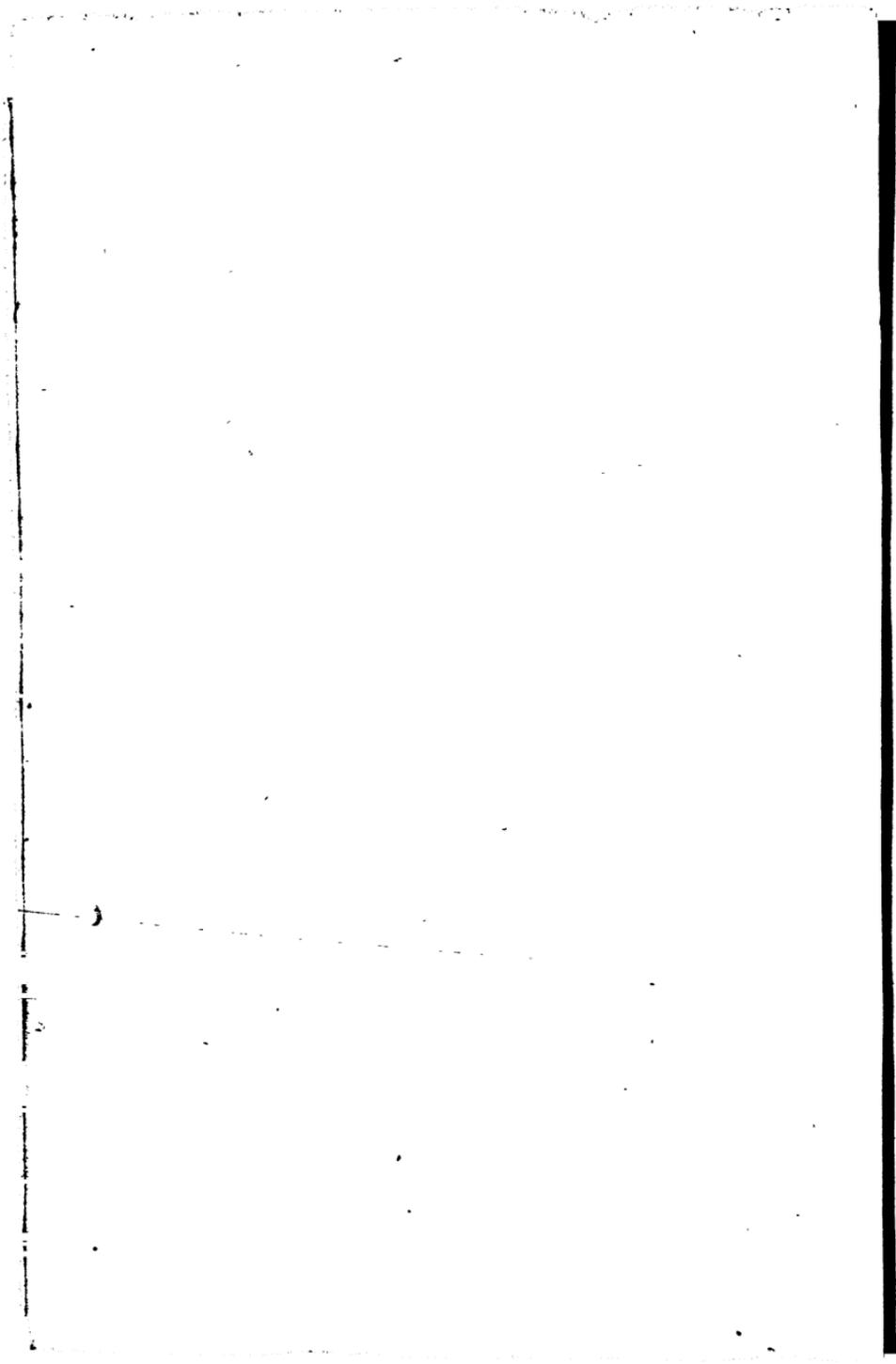
Pour le commandement qui estoit
fait aux Apostats de sortir de la Resi-
dence de saint Ioseph, Paul Iesouchar,

nommé vulgairement le Borgne de l'Isle, se trouua vn petit estonné: car comme il ne faisoit pas profession du Christianisme, il voyoit bien que cela s'adressoit & à luy, & à quelques autres. Noel Negabamat, l'vn de nos braues Capitaines Chrestiens, le voyant tout pensif, luy dit, il y a tant d'années que ie te presse de te rendre à Dieu, & d'embrasser fortement la priere, & tu n'as iamais donné de parole assurée, parle maintenant: car ie te declare en bonne compagnie, que ie ne veux personne auprès de moy qui ne croye fortement en Dieu. Ie traite comme i'ay autrefois désiré qu'on me traitast. Le Pere le Ieune m'instruisant, m'éprouua vn assez long-temps, ie luy en scauois bon gré, mais enfin, cōme ie pris resolution d'embrasser veritablement la Foy, ie luy dy, mon Pere, ie n'ay point deux langues, mon cœur & ma bouche parlēt vn mesme langage, ie t'asseure que c'est tout de bon que ie croy en celuy qui a tout fait, ie ne scay pas le futur: mais si iamais ie me démens de cette parole, chasse-moy bien loin d'icy. Voila ce que ie demanday au Pe-

158 *Relat. de la Nou. Fr. en l'an. 1648.*
re, & c'est cela mesme qu'on te veut
donner, ouvre ta bouche, & laisse sortir
nettement ce qui est caché dans ton
cœur, ce pauvre homme, qui a si sou-
uent tonné dans les assemblées de ses
Gens, répondit, qu'il n'auoit point de
parole que les gens ne fussent retour-
nez de la guerre; mais on luy fit bien
entendre, que s'il perdoit la parole,
qu'il deuoit trouuer ses pieds; on dit le
mesme à vn autre qui auoit deux fem-
mes, qui en quita vne bien-tost apres.
Bref, ils ont donné tous deux quelque
esperance de leurs Conuersion: ie prie
nostre Seigneur qu'il leur ouvre les
yeux. La superbe, qui est le plus grand
vice de l'esprit, & la luxure, qui est le
plus vsllain peché de la chair, sont deux
obstacles à la Foy, & à la vraye peni-
tence.

F I N.





RELATION

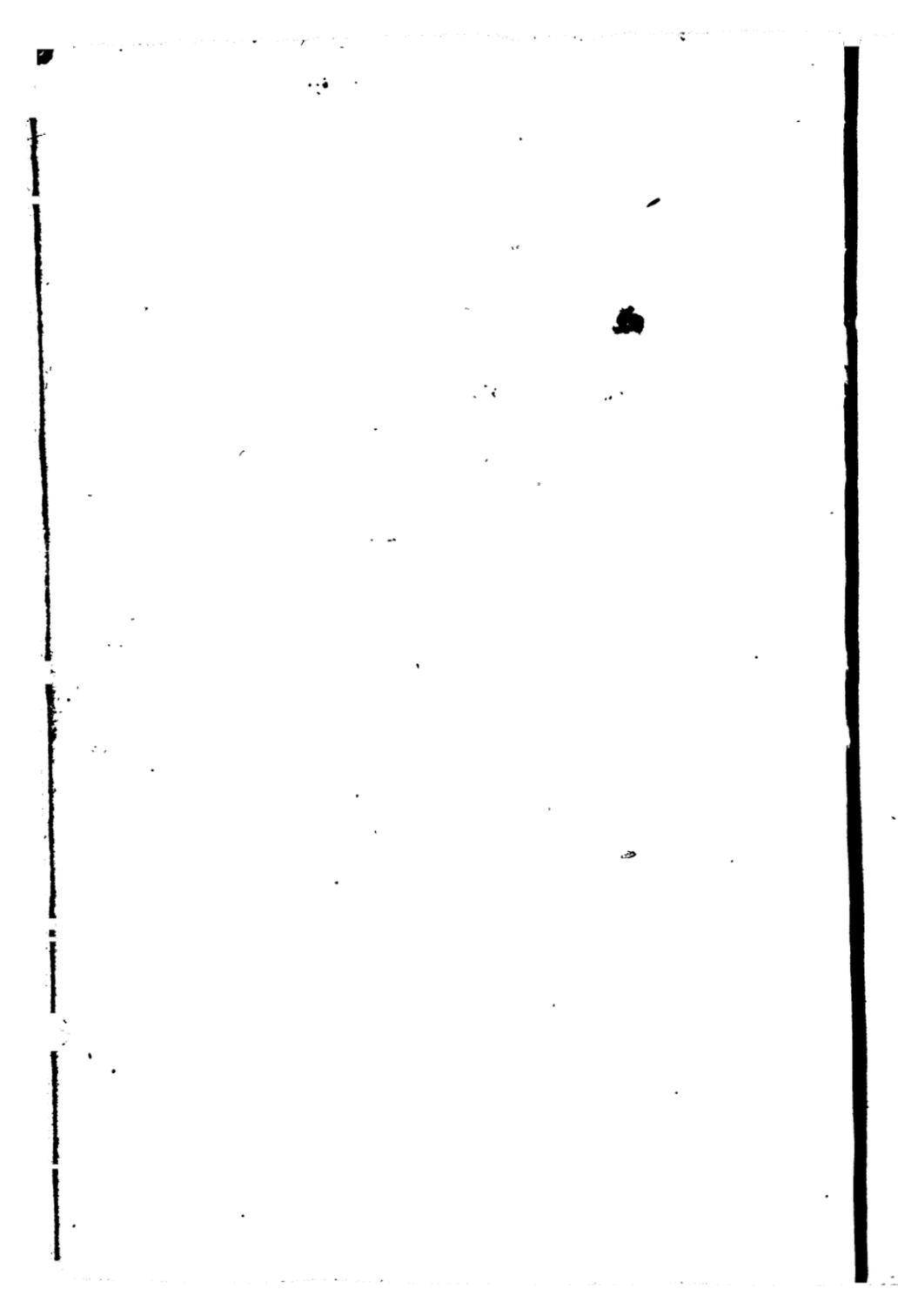
DE CE QVI S'EST PASSE'

DANS LE PAYS

DES HVRONS,

Pays de la Nouvelle France,

és années 1647. & 1648.





RELATION
DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS aux Hurons pays de la
Nouvelle France, és années 1647,
& 1648.

Enuoyée

AV R. P. ESTIENNE CHARLET
Provincial de la Compagnie de IESVS,
en la Prouince de France.

Par le P. PAUL RAGVENEAV de la
mesme Compagnie, Supérieur de la
Mission des Hurons.



ON R. PERE,

Si nos lettres ont le bon-heur d'arriuer
iusqu'en France, & si ceux qui les portent

A a ij

4 *Relation de la Nouvelle France,*
peuvent éviter le rencontre des *Hiro-*
quois, qui sont des voleurs plus cruels
que tous les *Pirates* de la mer, j'espère
que *V.R.* aura de la consolation en lisant
cette *Relation*: car elle y verra comment
Dieu nous va protegeant au milieu des
mal-heurs qui nous environnent de tou-
tes parts, & comment cette *Eglise* nais-
sante dans cette barbarie, va croissant &
en nombre & en sainteté, plus que jamais
nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se
plaist à verser sur ces peuples les benedi-
ctions du Ciel, à mesure que les miseres
nous pourront accueillir, nous le prions
de tout nostre cœur qu'il continuë à nous
affliger de la sorte, puisque ce nous doit
estre assez qu'il en tire sa gloire, & le sa-
lut des ames, qui est l'unique bien qui
nous amene en ces pays. Nous deman-
dons pour cet effet l'assistance de ses
SS. SS. & prieres,

Mon Reuerend Pere,

Des Hurons ce
16. *Auril* 1648.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur en N. S.
PAVE RAGVENAV.

*Situation du pays des Hurons, de leurs
alliez, & de leurs ennemis.*

CHAPITRE I.

QUOY que dans nos Relations precedentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la situation d'une partie de ces pays : toutefois i'ay creu qu'il seroit expedient d'en proposer icy brievement vne veuë plus distincte & plus generale , tant à cause que le temps nous en a donné des notions bien plus assurees , qu'à raison que nous devons parler dans les suiivans Chapitres , de diverses choses qui supposent ces connoissances.

Le pays des Hurons est entre le quarante-quatre & le quarante-cinquième degré de Latitude, & de Longitude, demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du costé de l'Occident d'Esté vient aboutir vn Lac, dont le tour est quasi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce ; qui a quelque flux & reflux, & qui dans son extremité plus éloi-

6 Relation de la Nouvelle France,

gnée de nous, a communication avec deux autres Lacs ; encore plus grands, dont nous parlerons dans le Chapitre dixième. Cette Mer douce a quantité d'Isles, & vne entr'autres, qui a de tour pres de soixante lieuës.

Du costé de l'ouïest-suroüest, c'est à dire quasi à l'Occident, nous auons la nation du Petun, qui n'est éloignée qu'environ douze lieuës.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Occident, nous regardons la Nation Neutre, dont les bourgs qui sont sur la frontiere en deçà, ne sont éloignez des Hurons, qu'environ trente lieuës. Elle a quarante ou cinquante lieuës d'estenduë.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn peu vers l'Orient, on va à la Nouvelle Suede, où habitent les Andastoëronons, alliez de nos Hurons, & qui parlent comme eux ; éloignez de nous en ligne droite, cent cinquante lieuës ; nous en parlerons au Chapitre huitième.

De la mesme Nation Neutre tirant presque au Midy, on trouue vn grand Lac, quasi de deux cens lieuës de tour, nommé Erié, qui se forme de la deschar-

és années 1647. & 1648. 7

gede la Mer douce, & qui va se precipiter par vne cheute d'eaux d'une effroyable hauteur, dans vn troisiéme Lac, nommé Ontario, que nous appellons le Lac Saint Louys, dont nous parlerons cy-apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois habité en ses costes qui sont vers le Midy, par de certains peuples que nous nommons la Nation du Chat; qui ont esté obligez de se retirer bien auant dans les terres, pour s'éloigner de leurs ennemis, qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de la Nation du Chat ont quantité de bourgades arrestées, car ils cultiuent la terre & sont demesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons, & marchant vers le Midy, ayant fait trente ou quarante lieuës de chemin, on rencontre le Lac S. Louys, qui a quatre-vingts, ou nonante lieuës de longueur, & en sa mediocre largeur, quinze ou vingt lieuës. Sa longueur est quasi de l'Orient à l'Occident; sa largeur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa discharge forme vn bras de la Riuere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de l'Isle de Mont-Real, & qui va descendre à Quebec.

A a iiij

8 *Relation de la Nouvelle France,*

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoises, ennemies de nos Hurons, qui dans leur situation, sont quasi parallèles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, sont les Sonnotouëronnons, à septante lieuës des Hurons, suiuant le Sud-Sudest; c'est à dire, entre le Midy & l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas suiuent les Onionenronnons, quasi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnotouëronnons. Plus bas encore les Onnontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Onionenronnons. Les Onneiochronnons, à sept ou huit lieuës des Onnontaeronnons. Les Annieronnons, sont éloignée des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës; ils destournent tant soit peu dans les terres, & sont plus Orientaux aux Hurons. Ce sont eux qui sont les plus voisins de la Nouvelle Hollande, & qui sont aussi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce seroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec, en peu de iours, & avec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre faults, ou plustost courant d'eau plus rapide à passer iusqu'à

és années 1647. & 1648. 9

Mont-Real, qui n'est distant de l'amboucheure du Lac Saint Louys, qu'environ soixante lieuës : mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons & nous avec eux, de prendre vn grand destour, pour aller gagner vn autre bras de la Riuere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuere des Prairies. Ce qui allonge nostre voyage quasi de la moitié du chemin, nous obligeant en outre à plus de soixante faults, où il faut mettre pied à terre & porter sur ses espaules tout le bagage & les canots, ce qu'on éuiteroit par le droit chemin, sans compter vne grande quantité de courans rapides, où il faut traïner les canots marchant en l'eau, avec grande incommodité & danger.

Du costé du Septentrion des Hurons, il y a diuerses Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre, & qui ne vivent que de chasse & de pesche, iusqu'à la mer du Nord, laquelle nous iugeons estre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieuës. Mais nous n'en auons autre connoissance, comme aussi de ces Nations-là, sinon par le rapport que nous

Relation de la Nouvelle France,
en font les Hurons & quelques Algon-
quins plus proches, qui y vont en traite,
pour les Peltries & Castors, qui y sont en
abondance.

De l'estat general de la Mission.

CHAPITRE II.

IE puis dire que iamais ce pays n'a esté plus auant dans l'affliction, que nous l'y voyons maintenant, & que iamais la Foy n'y a paru avec plus d'auantage. Les Hiroquois ennemis de ces peuples continuent avec eux vne guerre sanglante, qui va exterminant nos bourgades frontieres, & qui fait craindre aux autres vn semblable mal-heur: & Dieu en mesme temps va peuplant d'excellens Chrestiens ces pauvres Nations desolées, & se plaist à y establir son saint Nom au milieu de leurs ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous auons baptizé pres de treize cens personnes: mais ce qui nous console le plus est de voir la ferueur de ces bons Neophytes, & vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien de

es années 1647. & 1648. 11

la barbarie; & qui nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respendant de iour en iour si richemēt iusqu'aux derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans les attentes & les alarmes d'vne armée ennemie des Hiroquois nos voisins, qui fut la cause que les Hurons ne descendirent point à Quebec, estans demeurez pour defendre leur pays menacé; & craignans aussi d'autre part vne autre armée des Hiroquois Annieronnons, qui les attendoient au passage, s'ils eussent descendu la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an passé aucun secours, & non pas mesme aucune lettre de Quebec, ny de France. Mais nonobstant Dieu nous a soustenu, ayant esté luy seul nostre Pere & nostre Pouruoueur, nostre defense, nostre ioye, nostre consolation, nostre tout; chose aucune ne nous ayant manqué, aussi peu qu'aux Apostres, lors que Nostre Seigneur les enuoya quasi tous nuds à la conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire; & de plus nous en auons entrepris de nouuelles, non seulement parmy les Hurons, mais aussi parmy les Algonquins: Dieu

12 *Relation de la Nouvelle France,*
donnant à nos Peres du courage au dessus
de leurs forces, vn homme faisant luy
seul ce qui eust donné vn employ raison-
nable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij
vero pauci.* Je veux dire que quoy que
nous soyons en vn pays abandonné, où la
Pauvreté est nostre appennage, & où
nous ne viuons que des aumosnes, qui
venant de quinze cens lieuës, doiuent
passer & la mer, & la rage des Hiroquois
auant que nous puissions en jouir; Ce n'est
pas toutefois ce secours temporel qui
nous presse, ny celuy que nous deman-
dons avec plus d'instance: Ce sont des
Missionnaires desquels nous auons grand
besoin, ce sont là les thresors que nous
desirons de la France. l'aduoüe que pour
venir icy, apres l'auoir trauersé l'Ocean,
il faut sentir de pres la fumée des caba-
nes Hiroquoises, & peut-estre y estre
bruslé à petit feu: mais quoy qui nous
puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur
de ceux que Dieu y aura appellé, y trou-
uera son Paradis, & que leur charité ne
pourra pass'esteindre ny dans les eaux, ny
dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn

és années 1647. & 1648. 15

pour parler de Paix, avec l'Onnontaronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant à tousiours plus vexé ce pays) & il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité: les ambassades sont reciptdques de part. & d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, & les Hiroquois Annieronnons, plus voisins de Quebec, ausquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andactoëronmons, peuples de la Nouvelle Suedo, leurs anciens allies, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere, ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années, avec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours, & vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyös aucunement sur leurs paroles, & nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces

14 *Relation de la Nouvelle France,*
traitez de paix, que dans le plus fort de
la guerre.

De nostre maison de Sainte Marie.

CHAPITRE III.

LA maison de Sainte Marie ayât esté
jusqu'à maintenant dans le cœur du
pays, en a aussi esté moins exposée aux
incursions des ennemis. Ce n'est pas que
quelques auanturiers ne soient venus de
fois à autre faire quelque mauuais coup,
à la veüe mesme de nostre habitation :
mais n'osans pas en approcher qu'en petit
nombre & à la desrobée, crainte qu'estans
apperceus des bourgades frontieres on
ne courut sur eux, nous auons vescu assez
en assurance de ce costé là; & Dieu mer-
cy pas vn de nous n'y a encôre esté surpris
dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François
au milieu de toutes ces Nations infideles;
dix-huit de nostre Compagnie; le reste
de personnes choisies, dont la pluspart
ont pris dessein de viure & de mourir
avec nous; nous assistans de leur trauail

és années 1647. & 1648. 15

& industrie avec vn courage, vne fidelité & vne sainteté, qui sans doute n'a rien de la terre : aussi n'est-ce que de Dieu seul qu'ils en attendent la recompense ; s'estimans trop heureux de respandre & leurs sueurs, & s'il est besoin tout leur sang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuersion des barbares. Ainsi ie puis dire avec verité que c'est vne maison de Dieu & la porte du Ciel, & c'est le sentiment de tous ceux qui y viuent, & qui y trouuent vn Paradis en terre, ou la Paix y habite, la ioye du Saint Esprit, la charité, & le zele des ames.

Cette maison est vn abord de tout le Pays, où les Chrestiens y trouuent vn Hospital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes, & vn hospice lors qu'ils nous viennent visiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille personnes, auxquelles on a donné le giste, & quelquefois en quinze iours les six & les sept cens Chrestiens ; & d'ordinaire trois repas à chacun. Sans y comprendre vn plus grand nombre qui sans cesser y passent tout le iour, auxquels on fait aussi la charité. En sorte que dans vn Pays estrange, nous y nourrissons ceux qui

16 *Relation de la Nouvelle France,*
deuroient nous y fournir eux-mesmes
les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les deli-
ces ny l'abondance de la France. Le bled
d'Inde pilé dans vn mortier & bouilly
dedans l'eau, assaisonnée de quelque
poisson enfumé, qui tient lieu de sel,
estant reduit en poudre, nous sert ense-
mble de boire & de manger, & nous ap-
prend que la Nature se contente de peu,
nous fournissant Dieu mercy vne santé
moins sujette aux maladies, qu'elle ne
feroit dans les richesses & la variété des
viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de
nos Peres résidens en cette maison, tous
les autres sont diffipez dans les Missions,
qui sont maintenant dix en nombre: les
vnes plus arrestées dans les bourgs prin-
cipaux du Pays; les autres plus errantes,
vn seul Pere estant contraint de prendre
le soin de dix & de douze bourgades; &
quelques vns allans plus loin, les quatre-
vingts & les cent lieues, afin que toutes
ces Nations soient esclairées en mesme
temps des lumieres de l'Euangile.

Nous raschons toutefois de nous ras-
sembler tous, deux ou trois fois l'année;
afin

ès années 1647. & 1648. 17

afin de rentrer en nous-mesmes, & vaquer à Dieu seul dans le repos de l'Oraison; & en suite conferer des moyens & lumieres que l'experience & le Saint Esprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuersion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au plustost retourner au travail, & quitter les douceurs de la solitude, pour aller chercher Dieu dans le salut des ames.

De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.

CHAPITRE IV.

LEs Arendaenronnons qui estoient à nos frontieres vers le costé de l'Orient, que nous appellions la Mission de Saint Iean Baptiste, ont receu tant d'eschecs ces dernieres années, qu'ils ont esté contrains de quitter leur Pays, trop exposé à l'ennemy, & se retirer dans les autres Bourgs plus peuplez, qui sont aussi de meilleure defense. Nous y auons perdu bon nombre de Chrestiens, le Ciel s'enrichissant tousiours dedás nos pertes.

Bb

18 *Relation de la Nouvelle France,*

Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'une armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous : mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez vne bande de trois cens Sonnontoüeronnonns allerent se ietter sur le bourg des Aøndironnonns, où ils en tuerent quantité, & emmenerent tout tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aøndironnonns sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre avec les Sonnontoüeronnonns, les auoient recetus comme amis dans leur bourg, & leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnonns s'estoient diuisez expres, pour y faire plus aisément leur coup; qui en effet leur reüssit, ayans plustost ou massacré ou saisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'appercevoir de leur mauuais dessein, ayans tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa le Sonnontoüeronnon à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'un de leurs

hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuuiy viuement, & pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise: mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois, & en effet de part & d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes, & dans la deffiance: mais toutefois rien ne branste ce semble de ce costé là, & ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, & que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement & à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour, cette perte qu'ils ont receuë.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez, ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, environ trois cens, tant hommes que

20 *Relation de la Nouvelle France,*
femmes, estans cabanez pour la chasse à
deux iournées dans les bois, vers le pays
ennemy ; vne troupe de Sonnontoü-
ronnons vint se ietter sur vne des cabane-
s, vn peu trop escartée des autres, lors
qu'elle estoit moins de defense, la plus-
part estans dissipez çà & là, selon que leur
chasse auoit donné. Il y eut sept person-
nes tuées sur la place, & vingt-quatre
tant hommes que femmes emmenez cap-
tifs ; l'ennemy s'estant retiré prompte-
ment, crainte d'estre poursuiuy.

Cette cabane estoit quasi toute de
Chrestiens, qui s'estoient reünis ensen-
ble, pour y faire mieux leurs prieres ma-
tin & soir : & en effet ils y viuoient dans
l'innocence, & respandoient par tout vne
bonne odeur du Christianisme. Le feu
aura sans doute esté le partage de quel-
ques-vns : ie prie Dieu que les autres, à
qui peut-estre les ennemis auront donné
la vie, leur donnent en eschange la Foy
& la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place,
ie puis dire avec verité qu'il y auoit vne
perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieun-
homme de vingt-quatre ans, nommé
Ignace Saonaretsi, exemplaire à toute la

ieunesse, & irréprochable en ses mœurs, qui estoit d'un excellent esprit, mais d'une foy & pieté aussi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il se dispoisoit à la mort, disant qu'il en auoit de fortes pensées; & pour cela il venoit d'ordinaire sus iour, dire son Chapelet en l'Eglise, outre la Messe du matin, & les Prieres du soir, qu'il faisoit extraordinairement longues. Il estoit heureux à la chasse; ayant tué un cerf, aussitost les deux genoux en terre, pour en remercier Dieu.

Estant dans le combat avec l'ennemy, & voyant bien qu'ils n'estoient pas de forces égales, & qu'il pourroit estre emmené captif, il dit à un sien cousin qu'il voyoit s'enfuir; Mon cousin, va porter les nouvelles à ma mere que ie seray bruslé; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort; ie n'auray pour lors autre chose dans l'esprit que le Paradis. Il auoit proche de foy son frere aîné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptiza: & tous deux furent les premiers qui demeurèrent sur la place. Leur mere & toute sa famille a embrassé la Foy depuis cette mort, & nous voyons à l'œil que ce ieune

22 *Relation de la Nouvelle France,*
Chrestien les a laissez heritiers de sa
pieté.

Ce ieune homme estoit si innocent,
qu'estant qu'estion de le marier, & ses
parens luy parlans d'un party qui leur
sembloit auantageux; le n'ose, leur dit-il,
enuisager aucune fille, & ainsi ie ne la
connois pas: i'ay crainte d'offenser Dieu
& de me voir engagé dans le mal, par vne
ceillade, qui porteroit mon cœur, plus
loin que n'auroit esté mon dessein & le
vostre.

Vn iour, deux de nos Peres estans en
voyage avec luy, dans des neiges hautes
de quatre pieds, par vn froid & vn vent
excessif; Vn des Peres n'en pouuant plus,
le pria de le descharger, & voyant qu'il
trembloit de froid, estant fort mal vestu,
luy presenta dequoy se couvrir: Ce ieune
Chrestien luy respondit que volontiers il
prendroit non seulement sa charge, mais
aussi celle de l'autre Pere; & en effet il se
chargea de ces deux fardeaux tres-pesans,
ne voulant pas se couvrir dauantage, di-
sant qu'il eust esté trop à son aise estant si
bien vestu, qu'il auoit desia offert à No-
stre Seigneur tout ce froid qu'il alloit en-
durant; & les fatigues de ce chemin fal-

cheux, pour se disposer à la Communion du lendemain, & qu'il se consoloit dans la pensée qu'un iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'auoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps auant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en vn enterrement public; La ceremonie estant acheuée vn de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir suiuy & regardé de tant d'infideles? Nenny, dist-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, & que les vices & les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoit ce que Dieu haïssoit, & ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuite d'une plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tât pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauvages qu'ils auoient tué; sur leur retour, s'estans diuisez, çà & là & sans ordre, ils furent surpris par vne centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieues du bourg: & enuiron quarante de nos

24 *Relation de la Nouvelle France,*
gens y demurerent ou furent pris captifs ; Ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de Saint Ignace à s'approcher de nous , & se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

*De la Prouidence de Dieu sur quelques
Chrestiens pris ou tuez par les
ennemis.*

CHAPITRE V.

SUR la fin de l'Esté vne troupe de quelques auanturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée, vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche : ils en tuerent quatre ou cinq sur la place, & emmenerent sept captifs. Quelqu'vn sauué de la meslée courut en porter les nouvelles au bourg voisin. Le Missionaire qui y estoit accouru en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieues de chemin , & ne pouuant passer plus outre, arriva qu'il estoit sur les riu-

ès années 1647. & 1648. 25

ges du grand Lac ; il entend vne voix d'infidèles, qui l'appellent pour s'embarquer. Hasté toy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'un en vie qui n'est pas encore baptizé. En effet les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses escluz : Ceux qui auoient receu le saint Baptisme, & qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place : vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, estoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, & la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptizer ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eut attendu que cette grace du Baptisme pour s'euuoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs ; car l'ennemy fut poursuiuy si viuement, qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieues hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore

26 *Relation de la Nouvelle France,*
aucun coup, ny que mesme on leur eust
arraché les ongles, ce qui toutefois est la
premiere des caresses qu'on fait aux pri-
sonniers de guerre. Le chef des ennemis
fut pris, & vn autre avec luy, le reste se
mit en fuite, n'ayans pas le loisir de des-
charger vn seul coup de hache, pour as-
sommer les captifs qu'ils menoiēt. Vne
bonne Chrestienne, nommée Marthe An-
dionra, qu'on emmenoit captiue avec son
mary, & deux de ses enfans, attribue cette
deliurace au secours de la Vierge, qu'elle
inuoquoit durant tout le chemin, disant
son chapelet, qu'vn ennemy luy arracha,
luy defendant de faire ses prieres. Mais il
ne scauoit pas que le cœur parloit bien
plus haut que la langue; il fut le premier
pris, & elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les
mains des ennemis, fut traité si cruelle-
ment que la pluspart luy portoient com-
passion: son recours estoit tout à Dieu,
auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses
tourmens; *Mon Dieu soyez beny de m'a-
uoir appelé à la Foy; que mon corps soit
brisé de coups; ces cruautéz n'iront pas
plus loin que ma vie; vous me ferez mi-
sericorde, & ie croy fermement que mon*

és années 1647. & 1648. 27

ame fera bien-toft avec vous dans le Ciel. Puis s'adressant à vn infidele, qui estoit dans les tourmens avec luy: Mon camarade, luy disoit-il, ie te porte plus de compassion qu'à moy-mesme, car apres ces miseres ie crains pour toy vn mal-heur eternel, d'vn feu moins pitoyable que ne sont ceux qui nous tourmentent: si tu veux que ie te baptize, & si de tout ton cœur tu prie Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera misericorde. Les ennemis entendans ces discours luy coupperent la main, le separerent d'avec son compagnon, & redoublerent ses tourmens: mais ils ne purent tirer de luy autre parole, sinon d'vn courage vrayment Chrestien; Vos tourmens cesseront, disoit-il, & finiront avec ma vie; apres cela ie ne suis plus vôtre captif; i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée, & ce corps tout brisé de vos cruautez.

Vne ieune fille Chrestieune de quatorze à quinze ans, auoit esté emmenée captiue à Sonnotouan: y estant arriüée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir: la peur luy donna du courage, & Dieu conduisit son innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eschap-

28 *Relation de la Nouvelle France,*

per, se iette dans des broffailles à quatre ou cinq cens pas du bourg ; tout le monde est campagne & nuit & iour pour la chercher ; on approche du lieu où elle est, & souuent elle fut sur le point de se descouvrir elle-mesme, se croyant aperceue, lors que Dieu qui vouloit la sauuer conduisoit autre part les pas de ceux qui venoient droit à elle, luy donnant assez de cœur pour demeurer ainsi cachée trois iours entiers sans boire ny manger. La troisiéme nuit elle sort en tremblant du lieu de son azyle, & prend sa route vers la Nation Neutre, ne sçachant bonnement où elle alloit. Apres trois iournées de chemin, ayant passé vne riuere à guay, elle fait rencontre de quatre hommes qui luy demandent où elle va ; Elle leur raconte sa fortune, & leur dit qu'elle s'estchappé de la mort : Deux de ces hommes estoient ennemis, qui parlent de la remener dans sa captiuité, c'est à dire à vne mort certaine : Les deux autres estoient gens de la Nation Neutre, qui ayans pitié de cette petite innocente, prirent sa cause en main, disans qu'estant passée au deçà de cette riuere, elle estoit sur leurs terres, dans vn pays de paix, & non plus

dans le pouuoir des ennemis. Dieu ſçait avec combien de confiance elle ſe recommandoit à luy. Enfin les deux hommes de la Nation Neutre l'emporterent au deſſus des deux ennemis. Il y auoit plus de ſix iours qu'elle n'auoit mangé, & toutefois elle ne ſentoit ny faim, ny laſſitude. Ils luy donnerent dequoy rompre ſon ieufne, aſſez pour atteindre les bourgs de la Nation Neutre, où eſtant en lieu d'aſſurance elle continua ſon chemin, & arriua icy le iour de Paſques. Son pere bon Chreſtien, nommé Antoine Otiatonnety, & ſes autres parens la receurent des mains de Dieu, comme vn enfant reſuſcité.

Nous ne deſirons pas ny les ſouffrances, ny les mal-heurs à nos Chreſtiens; mais toutefois ie ne puis m'empêcher de benir Dieu dans ceux qui leur arriuent; l'experience m'ayant fait reconnoiſtre que iamais leur Foy n'eſt plus viue, ny leur cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps qu'enuiſageant les choſes d'vn œil trop humain, nous auons plus de crainte & plus de compaſſion pour eux. Je n'en ay veu aucun de ceux qui ſont tombez entre les mains de l'ennemy, & ſe ſont ſauuez

30 *Relation de la Nouvelle France,*
par après, qui ne m'ayent auoüé que dans
le plus fort de leur mal ils n'y eussent es-
prouué vn courage plus Chrestien, vne
consolation plus douce, & vn recours à
Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressen-
ty toute leur vie passée, & que mesme ils
n'en ressentoient apres leur deliurance.
Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos
Chrestiens & à nous-mesmes, & quel-
ques grandes pertes que puisse receuoir
cette Eglise, nous en benirons Dieu;
voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus
auantageusement que nous n'eussions
osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de
la terreur d'vne armée ennemie, qu'on
disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg
de S. Ioseph, les femmes ne songeoient
qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'as-
saut, l'effroy & l'espouuante estoit par
tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les
Chrestiens, les Catechumenes, & mesme
plusieurs infideles accoururent à l'Eglise,
les vns pour receuoir l'absolution, les au-
tres pour presser leur Baptisme, tous crai-
gnans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient
la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels
entendre, car voulant satisfaire aux vns,

les autres le pressioient & luy crioiert misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn' legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, & receurent ainsi le Baptesme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy & les saintes promesses de ces personnes baptizées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, & quand il appelle quelqu'vn à foy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Je ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'vne mere pour son enfant vnique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de S^{te} Marie, qui est destiné aux sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena avec foy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu

32 *Relation de la Nouvelle France,*
d'assurance. Helas ! respondit-elle, j'aime mieux le voir tuer dedans mon sein, & mourir avec moy, que de le laisser surviure apres ma mort : Mes parens qui sont infideles corromproient bien-tost son innocence, & perdroyent son ame en luy faisant perdre la Foy, & ie serois la mere d'un damné. Je prefere le salut de son ame à la vie de son corps; ie demande pour nous deux le Ciel, & non pas vne longue vie.

Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.

CHAPITRE VI.

LE bon-heur de la guerre n'est pas tousiours tout d'un costé; si nos Hurons ont fait des pertes, ils ont aussi eu leurs victoires ou le Ciel à plus gagné qu'eux: car la plupart des Hiroquis qu'ils ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez à l'ordinaire, ont trouué le chemin du Ciel au milieu des flammes, & leur salut à l'heure de la mort. Mais il faut auoïer que iamais nous ne faisons aucun de ces Baptesmes,

Baptésimés, qu'avec des combats & des résistances n'ont pareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptésime desquels il s'agit, que du costé des Hurons infidèles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur éternel à ceux qu'ils n'enuisagent que d'vn œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidoit en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout: mais leur zele & leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infidèles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, & qui estant d'vn rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infidèles à ne vouloir permettre qu'on baptizast quelques captifs. Et quoy mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis & de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables, & de tromper vos ennemis? Que si vous pen-

34 *Relation de la Nouvelle France,*
sez qu'en effet la parole de Dieu que nous
portons soit veritable, embrassez donc la
Foy vous-mesmes, & redoutez pour vous
ces feux d'Enfer que vous souhaitez à ces
pauvres miserables. Là-dessus il se met à
prescher à toute l'assemblée, qui luy pre-
ste audiëce; il parle du Paradis, de l'Enfer,
de la Resurrection, & parcourt les princi-
paux mysteres de nostre Foy. Enfin voyãt
tout son monde gagné; mes freres, leur
dit-il, ie voy bien que la Foy est dans le
fond de vostre cœur, que vous differez
seulement à en faire la profession: mais
sçachez que vous irritez Dieu, vous op-
posant au salut de ces ames, & que l'Enfer
sera vostre partage, si vous voulez que
ves haines soient immortelles: bruslez
leurs corps à la bonne heure, qui est vo-
stre captif; mais leurs ames sont inuisi-
bles, & non pas de vostre domaine; vous
auriez tort de leur souhaiter aucun mal.
Après cela il s'adresse aux captifs, leur
demande s'ils conçoient ces veritez, &
s'ils desirent le Baptisme. Leur cœur y
est tout disposé, tout le monde est dans
le silence, & ces Baptismes se font d'un
consentement si public, qu'on eust iugé
que l'assemblée estoit toute Chrestienne.

es années 1647. & 1648. 35

En vn autre occasion les infideles ayans preuenu les captifs ; & leur ayans donné des impressions de nous & de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur ; vn Capitaine Chrestien en eut aduis, & nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellé. Il prend avec soy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens ; ils s'approchent des prisonniers. Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler : si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en assurance, nostre cœur n'a point de cruauté ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous environnent sont armez de feux & de flammes, & leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang : iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, & si les auersions qu'il vous ont donné de la Foy, procedent d'un desir qu'ils ayent de vostre bien, où plustost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant appriuoisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, & les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptesme.

Cc ij

36 *Relation de la Nouvelle France,*

La femme d'un de ces bons Chrestiens donna auid à son mary que les infideles estoient animez contre luy, de ce qu'il se mesloit si auant dedans ces Baptesmes, & luy conseilla de s'en deporter vne autrefois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux seruir de truchement au diable; est-ce vn conseil d'amy? Et faut-il que les médifances nous empeschent de gagner le Ciel, & d'y mener mesme nos ennemis. Si on parle de me tuer pour quelque autre sujet, ie pourray bien craindre la mort; mais s'il est question & de souffrir les calomnies, & de mourir pour l'auancement de la Foy, ma vie ne m'est plus rien, & ie veux bien qu'on sçache que iama is ie ne tremblerray de ce costé là.

Mais ce qui a plus estonné les infideles, est d'auoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouuions vn iour nous faire assez entendre à vn captif Sonnontoueronnon (car quoy que le fond de leur langue soit le mesme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes sont si differens, qu'on iugeroit que ce soient des langues diuerfes.) Il nous vint en pensée d'auoir recours à vne bonne Chrestienne, venue il y a neuf ou dix

ans d'un bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, & comme elle possède parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme. Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps; mais toute fois sa misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons: Tu sçais que nos ames sont immortelles, & que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne; elle suruiura à ces cruautez que tu crains: Mais il faut que tu sçaches qu'il y a vn mal-heur eternal, qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde, & adoré le Createur du ciel & de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute avec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, & ce pauvre captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptizé, & le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

38 *Relation de la Nouvelle France,*

Le finy ce Chapitre par la mort d'une captiue Hiroquoise. C'estoit vne ieune femme d'environ vingt-cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie : toutes fois l'ennuy de sa captiuité & le desir de sa patrie, l'auoient pouffé à s'enfuir seule, à trauers les bois : mais l'ayant poursuiuie à la piste, on la recouura apres quelques iournées, heureusement pour son salut. Elle tomba bien-tost malade : vn de nos Peres va pour l'instruire, il la trouue toute disposée au Baptesme, & qui sçauoit tous nos mysteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, & ce que i'ay veu des Chrestiens dès le commencement de ma captiuité est entré dans le fond de mon cœur ; i'ay iugé leur Foy veritable, & les Commandemens de Dieu si iustes, que i'ay creu que vrayment il estoit luy seul le maistre de nos vies. I'auois demandé le Baptesme à Ouracha (c'est le nom Huron d'un autre de nos Peres) mais il m'a refusée, croyant peut-estre que ma Foy ne fust que sur mes leures, & non pas dans mon cœur. I'ay nonobstant vescu du depuis en Chrestienne, & i'esperois toujours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie

és années 1647. & 1648. 39

donne moy le Baptisme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que j'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptizé aucun Sauvage avec plus de satisfaction. Elle vescu encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg là, & le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens: mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy; car les sentimens de pieté estoient si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue, & ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame avec ces dernieres paroles, Iesus ayez pitié de moy, où ie seray aujourd'huy avec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdelaine Arihoïaon.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis. Vne ieune femme infidele legere-

40 *Relation de la Nouvelle France;*
ment malade, escoutoit attentiuement
les instructions qui se donnoient à quel-
ques Neophytes de la mesme cabane, &
monstroit y prendre plaisir : mais comme
elle auoit esté assez dans les débauches &
n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui
auoit soin de cette Mission la negligeoit,
quoy qu'elle demandast souuent à prier
Dieu & à estre receuë au nombre des
Catechumenes. Cependant le mal s'aug-
menta, & la mit à l'extremité, le Pere
ayant desisté vn ou deux mois d'aller en
cette cabane. Il y entra vn iour par acci-
dent, sans penser à cette pauvre fille, qui
ne songeoit qu'à luy, & nuit & iour. De
loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit
signe de la main qu'il approchast, ne pou-
uant plus se faire entendre pour sa foi-
blesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne
differeras pas de m'instruire; tu as sans
doute creu que mon cœur n'estoit pas
destaché des affections qu'il a eu autres-
fois pour le peché, & tu m'as negligée à
cause de cela : Non, c'estoit tout de bon
que ie voulois viure en Chrestienne, &
maintenant i'y veux mourir. Hastetoy, ie
te prie, & baptize moy dès aujourd'huy,
car ie suis morte, & ie priois Dieu qu'il

ès années 1647. & 1648. 41

r'amenast icy, aye pitié de moy. En effect le Pere la trouua si bien disposée des instructions que iamais il n'auoit eu dessein deluy donner en instruisant les autres, & vid son cœur si fortement preuenu des graces de Dieu, & si auant dans les desirs du Paradis, qu'il la baptiza sans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel sans doute elle rendit son ame, ayant expiré peu apres.

*Des pourparlers de paix entre les
Hurons & Onnontaeronnons.*

CHAPITRE VII.

LEs Onnontaeronnons, la plus belliqueuse des cinq nations ennemies de nos Hurons, font bien auant dans vn traité de paix avec eux. Voicy comme le tout est arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne bande d'Onnontaeronnons ayant paru sur nos frontieres, fut poursuiue d'vne troupe de guerriers Hurons, ausquels la victoire demeura, le chef des ennemis

42 *Relation de la Nouvelle France,*
ayant esté tué sur la place, quelques au-
tres saisis captifs, & le reste ayant pris la
fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brû-
lez à l'ordinaire, à la reserue du plus con-
siderable de tous, qui eut la vie, nommé
Annenraes; Je diray seulement en pas-
sant, qu'un de ceux qui estoient destinez
pour le feu, ayant horreur des cruautez
qui l'attendoient, se ietta la teste la pre-
miere dans vne grande chaudiere d'eau
toute bouillante, afin d'abreger ses tour-
mens avec sa vie.

Sur le commencement du Printemps,
Annenraes qui auoit eu le vie, fut aduer-
ty sous main que quelques particuliers
mescontens de ce qu'il viuoit, le vou-
loient tuer: il communiqua à quelque
sien amy les pensées qu'il prit en suite de
cela de s'eschapper, & s'en retourner en
son pays. L'affaire fut rapportée à quel-
ques Capitaines, les principaux chefs du
conseil, qui trouuerent à propos de l'ay-
der dans son dessein, esperans que cet
homme estant de grande authorité à On-
nontae, pourroit leur rendre quelque
bon seruire. Ils l'equiperent, luy donne-
rent quelques presens, & le firent partir
de nuit *incognito*.

Cét homme ayant passé le Lac Saine Louys, qui nous diuise d'auec les ennemis, fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerfer ce mesme Lac, à dessein de venir venger sa mort; & qui pour cet effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens, tant Sonnonoueronnons que Onioneronnons, qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre, qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons, Annenraes qu'on enuifageoit comme vn homme resuscité, se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre, & prirent des pensées de paix: en sorte qu'estans de retour à Onnontacé, & y ayans tenu conseil, ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons, avec des presens, pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cet ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation, mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années, qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays, ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena avec soy trois autres Hur

44 *Relation de la Nouvelle France,*
sons, captifs depuis peu à Onnontacé, qui
nous sont demeurez. Ils arriuerent au
Bourg de Saint Ignace, le neuuésme
Iuillet.

A cette nouvelle le pays se trouua puis-
samment partagé. Ceux des Hurons, que
nous appellons la Nation des Ours, crai-
gnoient cét ennemy, mesme avec ses pre-
sens. Les Bourgs plus voisins esperoient
que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la
souhaitoient dauantage: mais les Aren-
daentonnon, plus qu'aucune autre Na-
tion, à cause qu'on leur faisoit esperer
qu'on leur rendroit quantité de leurs
gens, captifs à Onnontacé.

Aprés bien des conseils, enfin on trou-
ua bon pour voir plus clair en cette affai-
re, d'enuoyer vn ambassade reciproque à
Onnontacé. Vn Capitaine Chrestien,
nommé Iean Baptiste Atirona, en fut le
chef, & quatre autres Hurons avec luy.
Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, &
porterent des presens reciproques pour
respondre à ceux de l'Onnontacronnon.
Nos Hurons se seruent pour ces presens
de peltries, precieuses dans le pays enne-
my: les Onnontacronnon se seruent de
coliers de Porcelaine.

Après vingt iournées de chemin, Jean Baptiste Atironta arriua à Onnontacé, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné avec luy. On accueillit nostre ambassade avec de grands tesmoignages de ioye, & ce ne furent que conseils l'espace d'un mois qu'il fut là: apres lesquels l'Onnontaceronnon conclut de renvoyer avec Jean Baptiste Atironta, vn second ambassade; dont le chef fut vn Capitaine Onnontaceronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, & avec luy deux autres Onnontaceronnon, avec lesquels ils renvoyerent quinze captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, vn de ceux qui auoient accompagné Jean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisième d'Octobre, & auoient mis en leur retour depuis Onnontacé, trente iours: car quoy qu'il n'y ait qu'environ dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres, & le Lac Saint Louys; soit à cause du mauuais temps & des tempestes; ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Jean

46 *Relation de la Nouvelle France,*
Baptiste, il estoit chargé de sept grands coliers de Porcelaine, dont chacun estoit de trois & quatre mille grains, (ce sont les perles & comme les diamans du pays.) Ces coliers estoient de nouueaux presens de l'Onnontaeronnon, pour affermit la paix ; avec parole que ce pays pouuoit encore esperer la deliurance de cent autres Hurons, qui restent dans la captiuité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnontaeronnon dans ces pensées de paix, est premierement la ioye qu'il a eu, qu'on eust donné la vie à Annetacs. Secondement, la crainte qu'il a que l'Hiroquois Annieronnon, qui deuiet insolent en ses victoires, & qui se rend insupportable mesme à ses allies, le deuienne trop fort, & ne les tyrannise avec le temps, si les Hurons deschargés d'une partie de leurs guerres, ne reünissent toutes leurs forces contre luy. En troisieme lieu, les Andastoeronnons peuples allies de nos Hurons, contribuent, dit-on, puissamment à cette affaire; soit que l'Onnontaeronnon craigne de les auoir pour ennemis, soit qu'il cherisse leur alliance. Nous en parlerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on, comme en vne affaire arrestée. Les Onionronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein, & pour cét effet, ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée, vn des Hurons qui estoit captif parmy eux, avec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait presont à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné; qui, dit-on, est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon, & veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontacé, de six hommes, qui partirent pour cét effet, avec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, & nômément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis nous auons appris

48 *Relation de la Nouvelle France,*
que nos Ambassadeurs tomberent entre
les mains des cent Hiroquois Annieron-
non, qui sont venus iusques sur nos
frontieres, & qu'ainsi ils ont esté tuez en
chemin; à la reserue de l'Onnontaeron-
non qui s'en retournoit, & de deux de
nos hommes qui s'estans eschappez ont
poursuiuy leur route vers Onnontae.

Ce n'est pas tout. Au commencement
du mois d'Auril, Scandaouati Ambassa-
deur Onnontaeronnon qui estoit icy de-
meuré pour ostage ayant disparu, nos
Hurons creurent qu'il s'estoit eschappé:
mais apres quelques iours on trouua son
Cadaure au milieu d'un bois, assez pro-
che du Bourg où il demeroit. Ce pau-
vre homme s'estoit fait mourir soy-mes-
me, s'estant donné vn coup de cousteau
dans la gorge, apres s'estre fait comme
vn liêt de quelques branchages de sapin,
où on le trouua estendu.

A ce spectacle on enuoye querir son
compagnon, afin qu'il fut tesmoin com-
me le tout s'estoit passé, & qu'il vid que
les Hurons n'auoient pû tremper en ce
meurtre. En effet, leur dist-il, ie me dou-
tois bien qu'il seroit pour faire vn coup
semblable: ce qui l'aura ierté dans ce de-
sespoir,

despoir, est la honte qu'il aura eu de voir que les Sonnotoucronns & Annieronnons soient venus icy vous massacrer iusques sur vos frontieres; car quoy qu'ils soient vos ennemis; ils sont nos alliez, & ils deuoient nous porter ce respect, qu'estans venus icy en ambassade, ils attendissent à faire quelque mauuais coup, apres nostre retour, lorsque nos vies seroient en assurance. Il a creu que c'estoit vn mépris trop sensible de sa personne, & cette confusion l'aura ietté dans ces pensées de desespoir: & c'est sans doute ce qu'il vouloit dire à nostre troisiéme compaignon qui s'en est retourné avec vos Ambassadeurs, lors qu'à son depart il luy dist, qu'il donnast aduis à ceux de nostre Nation, que si durant les pourparlets de cette paix, & tandis qu'il seroit icy, on faisoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir, adioustant qu'il n'estoit pas vn chien mort, pour estre abandonné, & qu'il meritoit bien que toute la terre eust les yeux arrestez sur luy, & fust en alte, tandis que sa vie seroit en danger. Voila iusqu'ou nos Sauvages se piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'issuë de toutes ces

50 *Relation de la Nouvelle France,*
affaires, & le temps nous y fera voir
clair.

*D'un Ambassade des Hurons à
Andastoé.*

CHAPITRE VIII.

ANdastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieuës; au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient: mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieuës, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, & de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, & comptét en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647. deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage & se sentoient trop foibles contro leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, & en-

és années 1647. & 1648. si
uoyassent quelque Ambassade à Anda-
stoé pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont excellent & ancien Chrestien, fut deputé chef de cét ambassade, accompagné de quatre autres Chrestiens, & de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treizième d'Avril, & n'arriuerent à Andastoé qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à son arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du Pays des Ames, où la guerre & la terreur des ennemis auoit tout desolé, où les campagnes n'estoient couuertes que de sang, où les cabanes n'estoient remplies que de cadaures, & qu'il ne leur restoit à eux-mesmes de vie, sinon autant qu'ils en auoient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'un pays qui tiroit à sa fin. Apres cela il fit paroistre les raretez plus precieuses de ce pays, que nos Hurons auoient porté pour en faire present, & dirent que c'estoit là, la voix de leur patrie mourante.

La response des Capitaines Andastoeronnons, fut premierement de deplorer

52 *Relation de la Nouvelle France,*
la calamité d'un pays qui auoit souffert
tant de pertes : puis adiousterent que les
larmes n'estoient pas le remede à ces
maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il
falloit arrester au plustost le cours de ces
mal-heurs.

Après quantité de conseils, ils deputerent des Ambassadeurs vers les Ennemis de nos Hurons, pour les prier de mettre les armes bas, & songer à vne bonne paix, qui n'empeschast point le commerce de tous ces pays les vns avec les autres.

Ces deputez Andastoeronons vers les Hiroquois n'estoient pas encore de retour à Andastoé le quinzième d'Aoust; & toutefois Charles Ondaaiondiont estoit pressé de repartir, pour apporter icy dans le pays avant l'hyuer, la resolution des Andastoeronons sur cette affaire. C'est pourquoy ayant laissé vn de ses compagnons à Andastoé pour estre tesmoin de tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint avec le reste de sa suite, & ne furent icy de retour que le cinquième d'Octobre.

Les Sonontoueronons qui dès le Printemps auoient eu aduis de cét ambassade de nos Hurons, les attendoient au passage dans leur retour : mais Charles

s'en estant bien douté, évita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus; vn grand destour par le milieu des bois, traufferant des montaignes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour en quarante iours, avec des fatigues inconceuables, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouvelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit: mais nous sommes assurez que les Ambassadeurs Andastoeronnon arriuerent aux ennemis; car Iean Baptiste Atironta, qui estoit à Onnontac sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouvelles certaines, & vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cet effet.

Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent commè de contract & de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité, & font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos

54 *Relation de la Nouvelle France,*
Hurons, & l'Onneiochronnon, l'Onnon-
taeronnon, & l'Onionenronnon, & mes-
me s'il se peut avec le Sonnontoucron-
non, & de renouveler la guerre qu'il
auoit il y a fort peu d'années avec l'An-
nieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce
mesme traité de paix.

Charles Ondaaiiondiont estant à An-
dastoé alla voir les Europeans leurs allies,
qui sont à trois iournées de là. Ils le re-
ceurent avec bien des caresses. Charles
ne manqua pas de leur dire qu'il estoit
Chrestien, & les pria de le mener en leur
Eglise pour y faire ses deuotions; car il
croyoit que ce fut comme à nos habita-
tions Françoises. Ils luy respondirent
qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour
leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant
apperceu quelques legeretez peu hon-
nestes de quelques ieunes gens, à l'en-
droit de deux ou trois femmes Sauuages
venuës d'Andastoé, il prit occasion de
leur parler avec zele du peu de soin qu'ils
auoient de leur salut, & de leur reprocher
qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pel-
tries, & non pas à instruire les Sauuages
avec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en

ès années 1647. & 1648. 35

fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs; & luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise, & de la façon que nous viuons icy parmy les Sauvages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy; estant estonné de voir vn Sauvage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qui les possedoit en maistre, & en parloit avec des sentimens dignes d'vn cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a partout esté sans reproche, & qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuures; ainsi que nous auons appris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage avec luy, & mesmo des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouvelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annicronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles aprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, & d'vn papier imprimé qu'ils def-

56 *Relation de la Nouvelle France,*
chirerent d'un Liure. Il a perdu par les
chemins vne desdites lettres, nous n'a-
uons pû entendre l'autre, sinon qu'elle
est datée en Latin, *ex Nouâ Sueciâ*, de la
Nouvelle Suede. L'imprimé nous semble
estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation
d'Europeans, alliez des Andastocron-
ons, sont la pluspart Hollandois & An-
glois; ou plustost vn ramas de diuerses
nations, qui pour quelques raisons par-
ticulieres s'estans mis sous la protection
du Roy de Suede, ont appellé ce pays là,
la Nouvelle Suede. Nous auions iugé au-
trefois que ce fust vne partie de la Virgi-
nie, leur Interprete dist à Charles qu'il
estoit François de nation.

*De l'auancement du Christianisme
dans les Missions Hurones.*

CHAPITRE IX.

IL y a quelque temps que demandant
à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit
à son aduis le retardement des progres de
la Eoy icy dans les Hurons, qui quoy

qu'ils surpassent nos esperances, n'égalent pas toutefois nos desirs. Voicy la réponse qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous, puis que les maladies, la pauvreté, les mal-heurs & la mort nous accueille aussi-tost que les Infideles; & qu'à cela nous respondons, Que nos esperances sont dans le Ciel; plusieurs n'entendent pas ces termes, & conçoivent aussi peu ce que nous leur disons, que si nous leur parlions d'une langue incônue. Plusieurs autres, adiousta-t'il, ont de bonnes pensées, de bons desirs, & mesme de bons commencemens: mais lors que les Infideles médifent d'eux, ils n'osent poursuivre leur chemin, ils retournent dans le peché, & n'en sortent pas quand ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs; car apres ce peché, je ne scay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy, ce qu'on y voyoit auparavant.

Cette réponse me sembla n'auoir rien de Sauvage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doive s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien: mais plustost ie croy que nous auons sujet de

58 *Relation de la Nouvelle France,*
• benir les misericordes de Dieu sur ces peuples, de nous auoir donné vne Eglise, que ie puis assuree estre remplie de son Esprit, & auoir vne Foy aussi forte, & vne innocence aussi sainte en la pluspart de ceux qui en font profession, que s'ils estoient nez au milieu d'un peuple tout fidele.

La Mission de la Conception est la plus seconde de toutes, & pour le nombre des Chrestiens, & pour leur zele: leur Foy y paroist avec auantage, leur sainteté est respectée mesme des Infideles, trois des principaux Capitaines, & plusieurs gens considerables y vivent dans vn exemple qui presche plus que nos paroles: en vn mot la Foy de cette Eglise iette dans tout le reste du pays, vne bonne odeur du Christianisme.

La Mission de Saint Michel se soustient puissamment, & va croissant de iour en iour, nonobstant les oppositions des Infideles, qui iamais ne manqueront à vne Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore plus peuplée, comme aussi elle est plus ancienne.

• La Mission de Saint Ignace, plus nou-

és années 1647. & 1648. 39

uelle que les precedentes, est dans vne ferueur & dans vne innocence qui estonne les Infideles, & que iamais nous n'eussions pensé voir en si peu de temps dans les commencemens d'une Eglise.

Dans ces quatre Missions la Foy s'est augmentée au dessus de nos esperances, en sorte que par tout nos Chappelles se trouvent trop petites pour le nombre des Chrestiens, mesme hors les iours de Feste: & en quelques endroits vn Missionnaire est contraint de dire deux Messes le Dimanche, afin que tout le monde y puisse assister: encore l'Eglise ayant esté pleine à chaque Messe *vsque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui se voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'exposez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges & du froid.

La Mission de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'un seul Pere va continuellement visiter avec des fatigues bien grandes. Et nous nous sommes veus heureusement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Mission semblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous, nous la nommons la Mission de Sainte Madeleine.

60 *Relation de la Nouvelle France,*

Ceux que nous appellons la Nation du **Petun**, nous ayans pressé qu'on les allast instruire; nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions, dans deux Nations differentes, qui composent tout ce pays là: l'une appellée la Nation des Loups, que nous auons nommé la Mission de Saint Jean; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est avec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure, d'estre assommé des Hiroquois marchant dans la campagne, ou d'estre pris captif, & y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule,

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum*, de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'une Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris; d'un Courage inuincible qui en-

tr
ce
d'
le
er
fa
re
di
m
re
ce
de

ne
le
str
le

qu
na
d'
re
ne
qu
m
m
es
de

es années 1647. & 1648. Et

treprenez tout; d'une Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait; d'une Longanimité qui attende avec patience les momens de la Providence Divine; enfin d'une entière Conformité à ses très-saintes volontez, qui soit prête à voir renuerser en vn iour, tous les travaux de dix & vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, & qu'il faut establir la conuersion de ces pays: & c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauvages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction, & qui leur rendent plus doux le ioug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauvages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera ie croy reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord: sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes, & qui heurtent puissamment des esprits eleuez & nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce

62 Relation de la Nouvelle France,
qui n'est que sottise, & qu'on prenne pour
operation diabolique ce qui n'a rien au
dessus de l'humain : & en suite on se croit
obligé de defendre comme vne impieté,
plusieurs choses qui sont dans l'innocen-
ce ; ou qui au plus sont des coustumes im-
pertinentes , mais non pas criminelles ;
qu'on destruiroit plus doucement , & ie
puis dire avec plus d'efficace , obtenant
petit à petit que les Sauvages desabusez
s'en mocquassent eux-mesmes, & les quit-
tassent , non pas par conscience , comme
des crimes , mais par iugement & par
science , comme vne folie. Il est difficile
de tout voir en vn iour , & le temps est le
maistre le plus fidele qu'on puisse con-
sultier.

Je ne crains point de dire que nous
auõs esté vn peu trop seueres en ce point,
& que Dieu a fortifié le courage de nos
Chrestiens , au dessus d'vne vertu com-
mune , pour se priuer non seulement des
recreations innocentes , dont nous leur
faisons du scrupule ; mais aussi des plus
grandes douceurs de la vie , que nous
auions peine de leur permettre ; à cause
qu'il leur sembloit qu'il y auoit quelque
espece d'irreligion , qui nous y faisoit

ès années 1647. & 1648. 63

craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dās la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'usage des idolothytes & des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette severité n'estre plus necessaire, & qu'en plusieurs choses nous pouons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume du Ciel a des couronnes d'vn prix bien differend, & l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

Des Missions Algonquines.

CHAPITRE X.

LE grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité

84 *Relation de la Nouvelle France*
vient battre nostre maison de Sainte Ma-
rie, s'estend de l'Orient à l'Occident, &
ainsi sa largeur est du Septentrion au Mi-
dy, quoy qu'il soit d'une figure fort irre-
guliere.

Les costes Orientale & Septentrionale
de ce Lac, sont habitées de diuerfes Na-
tions Algonquines, Oulaouakamigouk,
Sakahiganiriouik, Aouafanik, Atchou-
gue, Amikouek, Achirigouanis, Nikiko-
uek, Michifagnek, Paouitagoung, avec
toutes lesquelles nous auons grande con-
noissance.

Ces derniers sont ceux que nous ap-
pellons la Nation du Sault, éloignez de
nous vn peu plus de cent lieuës : par le
moyen desquels il faudroit auoir le passa-
ge, si on vouloit aller plus outre, & com-
muniquer avec quantité d'autres Nations
Algonquines plus éloignées, qui habitent
vn autre lac, plus grand que la mer dou-
ce, dans laquelle il se descharge par vne
tres-grande riuere fort rapide, qui auant
que mesler ses eaux dans nostre mer dou-
ce, fait vne cheute ou vn sault, qui donne
le nom à ces peuples, qui y viennent ha-
biter au temps que la pesche y donne. Ce
Lac superieur s'estend au Nord-ouïest,
c'est

és années 1647. & 1648. 65

c'est à dire entre l'Occident & le Septentrion.

Vne Peninsule, ou destroit de terre assez petit, separe ce Lac superieur d'un autre troisieme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui se descharge aussi dans nostre mer douce, par vne embouchure qui est de l'autre costé de la Peninsule, environ dix lieues plus vers l'Occident que le Sault. Ce troisieme Lac s'estend entre l'Oüest & le Sur-ouest, c'est à dire entre le Midy & l'Occident, plus vers l'Occident, & est quasi égal en grandeur à nostre mer douce: & est habité d'autres peuples d'une langue inconnüe, c'est à dire qui n'est ny Algonquine, ny Hurone. Ces peuples sont appelez les Puants, non pas à raison d'aucune mauuaise odeur qui leur soit particuliere, mais à cause qu'ils se disent estre venus des costes d'une mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau estant salée, ils se nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à nostre mer douce, du costé du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations suivantes, Algonquines, Ouachaskefouek, Nigouaouichirimik, Outaouasinagouk,

Ee

66 *Relation de la Nouvelle France,*
Kichkagoneiak, Ontaanak, qui font toutes alliées de nos Hurons, & avec lesquelles nous auons assez de commerce; mais non pas avec les suiuanes, qui habitent les costes de ce mesme Lac plus éloignées vers l'Occident : Sçauoir les Ouchauanag, qui font partie de la Nation du feu, les Ondatonatandy & Ouinipegong, qui font partie de la Nation des Puants.

Si nous auons & du monde & des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie : mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'une partie; c'est à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac: en chacune desquelles nous auons desia quelques Chrestiens, qui feront Dieu aydant la semence d'une plus grande conuersion. Mais les fatigues ne sont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conseruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, estant souuent les six, sept & huit mois, & quelquefois vn an entier, sans pouuoir rencontrer ses brebis vrayment dissipées; car toutes ces Nations sont errantes, & n'ont point de demeure arrestée, sinon en de certaines sai-

ès années 1647. & 1648. 67

sons de l'année, où la pesche qui s'y trouve abondante, les oblige de sejourner.

Aussi n'ont-ils point d'autre Eglise, que les bois & forets; ny d'autre Autel que les rochers, où ce Lac vient briser ces flots: où toutefois les Peres qui vont pour les instruire, ne manquent pas de lieu commode pour y dire la sainte Messe, & conferer les Sacremens à ces pauvres Sauvages, avec autant de sainteté que si c'estoit dans le Temple le plus superbe de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes d'une Eglise, & ce n'est pas depuis un iour que la terre est le marchepied de celui qui est son createur.

Les Nipissiriniens, qui habitent les costes d'un autre petit Lac, qui a de circuit environ quatre-vingts lieues, sur le chemin que nous faisons pour descendre à Quebec, à septante ou quatre-vingts lieues des Hurons, ont receu une instruction plus pleine & plus continuë que les autres: comme aussi ce sont eux par où nous commençâmes il y a desja quelques années, cette Mission des Nations Algonquines, que nous nommons la Mission du Saint Esprit.

Cet Hyuet dernier quantité de ces Na-

68 *Relation de la Nouvelle France,*
tions Algonquines sont venuës hyuerner icy dans les Hurons. Deux de nos Peres qui ont soin des Missions de la langue Algonquine, ont continué leur instruction, iusqu'au Printemps, qui les a dissipé, & nos Peres en mesme temps sont partis pour les suiure, faisans deux Missions differentes; l'vne pour les Nations Algonquines qui habitent la coste Orientale de nostre mer douce, & pour les Nipissirimiens; l'autre pour les Nations de la mesme langue Algonquine, qui demeurent le long de la coste Septentrionale du mesme Lac. La premiere de ces deux Missions est celle que nous nommons du Saint Esprit; la seconde, que nous commençons cette année a pris le nom de la Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les mains de la Prouidence de Dieu que de viure parmy ces Barbares, car quoy que quelques-vns ayēt de l'amour pour vous; vn seul est capable de vous massacrer, quand il luy plaira, sans craindre aucune punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier de son mestier, au moins de ceux qui font profession d'inauquer le Manitou, c'est

à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traifna par les pieds dans le foyer & dans les cendres, & si quelques Sauuages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnoient aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauvre femme y entra si auant l'Esté dernier, avec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent : ils furent quinze iours sans manger que des fueilles d'arbres, & estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'un arbre. Dieu les y auoit conserué.

Vne pauvre vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains, lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée : mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim, auant que d'arriuer en vn lieu d'assurance. Ayant trouué le Pere, Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptizée il y a vn an : à peine puis-je me soustenir; prends cou-

70 *Relation de la Nouvelle France,*
rage, fais moy prier Dieu, car c'est luy
qui m'a deliurée. Cette bonne femme
n'est que ferueur.

Ces bonnes gens font souuent sans Pa-
steur, comme ils ont vne vie errante :
mais Dieu qui est le grand Pasteur des
ames, ne manque pas à leur necessité, &
leur donne vn secours d'autant plus sen-
sible, qu'ils paroissent estre plus dedans
l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque
temps à estre Chrestienne, disoit qu'hy-
uernant il y a vn an, à cent cinquante
lieuës d'icy, vne ieune Chrestienne estant
grieuement malade, & proche de la
mort, luy auoit demandé & à plusieurs
autres femmes infideles, qui estoient là
presentes, qu'elles priaissent Dieu pour
elle. Nous le fisme, adiousta cette fem-
me, & nous fusmes estonnées qu'incon-
tinent elle guerit; & ie connu deslors que
vrayment Dieu estoit le maistre de nos
vies.

Vn Chrestien d'une autre Nation Al-
gonquine, racontoit de foy-mesme,
qu'estant à l'extremité d'une maladie il
auoit refusé constamment les remedes
superstitieux, dont les Infideles l'auoient

pressé de se seruir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Notre Seigneur luy auoit dit dans le cœur, Tu n'en mourras pas ; & qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirinien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coustume parmy eux lors qu'un enfant est mort, de ietter son berceau, on auoit gardé celuy d'une petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptesme : & que les Sauvages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point, & se portoit bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle ; mais ce dont nous sommes assurez est que ce bon Chrestien est d'une vie irreprochable, & d'une Foy inébranlable & à l'espreuve, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

CHAPITRE XI.

VN bon Chrestien qui fraichement venoit de perdre quasi tous ses parens & tout son bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit instruit & baptizé: C'est maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Baptesme: la Foy est l'vnique bien qui me reste, & l'esperance du Paradis qui me console. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine, & vingt robes de castor toutes neufues, elles seroient vsées, & tout seroit pery avec le reste de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'instruisant, va s'embelissant tous les iours, & les biens qu'elle me promet ne periront iamais, mesme à la mort.

Dans ce mesme esprit de Foy vne femme Chrestienne estant sollicitée par vn Infidele à se tirer de la pauureté où elle estoit, par des voyes que sa conscience & son honneur ne pouuoient luy permet-

ere, respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauu-
té, fut encore plus estonné de la Foy de
cette Chrestienne, Lors que s'expliquant
dauantage elle adiousta que ses biens
estoyent dans le Ciel, que Dieu luy gar-
doit en depost, qu'elle en estoit tres-
asseurée, & en auoit l'esperance plus fer-
me, que n'ont ceux qui ont semé du bled,
lors que la saison de l'Esté estant belle,
ils en attendent la recolte.

Vne femme infidele faisant vn iour
quelques rapports à vne sienne amie
Chrestienne, de quelques médifances
qu'elle auoit entendu contre elle, luy
demanda si ces calomnies ne la tou-
choient point: Nenny, respondit-elle,
parce que ie suis Chrestienne, & que la
Foy m'apprend d'estre bien aise en telles
occasions, & que Dieu qui void mon in-
nocence m'en recompensera dans le Ciel.
L'Infidele insista que ces choses estoient
insupportables, & qu'elle ne pourroit
pas en endurer la milliesme partie: l'ay
esté de mesme humeur que vous, repar-
tit la Chrestienne, mais le Baptesme m'a
tout changé le cœur, & m'a donné d'au-

74 *Relation de la Nouvelle France,*
tres pensées; Je ne songe qu'au Paradis,
& ne crains plus rien que l'Enfer & le
peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique
bien aimable, lors qu'ils se trouuent en
quelque differend avec leur femme, &
qu'ils voyent que les choses vont dans
l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le dia-
ble n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à
prier sur l'heure mesme fort innocem-
ment de part & d'autre, & ils trouuent au
bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg
de Saint Ignace, dont j'ay parlé dans le
Chapitre quatriéme; ceux qui furent em-
menez captifs, se voyans liez, & ayans re-
ceu commandement de marcher, firent
tous ensemble leurs prieres. Bien auant
dans la nuit, la difficulté des chemins à
trauers les neiges, & la rigueur du froid
ayant obligé les ennemis qui les menoiét
à faire alte, & allumer du feu; le plus ieu-
ne de ces bons Chrestiens, mais le plus
considerable, à cause qu'il estoit Capitai-
ne, nommé Nicolas Annenharisonk, s'ad-
dressant à vne femme qu'on emmenoit
aussi captiue; Te souuiens tu ma soeur
que nous sommes Chrestiens; luy dist-il,

es années 1647. & 1648. 75

tout haut. Te souuiens tu de Dieu ? de fois à autre, luy dist-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-r'il: gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera avec nous dans le plus fort de nos mal-heurs: pour moy, dist-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, & ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, & en mourant au milieu des feux & des flammes. C'a commençons mes freres, & disons nos prieres. Il commença, & tous le suivirent avec autant de paix & plus de ferueur, qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouveauté avec estonnement; mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent avec des yeux d'amour.

Cette femme Chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit adressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité. D'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite avec les Onnontaeronnons, & s'estant trouué avec nos Hurons à cette

76 *Relation de la Nouvelle France,*
chasse, y fut pris tout des premiers par les
Sonnotoueronons, qui l'ayans recon-
nu ne luy firent aucun mal, & mesme l'o-
bligerent de les suiure, & prendre part à
leur victoire: & ainsi en ce rencontre cét
Onnontaeronnon auoit fait sa prise. Tel-
lement neantmoins qu'il desira s'en re-
tourner le lendemain; disant aux Sonnotoueronons
qu'ils le tuassent s'ils vou-
loient; mais qu'il ne pouuoit se refoudre
à les suiure, & qu'il auroit honte de re-
paroistre en son pays, les affaires qui l'a-
uoient amené aux Hurons pour la paix,
ne permettant pas qu'il fit autre chose
que de mourir avec eux, plustost que de
paroistre s'estre comporté en ennemy.
Ainsi les Sonnotoueronons luy per-
mirent de s'en retourner, & de ramener
cette bonne Chrestienne, qui estoit sa
captiue, laquelle nous a consolé par le
recit des entretiens de ces pauures gens
dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif,
dont ie viens de parler, nous a estonné
dans sa constance, au milieu des mal-
heurs qui l'ont accueilly: car ayant perdu
en ce rencontre ce fils, qui estoit son vni-
que; & cinq de ses neveux, & vne niece,

ès années 1647. & 1648. 77

c'est à dire tout le support de sa vieillesse, il n'en a iamais lasché aucun mot, ny de plainte ny d'amertume; mais plustost en a beny Dieu; & se trouuant quelquefois faisi des larmes, qui le surprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, & se console dans la grace qu'il a fait à son fils de mourir Chrestien. C'est luy dans la cabane duquel estoit nostre Chapelle de Saint Ignace, & chez lequel demeuroit le Missiionaire de ce bourg. Il se nomme Ignace Onakonchiaronk.

Je ne veux pas icy obmettre vne chose qui merite que Dieu en soit beny. Au point qu'il falut demolir l'Eglise de Saint Ignace, & que tout le bourg cōmençoit à se dissiper, après les pertes qui leur estoiet suruenues coup sur coup, & les alârmes qui les menaçoient d'vni dernier malheur; Ce bon homme ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Pere qui a soin de cette Missiion, il s'en alla deuant l'Autel, où après auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere, & luy tint ce discours, auquel ie ferois conscience d'adiouster aucun mot. Aronhiatiri, luy dist-il, (c'est le nom que les Hurons donnent au Pere) j'ay l'esprit

78 *Relation de la Nouvelle France;*

tout abbatu, non pas de mon affliction, mais de la tienne. Tu t'oublie ce semble de la parole de Dieu que tu nous presche tous les iours. Je me figure que la tristesse qui paroist sur ton visage, vient de nos afflictions, de ce que cette Eglise qui estoit si florissante va se dissiper: on va abbatre cette Chapelle: plusieurs de nos freres Chrestiens sont ou morts, ou captifs: ceux qui restent vont se disperfer de tous costez, en danger de perdre la Foy. N'est-ce pas là ce qui te trouble? Helas! mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à vouloir sonder les desseins de Dieu, & pouuons-nous bien les comprendre? Qui sommes-nous? vn rien. Il sçait bien ce qu'il faut, & void plus clair que nous. Sçais-tu ce qu'il fera? Ces Chrestiens qui se vont dissiper porteront leur Foy avec eux, & leur exemple fera d'autres Chrestiens où il n'y en a point encore. Pensons seulement que nous ne sommes rien, que nous ne voyons goutte, & que luy seul sçait nostre bien. C'est assez iet'asseure, pour me consoler en mon aduersité, me voyant miserable de tout point, de penser que Dieu aduise à tout, qu'il nous aime & sçait bien ce qu'il nous faut. Il pour-

ès années 1647. & 1648. 79

fuiuit dans cet air vn demy quart d'heure, & le Pere admirant vne Foy si entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, & cet esprit vraymēt Chrestien, en benit Dieu; & n'ayant point d'autre pensée, sinon que Nostre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour sa consolation, il ne pût se tenir les larmes aux yeux de l'embrasser, & luy dire qu'en effet il le consoloit solidement, que ce qu'il disoit estoit veritable, & qu'il parloit en la façon que les Chrestiens se doiuent consoler dans leurs afflictions. Je n'obmettray pas icy vne circonstance assez considerable, qui est que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de son discours; ce bon homme luy dit, Aronhiatiri laisse moy parler iusqu'au bout, & puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inspiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chrestienne voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Eglise pour en faire vne offrande à Dieu. Comme elle se croyoit seule & sans autre témoin que Dieu, sa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu,

80 *Relation de la Nouvelle France,*
luy disoit-elle, disposez de la vie de cét
enfant, & de la mienne, ie vous l'ay offer-
te désle moment de sa naissance, ie vous
offre les douleurs que i'ay receupour la
mettre au monde, la douleur que i'ay de
la voir en cét estat, & tous les regrets que
i'auray la voyant morte. Pardonnez moy
si ie ne puis reprimer ma douleur & mes
larmes; vous voyez bien dedans mon
cœur que ie suis contente qu'elle meure,
puisque vous le voulez. Cette bonne
femme fut vne demie heure entiere à fai-
re son offrande, & se retira ne sçachant
pas que le Pere qui a soin de cette Mis-
sion, auoit entendu sa priere. L'enfant
mourut la mesme nuit.

Le lendemain la pauure mere desolée
ne manqua pas de grand matin à venir
s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient
pas volontaires. Et comme quelqu'un la
vouloit consoler, de ce qu'elle auoit en-
core deux enfans au monde: Helas! dist-
elle, ce n'est pas ce qui me console, mais
c'est que ma fille est au Ciel, & ne peut
plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse
m'empescher de pleurer, Dieu void bien
que mon cœur est en repos pour celle qui
est morte, & qu'il n'a que des craintes
pour

pour les deux qui vivent, car ils sont en danger de se damner & moy aussi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle est Chrestienne, a tousiours vescu dans l'innocence & la ferueur, & quoy qu'elle soit vne des plus grandes mesnageres du pays, iamais elle n'a manqué vn seul iour à faire ses deuotiōs, qui sont bien longues, demeurant quelquefois les deux & les trois heures en oraison, aussi immobile, non pas mesme d'vn seul esgarement de veuë, que si elle estoit sans sentiment. Son mary luy disant vn iour qu'elle estoit trop long-temps en ses prieres, & qu'elle en reuenoit toute transie de froid: iamais, luy repliqua-t'elle, tu ne m'as reproché que ma charge fust trop pesante, & mon fardeau trop lourd, lors que ie reuiens des bois, & apporte de quoy nous chauffer: & toutefois i'en reuiens plus transie de froid, que de la priere. Pourquoi ne ferois-ie pas pour le Ciel, ce que ie fais pour cette vie? Enfin cette bonne femme a tant fait par ses prieres, qu'elle a gagné son mary à la Foy, qui en estoit bien éloigné.

Ie me souuiens à ce propos de ce qu'vne autre femme Chrestienne disoit il y a

82 *Relation de la Nouvelle France,*
quelque temps fort simplement à vn de
nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel
bourg, disoit-elle, il m'est venu en pensée
de dire mon chapelet, faisant chemin:
mais le froid & l'incommodité que ie sen-
tois d'vn vent perçant que i'auois au visa-
ge, a fait que i'ay obey à ma chair, lors
qu'elle m'a suggeré que i'attendisse à dire
mon chapelet apres estre arriüée. Estant
entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau
feu allumé; & ma chair a dit à mon ame,
chauffe toy auparauant, & apres tu iras à
l'Eglise dire ton chapelet plus douce-
ment. Incontinent, adioustoit cette bon-
ne Chrestienne, i'ay connu la ruse du
diable, & qu'il vouloit que ie perdisse
vne partie de mon merite: & i'ay res-
pondu à ma chair; C'est trop de t'auoir
obey vne fois, il faut que tu obeïsse à ton
tour: allons prier, & nous nous chauffe-
rons par apres. Ayant dit deux ou trois
dixaines, ma chair a recommencé de me
solliciter, & m'a dit que e'estoit assez, ou
qu'au moins ie me hastasse dauantage, le
froid estant trop excessif: mais mon ame
luy a respondu, Ma chair, il faut que Dieu
soit seruy le premier, quand tu seras tan-
tost deuant le feu, tu ne te hasteras pas

d'en sortir, hastons nous aussi peu maintenant. Voila la spiritualité d'une pauvre femme Sauvage, qui dans un langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature, & les victoires de la grace.

Ce qui maintient davantage ces bonnes gens dans l'esprit de la Foy, & ce qui va le plus augmentant en eux les sentimens de pieté, est une pratique dans laquelle nous raschons de les mettre, d'offrir souuent à Dieu leurs actions, & s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraisons iaculatoires. Cette pratique est si commune à la pluspart, que mesme deuant les Infideles, au milieu d'un chemin, dans la suite de leur trauail, dans le plus fort d'une douleur, ou d'une crainte, ils prieront Dieu tout haut, & se feront ressouvenir les vns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iusqu'aux enfans qui ne suiuent en cela la pieté de leurs parens.

Je pris plaisir il y a quelque temps de voir une petite fille Chrestienne, qui estant sortie hors de la cabane pour joüer avec ses petites compagnes, pieds nuds & sur les neiges; y estant demeurée trop longtemps, se trouua si faisie du froid, qu'elle

84 *Relation de la Nouvelle France,*
se mit à pleurer, & retournant les larmes
aux yeux dans la cabane, ne jettoit point
d'autres mots de plainte, sinon ceux-cy:
Mon Dieu ayez pitié de moy, ie vous
offre le froid que ie sens à mes pieds, &
qui me fait pleurer: ce qu'elle alloit re-
petant tout le long du chemin.

Cette pauvre petite innocente mourut
à quelque temps de là, dans des sentimens
de pieté qui me firent admirer les bontez
de Dieu sur vn aage si tendre. Elle voulut
durant tout le temps de sa maladie estre
portée tous les iours à la Messe, ne pou-
uant plus se soustenir: & il falut luy obeir
iusqu'au iour mesme de sa mort. Elle y di-
soit si deuotement ses prieres que tous
les assistans en estoient touchez de deuo-
tion. Dans le plus fort mesme de sa mala-
die, elle ne manqua iamais à dire son *Be-
nedicite*, à la moindre chose qu'on luy fai-
soit prendre, quand bien ce n'eust esté
qu'une goutte d'eau. Sa mere toute affli-
gée la voyant tirer aux abois, se mit à
pleurer, luy disant, Ma fille, tu nous vas
donc quitter? à quoy cét enfant respōdit,
oüy ma mere, mais c'est pour aller au Ciel
y estre bien-heureuse: priez bien Dieu, &
vous y viendrez apres moy. Elle fut long-

temps à l'agonie , ayant perdu ce sem-
bloit, l'usage de tous les sens ; lors que sa
mere luy voyant remuer les levres , s'en
approcha , & entendit que d'une voix
mourante elle disoit en rendant l'ame,
Iefous taitenr, Iesus ayez pitié de moy. El-
le se nommoit Marguerite Atiohentet,
agée de dix ans.

Je voyois aussi cét Hyuer vn petit en-
fant de quatre ans , fils d'une fort bonne
Chrestienne , qui ayant esté battu de sa
mere , ne disoit autre chose en pleurant,
sinon , Mon Dieu, ie vous offre les coups
que j'ay receu de ma mere , ayez pitié de
moy. La pauvre mere se mit à pleurer
avec son enfant, & à prier Dieu avec luy.

Vn bon vieillard nommé René Tson-
dihouanne, remply de merites, dont la vie
est constamment dans la sainteté , & qui
par tout où il se trouue presche & d'exem-
ple & de parole , & auance puissamment
nostre Christianisme ; estant interrogé
d'un de nos Peres combien de fois par
iour il songeoit à Dieu en vn voyage
dont il estoit fraichement de retour. Vne
seule fois, respondit-il fort simplement,
mais qui duroit depuis le matin iusqu'au
soir. Le Pere luy demanda si cét entretien

86 *Relation de la Nouvelle France,*
avec Dieu estoit mentalement. Nenny,
dit-il, ie me trouue mieux de luy parler,
& en suis moins distrait. Quelque peu
de iours apres le mesme Pere apprit la
façon d'entretien que ce bon vieillard
auoit avec Dieu, en vn voyage qu'il fit
avec luy. Car entrant en chemin, ce bon
Sauuage se mit à dire les prieres qu'il sça-
uoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua
sa voix petit à petit. Le Pere fut curieux
de prester l'oreille, le suiuant d'assez pres,
& fut tout estonné d'entendre les doux
colloques qu'il faisoit. Tantost il remer-
cioit Dieu de l'auoir appelé à la Foy;
tantost il le benissoit d'auoir crée les fo-
rets, & la terre, & le ciel, tantost il deplo-
roit la misere des Infideles. Puis tout d'vn
coup il remercioit Dieu d'auoir appelé
en ces pays les Predicateurs de l'Euangi-
le. Oüy, mon Dieu, disoit-il, vous les y
auez attiré avec des cordes plus fortes
que le fer; puis que ny les mesaises, ny les
calomnies, ny les souffrances, ny mille
dangers de la mort ne peuuét faire qu'ils
se destachent d'avec nous, & retournent
en leur pays, où ils viuroient à leurs
aises. De fois à autre ce bon vieillard par-
loit plus bas, & le Pere ne pouuoit en re-

cueillir que des mots çà & là : puis tout d'un coup comme enflammé d'une nouvelle ardeur , il s'escrioit. O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande, & que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon , puisque vous avez pitié des pecheurs, ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aveugles, & qui voyans ces arbres, ces forets, ce Soleil & cette lumiere, ne voyent pas que c'est vous qui avez tout créé ; & alloit continuant dans cet air deux & trois heures entieres.

† Estant venu en vn lieu dangereux, il changea tout d'un coup de ton, & tout d'un autre accent il s'adressa à Dieu. C'est vous mon Dieu, luy disoit-il, qui conduisez icy mes pas, & qui voyez la crainte de mon cœur. Non, non, ie ne veux pas craindre la mort, & ie vous abandonne ma vie, si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éviter la mort ? & où irois-ie pour estre plus en assurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs aujourd'huy, i'espere qu'aujourd'huy ie vous verray là haut au Ciel.

88 *Relation de la Nouvelle France,*

En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, & le Pere qui le suiuoit de compagnie, m'a assureé que ses paroles estoient comme vn brasier ardent qui l'enflammoient luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous sert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu, & ne pouuant quasi prendre d'autres pensées. Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus, & qui se void incontinent perdu dans l'espoisseur d'une forest, faisant rencontre à chaque pas d'un arbre qui luy heurte la teste, ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'un arbre, attendant que le iour soit venu; & tout ce que ie puis faire, est de dire de fois à autres à Nostre Seigneur que ie suis sans esprit, & que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, j'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant; de mesme que

ie ferois si i'estois aupres de quelques babilards , & que nonobstant le bruit & l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire , disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'avec la vie ; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois , i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, & i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre , que lors que la mort m'auroit osté les forces & la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus feruent qu'il n'estoit party d'avec nous, ie voulu m'enquister plus particulièrement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'estonnoit. l'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il ; le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis ; qui sont à craindre durant tout le chemin, & ainsi ie me disposois à la mort : à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, & ainsi ie m'entretenois avec Dieu : le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprit

90 *Relation de la Nouvelle France,*
en dormant. Estant arriué en vn lieu
d'assurance, ie craignois les dangers du
retour: Si i'eusse eu proche de moy vn
Confesseur, la facilité du pardon eust
fait peut-estre que i'eusse esté moins sur
mes gardes. On me presenta à mon arri-
uée vne femme, ie ne voulus pas y enten-
dre: le lendemain on m'en amena vne
micux faite, qui trouua aussi son refus: ils
me prièrent de faire moy-mesme le choix
de celle qui m'aggreeroit dauantage; Je
leur dy que ce n'estoit pas cela qui m'ar-
restoit, mais la crainte d'vn Dieu & la
Foy d'vn Paradis & d'vn Enfer; & là des-
sus ie leur parlay de nos mysteres, qu'ils
admirerent, se plaignans que les Euro-
peans auac lesquels ils ont commerce, ne
les venoient pas instruire: & du depuis
ils melaisserent en repos de ce costé là.

Tous les Ieudis ce bon Sauuage com-
mençoit à se disposer à la Communion
spirituelle; les Samedis il se confessoit à
Nostre Seigneur, comme s'il eust eu vn
Prêtre avec soy: le Dimanche matin
il assistoit spirituellement à la Messe, &
communioit mentalement, & disoit que
cela l'auoit le plus fortifié; taschant la se-
maine suiuate de garder tous les bons

és années 1647. & 1648. 91

propos & les promesses qu'il auoit fait à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant appris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, & qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là; il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, & vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit. Me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy, & de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'une seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, & toutesfois il en eut vn bien grand scrupule; disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres, ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions & des merites & de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la

92 *Relation de la Nouvelle France,*
commodité. Mais brisons ce Chapitre,
car les sentimens de ces bons Chrestiens
n'ont point de fin, & ce sera sans doute
dans le Ciel, où nous benirons Dieu des
graces qu'il leur fait, & où nous verrons
qu'il n'a pas moins esté leur Createur,
leur Redempteur, leur Pere, & tout
Amour pour eux, que pour les peuples
de l'Europe. *Domini est terra & plenitudo
eius, orbis terrarum & uniuersi qui habi-
tant in eo.*

*Des principales superstitions qu'ayent
les Hurons dans leur infidelité, &
premierement leur sentiment
touchant les songes.*

CHAPITRE XII.

OUTRE les desirs que nous auons
communément, qui nous sont li-
bres, ou au moins volontaires, qui pro-
uiennent d'une connoissance precedente
de quelque bonté qu'on ait conceu estre
dans la chose desirée; les Hurons croyent
que nos ames ont d'autres desirs, com-

me naturels & cachez; lesquels ils disent prouvenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle del'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata*, pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita*.

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole: en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente: mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne; non seulement ne procurant pas à son corps le bien & le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies, & la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est dont les Hurons ne s'enquestent pas; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, & s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, & sans voir s'il

94 *Relation de la Nouvelle France,*
n'y a point quelque contradiction dans leur raisonnement. Ainsi lors que dans le sommeil nous songeons à quelque chose d'éloigné, ils croyent que l'ame sort de son corps, & va se rendre presente aux choses qui luy sont representées durant tout ce temps-là : sans examiner plus auant l'impossibilité qu'il y auroit dans ces égaremens & ces longs voyages de nos ames, destachées de leurs corps durant le temps de leur sommeil : sinon qu'ils disent que l'ame sensitive n'est pas celle qui sort, mais seulement la raisonnable, qui n'est pas dépendente du corps dans ses operations.

En suite de ces opinions erronées, la plupart des Hurons sont fort attentifs à remarquer leurs songes, & à fournir à leur ame ce qu'elle leur a representé durant le temps de leur sommeil. Si par exemple ils ont veu vne espée en songe, ils taschent de l'auoir : s'ils ont songé qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à leur resueil, s'ils ont de quoy ; & ainsi des autres choses. Et ils appellent cela Ondinonk, vn desir secret de l'ame, déclaré par le songe.

Toutesfois de mesme que quoy que

nous ne declarions pastoujours nos pensées & nos inclinations par la parole; ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs. Ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire, leur veuë iusques dans le fond de l'ame, & voyent ces desirs naturels & cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien déclaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entiere-ment oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plustost leurs Jongleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquie- rent du credit & font valoir leur art, di- sants qu'un enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura vn On- dinnonk, c'est à dire vn desir naturel & caché de telle chose: qu'un malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune con- noissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'un des puissans remedes pour recouurer au plustost la santé, est de four- nir à l'ame du malade, ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veüe si sperçante à ces gens plus esclairez que le commun? Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparoist sous la forme d'un Aigle: les autres disent le voir comme vn Corbeau, & mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerses fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises, dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins & trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerses choses; vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauvage richement peinte, selon la façon du pays, & choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'aucuns

és années 1647. & 1648. 97

eüins semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, & s'estans animez en chantant d'une voix estonnante, ils disent voir ces choses, comme devant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en vne espee de tabernacle, & dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses, dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souuent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la pluspart des Huttons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont représentées en songe, c'est à dire qu'ils taschent de les auoir: mais de plus ils ont coutume de faire festin, lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple si quelqu'un a songé qu'il prenoit en guerre vn ennemy, & luy fendoit la teste avec vne hache d'armes; il fera vn festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, & demandera qu'on luy fasse present d'une hache d'armes; & quelqu'un des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir vne; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroître liberaux & magnifiques.

98 *Relation de la Nouvelle France,*

Ces festins ce font , disent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir sa parole , croyans qu'elle est bien aise qu'on tesmoigne cette satisfaction du songe fauorable qu'on a eu , & qu'en suite elle se met plustost en deuoir de l'effectuer:& si on y manquoit, ils pensent que cela seroit capable d'en empescher l'effet , comme si l'ame indignée retiroit sa parole.

Non seulement ils font ces festins, mais ont coustume dans leurs chansons de faire mention de ces songes fauorables, comme pour en haster l'effet, & afin que leurs camarades les en congratulent par auance , & les en estiment dauantage : ainsi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre , si on croyoit qu'il allast à ~~une~~ victoire àsseurée.

Mais apres tout , leurs songes ne sont rien que mensonges , & s'il s'en trouue quelqu'un de veritable, ce n'est que par hazard:en sorte qu'ayant examiné le tout fort soigneusement , ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs songes ; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle , ou ait aucun commerce avec eux par cette voye : quoy que quelques trompeurs , pour se donner du credit,

disent des merueilles de leurs songes, & se fassent prophetes apres que les choses sont arriuées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient assureé qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieillese tres-heureuse; & ie les ay veu mourir dès la mesme année: mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.

CHAPITRE XIII.

LES Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque sorcier aura donné à celuy qui est malade; lesquelles maladies se

100 *Relation de la Nouvelle France,*
guerissent faisant sortir du corps du
malade, le sort qui est la cause de son mal.

Ce sort sera vn nœud de cheueux, vn
morceau d'ongle d'hōme ou de quelque
animal, vn morceau de cuir ou de bois,
vne fucille d'arbre, quelques grains de
sable, & autres choses semblables.

La façon de faire sortir ces sorts, est
quelquefois par vomitoires, quelque-
fois sueçant la partie dolente, & en tirant
ce qu'on dit estre le sort. En quoy cer-
tains Jongleurs sont si subtils en leur
mestier, qu'avec la pointe d'vn cousteau,
ils tireront ce semble, ou plustost feront
paroistre ce qu'il leur plait; vn morceau
de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir
tiré du cœur, ou du fond des os d'vn ma-
lade, sans toutefois auoir fait aucune in-
cision.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait
parmy eux autres maladies que naturel-
les, toutefois ils sont si portez à se per-
suader le contraire, qu'ils croient que la
pluspart de leurs maladies sont ou de de-
sirs, ou de sortilege. En telle façon que
s'ils ne guerissent au plustost d'vne ma-
ladie, qu'ils ne pourront nier auoir esté
naturelle en sa cause, par exemple d'vn

coup d'espée, d'une morsure de quelque ours; ils disent incontinent ou que quelque forcier s'est mis de la partie & que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete, & qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent.) C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouent l'un apres l'autre tous les remedes qu'ils sçauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible, & deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid: ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle; dont ayans esproué le remede, & n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, & l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis; comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison, Iusques-là mesme qu'apres que leurs lon-

102 *Relation de la Nouvelle France,*
gleurs se seront vantez d'auoir tiré du
corps du malade dix & vingt sorts, s'ils ne
voyent le mal cessé, ils en attribuent la
cause à quelque autre sort plus caché &
inexpugnable à leur art. Et nonobstant
cela ces Iongleurs & ces remedes imper-
tinens ne laissent pas d'auoir tout leur
credit dans l'esprit de nos Hurons, autant
qu'en France pourroient auoir les plus
habiles Medecins, & les remedes les plus
exquis, quoy que souuent ils ne rendent
pas la santé.

· Ce qui leur donne ce credit est que
comme souuent ils ont recours à ces re-
medes impertinens, & qu'ils s'en seruent
aux moindres maux dont ils se sentent
attaquez, d'un mal de teste, d'estomac, de
colique, & d'une fièvre fort legere qui
passeroit d'elle-mesme en un iour, se trou-
uans ou gueris ou quelque peu soulagez
de leur mal, ou mesme de leur imagina-
tion, apres tels remedes, ils leur attri-
buent ce bon effet; ne iugeans pas que
post hoc, non propter hoc sanati sunt, ce qui
est ordinaire aux ignorans, *ut sumant non
causam pro causâ.*

Ioint que non seulement les malades,
mais quasi tout le monde trouuant son

conte en l'usage de la pluspart de tels remedes, chacun est puissamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la santé, *Nam qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'un estant tombé malade, les parens font venir le Medecin, i'eusse mieux dit le Jongleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie est naturelle, on se servira de breuvages, de vomitoires, ou de certaines eaux dont ils feront iniection sur la partie dolente: quelquefois de scarifications, ou bien de cataplasmes. En quoy leur science est bien courte, le tout se réduisant à quelques racines puluerisées, & quelques simples cueillis en leur saison.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus avant, & diront que c'est vne maladie de desir, afin qu'on les employe à deviner quels sont ces desirs de l'ame, qui la troublent. Et quelquefois sans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choses, qu'ils luy disent que son ame desire; c'est à dire qu'il faut qu'il tasche à les trouver, s'il veut recouurer la santé. En quoy ces Lon-

104 *Relation de la Nouvelle-France,*
gleurs sont pleins de ruse & de malice;
car s'ils croient que quelqu'un ne soit
pas pour en reschapper, ils diront que
son ame a vn desir de quelque chose,
qu'ils iugentassez que iamais il ne pourra
recouurer: car ainsi cét homme mourant,
on attribüé sa mort à ce desir qui n'aura
pû estre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade
est de consideration, ils ne manqueront
pas d'ordinaire à jouier de leur reste, &
faire vne ordonnance de medecine qui
doit mettre tout le public en action. Ils
diront que l'ame du malade aura quinze
ou seize desirs, dont les vns seront de
choses tres-riches & precieuses; les au-
tres de quelques danses les plus recreati-
ues qui soient dans le pays, de festins, de
balets, & de toutes sortes de passe-temps.

L'ordonnance estant faite les Capitai-
nes du bourg tiennent conseil, comme en
vne affaire importante pour le public, &
deliberent s'ils s'employeront pour le
malade: & lors qu'il y a quantité de ma-
lades qui sont personnes considerables,
on ne peut croire avec combien d'ambiti-
on & de brigues, leurs parens & amis
s'employent à qui aura la preference, le

és années 1647. & 1648. 105

public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'vn, ils enuoient des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plustost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité, ou d'auiarice; toutefois il respondra d'vne voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, & que ces desirs sont de telle & telle chose.

Le rapport, en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique, où ils exhortent tout le monde à y contribuer; & les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres: car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'vn de l'autre rasciant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'vne heure, on aura fourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desi-

106 *Relation de la Nouvelle France,*
rées; qui luy demeureront ayant recou-
uré la santé, ou s'il mouroit, à ses parens.
En sorte qu'un homme deuient riche en
un iour, & accommodé de tout ce dont
il a besoin: car outre les choses qui
estoit de l'ordonnance du Medecin,
le malade ne manque jamais d'en adiou-
ster quantité d'autres; qui, dit-il, luy ont
esté représentées en songe, & dont par
consequent dépend la conseruation de
sa vie.

Après cela on proclame les danses, qui
doient se faire dans la cabane & à la
veüe du malade, trois & quatre iours de
suite, desquelles on dit aussi que dépend
sa santé. Ces danses approchent pour la
pluspart des branles de la France: les au-
tres sont en forme de balets, avec des
postures & des proportions qui n'ont
rien de sauuage, & qui sont dans les re-
gles de l'art: le tout à la cadence & à la
mesure du chant de quelques-vns, qui
sont les maistres du mestier.

C'est le deuoir des Capitaines de tenir
la main à ce que le tout se fasse avec or-
dre, & dans la magnificence. Ils vont
dans les cabanes y exhorter les hommes
& les femmes, mais nommément l'eslite

ès années 1647. & 1648. 107

de la ieunesse: vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage, & de s'y faire valoir, de voir & d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres-magnifiques, où vn grand monde est inuité; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables, & de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrite. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises, ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, & c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer, & la pluspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic & de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques: & ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre, & mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux

108 *Relation de la Nouvelle France,*
Chrestiens, toutefois le mal est bien
moindre que nous ne le iugions d'abord,
& bien moins estendu qu'il ne nous pa-
roissoit.

*D'un espee. de sort dont les Hurons se
seruent pour attirer le bon-heur.*

CHAPITRE XIV.

LA pluspart des choses qui semblent
Lauoir ie ne sçay quoy de monstrueux
à nos Hurons, ou qui leur sont extraor-
dinaires, passent facilement dans leurs
esprits pour des Oky, c'est à dire comme
des choses qui ont vne vertu cōme surna-
turelle, dont en suite ils estiment à bon-
heur d'en auoir fait rencontre, & les gar-
dent precieusement, autant que font
quelques imples en Europe, des sorts ou
characteres dont ils se seruent pour atti-
rer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons estans à la
chasse ont de la peine à tuer vn ours,
ou vn cerf, & qu'en l'ouurant ils trouuent
dans sa teste ou dans ses entrailles quel-
que chose d'extraordinaire, vne pierre,

I
c
l
v
e
r
li

vn serpent; ils diront que c'est là vn Oky, & que c'est ce qui donnoit cette vigeur à cét animal, & qui l'empeschoit de mourir. Et ils prendront comme vn caractere, ce serpent ou bien cette pierre, & croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou mesme en fouïssant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'une figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'un plat, d'une cuilliere, ou d'un petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bon-heur, disans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choses, & que c'est vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choses Aaskouandy.

Ils disent que ces Aaskouandy, ou ces forts, changent quelquefois de forme & de figure, & qu'un homme ayant ferré ou cette pierre, ou ce serpent trouué dans les entrailles d'un cerf, sera estonné le lendemain de trouuer en sa place vne feve ou vn grain de bled; d'autres fois le bec d'un corbeau, ou les ongles d'un aigle. Comme si cét Aaskouandy ou Demon familier, se transformoit, & prenoit plaisir de

tromper ainsi les hommes par ces metamorphoses. Mais ce sont fables qui se croient, à cause qu'elles se disent souuent, chacun disant l'auoir ouï dire de quelque autre, & pas vn ne disant l'auoir veu; sinon quelques trompeurs pour se donner credit, & faire qu'on estime leur Aaskouandy, & qu'on leur achepse bien cher.

Ils croient que ces Aaskouandy portent bon-heur à la chasse, à la pesche, dans le trafic, dans le jeu, & disent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choses; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne chose, & non pas pour vne autre; & que pour sçauoir leur vertu, c'est à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en estre instruit en songe.

Or c'est vne pratique assez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font festin de fois à autre, comme si faisant festin en l'honneur de ce Demon familier, il leur estoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoquerõt dans leurs chansons; & prieront leurs amis de se mettre aussi de la partie, & les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine espeece de caractere,

c
p
b
q
d
c
r
p
q
e
r

qu'ils appellent Onniont, qu'ils croyent auoir vne vertu plus grâde. Ils disent que cét Onniôt est vne espece de serpēt, quasi de la figure du Poisson armé; & que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours, & les rochers mesme; sans que iamais il se destourne, ou que rien les puisse arrester: & à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, & croyent que ceux qui peuuent le tuer, ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux; mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien chair, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur; ie diray que ie n'en sçais rien: mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces caracteres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic; & s'ils rap-

112 *Relation de la Nouuelle France,*
portent dauantage c'est qu'ils y ont plus
porté, & souuent mesme ils en reuien-
nent plusgueux. Dans les peschies ie ne
voy point que leuts retz y soient plus
chargez de poisson. A la chasse, les plus
robustes, ceux qui courent le mieux &
qui sont les moins paresseux, sont ceux
qui d'ordinaite en retournent les plus
chargez: & souuent dans le jeu, ceux qui
y perdent dauantage, sont ceux qui sont
estat d'auoir quelque sort pour y attirer
le bon-heur. Et c'est vn prouerbe parmy
les Hurons mesme, que l'industrie, la for-
ce & la vigilance sont le plus puissant
Aaskouandy qu'un homme puisse auoir.

*Sentiment qu'ont les Hurons des mala-
dies qu'ils croyent venir par sortilege.
De leurs Deuins & Magiciens.*

CHAPITRE XV.

LEs Hurons estiment qu'il ya vne es-
pece de serpent monstrueux, qu'ils
nomment Angont, qui porte avec soy les
maladies, la mort, & quasi tous les mal-
heurs

heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux soubterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois & montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs & Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair & de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne fucille de bled, vn floecon de cheueux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal, ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cét onguant, reçoient vne vertu maligne, qui les fait pénétrer iusqu'au plus profond des entrailles d'un homme, dans ses parties les plus vitales, & iusques dans la moëlle des os, y portant avec soy la maladie & la douleur, qui consume & fait mourir ceux qui en sont atteints, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, auxquelles le sort est attaché; ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vraiment des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sorcileges, c'est

114 *Relation de la Nouvelle France,*
ce que ie ne puis pas decider : seulement
ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui
s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun
fondement assez raisonnable de croire
qu'en effet il y en ait icy qui se meslent de
ce mestier d'Enfer. Car premierement
nous voyons que les maladies qu'ils di-
sent estre par sortilege, sont maladies
tres-naturelles & ordinaires. Secondem-
ment, nous voyons que ceux qui font
estat de tirer ces sorts, hors le corps des
malades, ou ne font rien que des trom-
peurs, qui feront paroistre vne chose pro-
digieuse qu'ils diront auoir arraché du
profond des parties plus vitales d'un
homme, quoy que iamais elle n'y ait en-
tré: ou si vrayement ils font sortir par vo-
mitoires vn floccon de cheueux, vn mor-
ceau de feuille ou de bois, ou quelque au-
tre chose semblable, qui accompagnera
les choses dont la nature se fera deschar-
gée, c'est sans raison qu'ils s'imaginent
qu'il y ait vn sort attaché à ce morceau de
bois, ou à ce floccon de cheueux. Enfin
ceux qui ont le renom d'estre Sorciers
parmy eux, & qui mesme sont massacrez
sous ce soupçon, n'ont rien qui les en-
tende criminels, sinon ou la phantaisie

ès années 1647. & 1648. 115

d'un malade, qui dira auoir songé que c'est vn tel qui le fait mourir par vn sort: ou la malice de quelque ennemy, qui en fera courir le bruit: ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'vn, qui pour l'auoir veu dans les bois, ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on asomme ces pauures gens, cōme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main, ou venger leur mort. Or sans doute ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Huron sepellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendioouanne, certains Jongleurs qui font des Deuins & Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye, & tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se meslent de faire des Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre, voyant les

116 *Relation de la Nouvelle France,*
choses éloignées, si par exemple les en-
nemis sont en campagne ; descourant
les choses-cachées, qui par exemple sera
l'auteur de quelque vol.

Cestrompeurs disent auoir ce pouuoir
& cette veuë si trāsperçante par la faueur
du Demon qui leur est familier, & ils sont
creus à leur parole, ou au moins pourueu
que de cent propheties, ils rencontrent
vne fois, cela suffit à leur donner vn grand
credit. I'en ay veu qui asseuroient auoir
fait des prodiges, auoir changé vne ba-
guete en vn serpent, auoir resuscité vn
animal qui estoit mort ; à force de le dire
quelques-vns les croyoient, & disoient
mesme l'auoir veu. On s'est vanté en no-
stre presence de faire ces coups, pensant
que nous deussions prendre les paroles
pour des effets : mais nous auons deffié
ces gens-là, & pour les piquer dauantage
au jeu, & les engager à vne confusion pu-
blique, estant tres-assuré qu'ils n'en
viendroient iamais à bout, nous leur
auons promis de grandes recompenses,
s'ils faisoient ces miracles : Ils ont tasché
de s'en retirer sans confusion ; mais leur
retraite honteuse a esté vn adueu solem-
nel que tout leur jeu n'estoit que fourbe,

ès années 1647. & 1648. 117
& qu'ils ne paroissent veritables, qu'à
ceux qui reçoivent les mensonges sans
les examiner.

L'aurois diuerfes choses à adiouster tou-
chant les superstitions de ce pays, dont
sans doute la connoissance est pleine de
curiositez assez remarquables; mais le de-
sir de la briueté m'en fait retrancher la
pluspart, qui seroient trop longues à de-
duire. Ce pourra estre pour quelque au-
tre année.

*Quelle connoissance auoient les Hurons
infideles de la Diuinité.*

CHAPITRE XVI.

A Vray dire tous les peuples de ces
contrées n'ont retenu de leurs an-
cestres aucune connoissance d'un Dieu,
& auant que nous y eussions mis le pied,
ce n'estoient que des fables tout ce qui
s'y disoit de la creation de ce monde.
Toutefois, quoy qu'ils fussent barbares,
il restoit en leur cœur vn secret sentiment
de la Diuinité, & d'un premier Principe
auteur de toutes choses, qu'ils inuo-

118 *Relation de la Nouvelle France,*
quoient sans le connoistre. Dans les for-
rests & dans leurs chasses, sur l'eau &
dans le danger d'un naufrage, ils le nom-
ment Aireskouy Soutanditent, & l'ap-
pellent à leur secours. Dans leurs guerres
& au milieu de leurs combats, ils luy don-
nent le nom de Ondoutaeté, & croyent
que c'est luy seul qui va partageant les vi-
ctoires. Tres-souuent ils s'adressent au
Ciel, en luy faisant hōmage, & prennent le
Soleil à tesmoin de leur courage, de leur
misere, & de leur innocence. Mais sur tout
dans les traitez de paix & d'alliance avec
les Nations estrangeres, ils inuoquent le
Soleil & le Ciel cōme arbitre de leur sin-
cerité, qui void le plus profond des cœurs,
& qui est pour vanger la perfidie de ceux
qui trahissent leur foy, & ne tiennent pas
leur parole. Tant il est vray ce que dit
Tertulien des Nations les plus infideles,
que la nature au milieu des perils leur fait
pouffer vne voix Chrestienne, *Exclamant*
vocem naturaliter Christianam, ayans re-
cours à vn Dieu qu'ils inuoquent, quasi
sans le connoistre. *Ignoto Dec.*

Les Ondataouaouat de la langue Al-
gonquine, ont coustume d'inuoquer qua-
si tousiours dans leurs festins, celuy qui a

créé le Ciel, en luy demandant la santé & vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches, & en tout leur trafic, & luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a créé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a créé la terre; & ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer, & qui habite vers le Nort; d'où il enuoye les neiges & les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant & les tempestes & les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au dessous du Ciel, & soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en telle façon le Createur du monde, ils auoient ne sçauoir qui il est; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa Bonté; & tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect & sans culte de Religion; mais seulement vne coustume sans ame & sans yigueur; qu'ils ont, disent-ils,

120 *Relation de la Nouvelle France,*
receuë de leurs ancestres , sans qu'elle
laisse en leur esprit aucune impression,
qui les dispose à recevoir plus saintement
les mysteres de nostre sainte Foy.

*Du meurtre d'un François massacré
par les Hurons, & de la iustice qui
en a esté faite.*

CHAPITRE XVII.

DEpuis que nous auons mis la dernie-
re main à nostre Relation , Nostre
Seigneur nous a ietté dans des accidens si
diuers , & nous a secourus dans nos an-
goisses par des voyes si pleines d'amour
que nous auions dequoy dresser vne nou-
uelle Relation. Mais laissant à vne autre
faison ce qui ne se peut dire en peu de
mots , ie ne parleray que d'un meurtre ar-
riué en la personne de l'un de nos domesti-
ques nommé Jacques Doüart. Ce ieune
homme aagé de vingt-deux ans , s'estât vn
petit escarté de la maison sur le soir du
vingt-huitième d'Auril , fut assommé d'un
coup de hache tres-malheureux pour les
meurtriers. Si Dieu ne leur fait misericor-

és années 1647. & 1648. 122

de ; mais tres-fauorable pour celuy qui la receu dans vne vie si innocente, & dans des circonstances si remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte & de douleur, le temps & le loisir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La suiuaute fera voir que cét Agneau paroiffoit destiné pour vn tel sacrifice. Reprenons nos brifées.

Nous ne peusmes douter que ce meurtre n'eust esté commis par quelques Hurons, nous en auons eu depuis des connoissances tres-certaines, on nous a dit de bonne part que six Capitaines de trois bourgs differens, en estoient les auteurs & qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour mesme estoient partis de cinq lieuës loing à dessein de tuer le premier François qu'ils pourroient seulement rencontrer.

Nous sommes tres-assurez que ces Capitaines qui ne sont pas des moins considerables du pais, se sont tousiours declarez ennemis de la Foy, & dans la suite de cette affaire ils ont fait paroistre leur rage & leur venin contre nous & contre nos Chrestiens, & quelque pretexte qu'ils puissent alleguer touchant ce meurtre,

122 *Relation de la Nouvelle France,*
nos Capitaines Chrestiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Iesus-Christ dans les personnes de ceux qui le reconnoissent & qui l'adorent.

Le lendemain de cét attentat, nos Chrestiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouvelle, vindrent fondre de toutes parts en nostre maison de sainte Marie. Ce meurtre, disoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conspiration contre vous, nous voicy prests de mourir pour la defence de nos Peres, & pour soustenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, & les plus considerables des nations qui le composent furent conuoquez en vne assemblée generale sur cette affaire. Ceux qui sous main auoient esté les auteurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils estoient ennemis de la Foy: disans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs, & nous chasser de ce pays: & d'aucuns mesme adioustoiet qu'il falloit en bannir les Chrestiens, & empescher que le nombre n'allast augmentant. Mais le zele de ces bons Chrestiens se fit paroistre avec éclat en ce rencontre. Les vns disoient que volontiers

ils quitteroient, & leurs parens & leur patrie; Les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien, depuis qu'ils sçauoiēt le bon-heur de la Foy: Je crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy, & de dōner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'vn autre ton, & d'vne liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les autheuts: Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoient quelque pension secreete de nos ennemis pour nous trahir; la Foy ne leur déplaist, qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts; qu'ils paroissent & on le verra.

Deux & trois iours se passerent dans ces combats de part & d'autre, qui ne seruoiet qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens, & faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous, & pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y

124 *Relation de la Nouvelle France,*
ayant plusieurs Capitaines & gens confi-
derables, qui entraînerent apres eux, mes-
me les infideles pour la pluspart: en sorte
qu'il fut conclud publiquement qu'on
nous satisferoit au nom de tout le pays,
pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible, & mesme
empirer les affaires, plustost que d'y appor-
ter remede, qui voudroit proceder avec
les Sauvages selon la iustice de France, qui
condamne à la mort celuy qui est conuain-
cu du meurtre. Chaque pays a ses coustu-
mes, conformes aux diuers naturels de
chaque nation. Or veu le genie des Sau-
uages, leur iustice est sans doute tres-effi-
cace pour empescher le mal, quoy qu'en
France elle parut vne iniustice: Car c'est
le public qui satisfait pour les fautes des
particuliers, soit que le criminel soit re-
connu, soit qu'il demeure caché. En vn
mot c'est le crime qui est puny.

J'ay creu que ce seroit vne curiosité as-
sez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy
leurs coustumes, & les formalitez de leur
droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolu-
tion, nous fumes appellez à leur assemblée
generale. Vn ancien porta la parole pour

tous, & s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauvage, & qui nous apprend que l'eloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Je n'y adiouste rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres;) nous ne sommes plus qu'une poignée de gens: c'est toy seul qui soustiens ce pays, & le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entreouuerte; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cét abisme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte, autant que la tienne, plustost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'une squelete deseichée, sans chair, sans veines, sans nerfs, & sans arteres; comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'avec vn filet delicat: Le coup qui a porté sur la teste de ton neveu que nous pleurons, a coupé ce lien. C'est vn demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur? pourquoy n'as-tu pas

126 *Relation de la Nouvelle France,*
obscurcy t'a lumiere, afin que luy-mesme
eust horreur de son crime. Estois tu son
complice ? Nenny ; car il marchoit dans
les tenebres, & n'a pas veu où il potroit
son corps. Il pensoit, ce miserable meur-
trier, viser sur la teste d'un ieune François,
& il a frappé sa patte d'un mesme coup, &
d'une playe mortelle. La terre s'est entre-
ouuerte pour recevoir le sang de l'innocent,
& a fait un abisme qui nous doit en-
gloutir, puisque nous sommes les coupables.
Nos ennemis, les Hiroquois se res-
joüyront de cette mort, & en feront les so-
lemnitez d'un triomphe, voyans que nos
armes nous destruisent nous-mesmes, &
font un coup en leur faueur, apres lequel
ils sçavent bien que ce pays ne peut sur-
viure. Il continua bien long-temps dans
cét air, puis s'adressant derechef à moy.

Mon frere, adiousta-il, aye pitié de ce
pays ; toy seul luy peus rendre la vie. C'est
à toy à rassembler tous ces os dissipez. C'est
à toy à reformer cette ouverture de l'abisme
qui nous veut engloutir. Aye pitié de
ton pays, ie le dis tien, car tu en es le mai-
stre, & nous venons icy comme des crimi-
nels, pour recevoir nostre atrest de con-
demnation, si tu veux agir sans misericor-

de avec nous. Aye pitié de ceux qui se condamnent eux mesmes, & viennent te demander pardon. C'est toy qui as affermy ce pays par ta demeure, & si tu te retirois d'avec nous, nous serions comme vne paille arrachée de la terre, qui ne sert que de jouiet aux vents. Ce pays est vne Isle; la voila deuenüe flottante, pour au premier orage estre abismée dans la tempeste. Affermissez cette Isle flottante. La posterité t'en loüera, sans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté, & n'auons apporté que des larmes, tous prests de receuoir tes ordres, & d'obeir à ta demande. Parle donc maintenant, & demande la satisfaction que tu veux, car nos vies & nos biens sont à toy: & lors que nous despoüillerons nos enfans pour t'apporter la satisfaction que tu desireras, nous leur dirons que ce n'est pas à toy qu'il faut s'en prendre; mais à celuy qui nous a rendu criminels, ayant fait vn si mauuais coup; Ce sera contre luy que seront nos indignations, & nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit causé la mort, & toy nous rendras la vie, pourueu que tu veuille parler, & nous proposer tes pensées.

Après auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs & plus gros que des alumes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informé de toutes leurs coustumes, & nous auoient exhorté puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu, & les nostres ; qu'ils enuisageoient comme leur propre affaire, & le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux, tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde, & l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint ; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire, & de paroistre affectionnez

1
és années 1647. & 1648. 129

affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette cérémonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general, pour me venir parler, deux Chrestiens, & deux infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle & ne fait rien icy que par presens: & ce sont les formalitez de droit, sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurit la porte. Vn second present, afin qu'on leur permit l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer, auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presens.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils; afin que tu n'aye plus la veüe troublée, la iertant sur ce pays, qui acommis le meurtre. Suiuit le present,

130 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'ils appellent vn breuage. C'est pour
te remettre la voix, dirent-ils, que tu
auois perduë, & qu'elle forte avec dou-
ceur. Vn troisiéme present, pour calmer
l'esprit agité. Vn quatriéme, pour appai-
ser les émotions d'un cœur iustement ir-
rité. Ces presens sont la pluspart de por-
celaine, de vignots, & autres choses, qui
passent icy pour les richesses du pays, &
qui en France seroient de grandes pau-
uretez.

Suiuient neuf autres presens, comme
pour eriger vn sepulchre au defunct, car
chaque present a son nom. Quatre pre-
sens pour les quatre colonnes qui doi-
uent soutenir ce sepulchre. Quatre au-
tres autres presens, pour les quatre pie-
ces trauersantes, sur lesquelles doit repo-
ser le lict du defunct. Vn neufuiéme pre-
sent, pour luy seruir de cheuet.

Après cela, huit Capitaines, des huit
nations qui composent le pays des Hu-
rons, apportent chacun vn present, pour
les huit os qui sont les plus remarquables
en la structure du corps humain, des
pieds, des cuisses, & des bras.

Leur coustume m'obligea icy de par-
ler, & de faire vn present d'environ trois

milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, & qu'elle peust les recevoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie devois leur faire, d'avoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique; comme vne espee de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction, & qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede & ce qui suit, n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens; Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se deffendre, & d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, & leur foiblesse doit trouver vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn estrangier on en demande encore davantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, & les guerres se prendroient trop aisément en-

132 *Relation de la Nouvelle France;*
tre des nations differentes.

Ceux à qui on fait la satisfaction examinent soigneusement tous ces presens, & rebuttent ceux qui ne leur agréent pas; il faut en remettre d'autres en leur place qui puissent contenter.

Ce n'est pas tout. Le corps auquel on a erigé vn sepulchre, ne doit pas y reposer tout nud; il faut le reuestir de pied en cap: c'est à dire qu'il faut faire autant de presens, qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'estat auquel il doit estre, selon sa condition. Pour cét effect ils firent trois presens, qui ne portent que le nom des choses qu'ils representent, d'une chemise, d'un pourpoint, d'un haut de chausse, des bas de chausses, des souliers, d'un chapeau, d'une arquebuse, de la poudre & du plomb.

Il falut en suite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup: c'est à dire qu'ils firent vn present qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de presens, pour refermer toutes ces playes.

Suiuient trois autres presens. Le premier, pour refermer la terre qui s'estoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime;

i
r
c
p
pl
du
fie
ce
le
ch
ro
stic
let
re,
sep
à vi
sage

Vn second, pour la fouler des pieds, & alors la coustume est que toute la ieu- nesse, & mesme les plus anciens se met- tent à danser, pour tesmoigner leur ioye, de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pier- re, afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement, & ne puisse plus se ren- tr'ouuir.

Après cela, ils firent sept autres pre- sens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionnaires; Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier, mais plustost contre les Hiroquois, ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Mon- sieur le Gouverneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu, que nous auons toujours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour r'ouuir la porte de l'hospice de nos Chre- stiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau le batteau, dans lequel ils passent la riuie- re, lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiro en main, à vn ieune enfant qui a le soin de ce pas- sage. Nous eussions pû exiger deux autres

134 *Relación de la Nouvelle France,*
presens semblables, pour rebastir nostre
maison, pour remettre sur pied nostre
Eglise, pour redresser quatre grandes
Croix qui sont aux quatre coins de nostre
enclos. Mais nous nous contentasmes
de cela.

Enfin ils terminerent le tout par trois
presens que firent les trois principaux
Capitaines du pays, pour nous raffermir
l'esprit, & nous prier d'auoir tousiours de
l'amour pour ces peuples. Tous ces pre-
sens qu'ils nous firent, monterent enui-
ron à vne centaine.

Nous leur en fismes aussi de recipro-
ques; à toutes les huit nations en parti-
culier, pour raffermir nostre alliance
auec eux. A tout le pays en commun,
pour les exhorter à se tenir vnis ense-
mble, & auec les François, pour soustenir
plus fortement leurs ennemis. Vn autre
present considerable, pour nous plaindre
des médifances qu'on faisoit courir con-
tre la Foy, & les Chrestiens: comme si
tous les mal-heurs qui arriuent dans ce
pays, des guerres, des famines, des ma-
ladies, estoient vn effet de la Foy que nous
venons leur annoncer. Nous leur fismes
aussi quelques presens, pour les consoler

c
d
re
fi
vr
te
ef
qu
zi

és années 1647. & 1648. 135

de quelques pertes, qu'ils auoient receués depuis peu, de quelques personnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminasmes par vn present qui les asseuroit que Monsieur le Gouverneur, & tous les François de Quebec, de Montreal, & des trois Riuieres, n'auoient que de l'amour pour eux, & oublieroient cè meurtre, puis qu'ils y auoient satisfait.

Dieu nous assista puissamment en toute cette affaire, qui nous succeda au dessus de nos esperances, & dans laquelle nous remarquasmes vne prouidence de Dieu si aymable sur nous, & sur nostre Eglise, vne protection si paternelle, vne conduite si puissante, que nous voyons bien qu'il est vray ce que dit l'Escriture, *Dicite iusto quoniam bene.* Le tout se termina l'vniésime de May.

F I N.